

Les Enfants de la Pouillerie

Jean-Marc Caron

Les Enfants de la Pouillerie

roman

*Sc*ditions



LACOURSIÈRE ÉDITIONS

A-138 rue Saint-Vincent

Sainte-Agathe-des-Monts

Québec, Canada, J8C 2B2

www.lacoursiereeditions.fr

www.lacoursiereeditions.com

lacoursiereeditions@hotmail.com

(+1) 514 601-2579

*Dépôt légal effectué à la BANQ
(Bibliothèque et Archives nationales du
Québec) en 2021.*

ISBN version papier/ brochée :
978-2-925098-05-8

ISBN version électronique :
978-2-925098-10-2

© Lacoursière Éditions, 2021.
Tous droits réservés.

Imprimé par Lightning Source

*À la mémoire de Christian Bernard, dit « La
Globe ».*

*En souvenirs des copains : Éric, Jean-Marc,
« Fred », et des curés : Pierre Hamel « Pierrot », Oli-
vier Fradin, Bernard « Nanard ».*

*Je remercie Isabelle José De Melo, une ancienne
« Enfant de la Pouillerie ».*

*Vous plongez la tête la première
 Dans les eaux grasses de la misère
 Où flottent les vieux morceaux de liège
 Avec les pauvres vieux chats crevés
 Mais votre jeunesse vous protège
 Et vous êtes les privilégiés
 D'un monde hostile et sans pitié
 Le triste monde d'Aubervilliers
 Où sans cesse vos pères et mères
 Ont toujours travaillé
 Pour échapper à la misère
 A la misère d'Aubervilliers
 A la misère du monde entier
 Gentils enfants d'Aubervilliers
 Gentils enfants des prolétaires
 Gentils enfants de la misère
 Gentils enfants du monde entier
 Gentils enfants d'Aubervilliers
 C'est les vacances et c'est l'été
 Mais pour vous le bord de la mer
 La Côte d'Azur et le Grand Air
 C'est la poussière d'Aubervilliers
 Et vous jetez sur le pavé
 Les pauvres dés de la misère
 Et de l'enfance désœuvrée
 Et qui pourrait vous blâmer
 Gentils enfants d'Aubervilliers
 Gentils enfants des prolétaires
 Gentils enfants de la misère
 Gentils enfants d'Aubervilliers*

Jacques PRÉVERT,
Gentils enfants d'Aubervilliers



Gracieuseté de l'auteur

La Zone



Gracieuseté de l'auteur

Vincent

Le 30 juin 1970, Vincent quittait définitivement Paris, la banlieue, Auber. Il avait vécu son enfance et son adolescence dans la cité, une cité d'Aubervilliers, celle des 800, la cité Émile Dubois.

Depuis combien de temps Vincent n'est-il pas revenu dans ces lieux, en fait, depuis ce mois de juin, Vincent n'a jamais remis les pieds à Auber, ni ailleurs, ni nulle part où, de près ou de loin, il pourrait apercevoir une cité. Les seules cités que Vincent avait vues depuis tant d'années se dressaient de l'autre côté des vitres d'un train, toutes pareilles, grises, hideuses, repoussantes. Parfois, quelques tags magnifiquement colorés apportaient de belles notes d'espoir et de vie sur les murs gris, sombres, crasseux, pisseux, vides de joie et de bonheur.

Chaque fois, le même scénario se répétait. Un

sentiment d'angoisse profond l'envahissait à l'approche des gares des grandes villes. La traversée des banlieues, la vue des grands ensembles, le regard levé vers ces centaines de fenêtres, éclairées ou éteintes, le plongeait dans un malaise profond, nauséux. Il se demandait toujours comment il était possible de vivre dans de tels ensembles, « les grands ensembles ». Ces gens : vivaient-ils vraiment, se contentaient-ils de survivre, savaient-ils qu'en-dehors de ces barres d'immeubles, de ces tours, existait une autre vie ? Vincent savait que beaucoup de familles avaient passé leur vie dans ces endroits. Certaines personnes y étaient nées, y avaient grandi, s'y étaient mariées, avaient eu des enfants et, cinquante ans plus tard, elles étaient encore là. Pourtant, en cinquante années, les quartiers avaient bien changé. Vincent n'était pas du genre à penser qu'avant, tout était mieux, non, loin de là, chaque époque connaissait son lot de violence, de tout temps cela a existé et existerait encore. Les blousons noirs des années 60 avaient laissé, dans sa tendre enfance, des souvenirs

impressionnants. Des « bandes », durant son adolescence, s'affrontaient régulièrement et ces déchainements de violence étaient insupportables aux yeux de Vincent. Sans parler de celle, quotidienne, dans les cours d'école, les bâtiments, les escaliers, pratiquement le quotidien. Non, vraiment : ce n'était pas mieux avant mais, aujourd'hui, c'est pire. Les quartiers ne sont plus malades, ils sont gangrenés. La maladie est née avec les cités. Les grands ensembles portaient déjà des germes infectieux. Pourquoi ? Parce que c'est invivable, la réponse est simple, du moins dans la bouche de Vincent. Invivable pour lui : c'est pour cette raison qu'en ce début d'été 1970, il quittait les lieux. Il n'avait que quinze ans.

Le Quartier

Le Fort d'Aubervilliers

Le fort d'Aubervilliers est une ancienne fortification construite en 1840. Ce site militaire était destiné à la défense de la ville de Paris. En 1976, le fort fut aménagé et transformé en caserne de C.R.S., avec des tours destinées aux gendarmes. Plus tard, le fort connaîtra bien d'autres aménagements. De nos jours, de gros projets sont en cours : des travaux sont prévus jusqu'en 2030. N'étant jamais revenu à Aubervilliers, Vincent ne connaîtra jamais l'évolution de ce fort. Aujourd'hui, ce dont il se souvient, ce sont les grands murs qui entouraient la forteresse : de l'allée qu'il empruntait, gamin, c'était l'ancien chemin qui reliait Aubervilliers à Noisy Le Sec. Plus tard, ce chemin deviendra

Fort. Sur la droite de l'allée, il y avait le terrain de football, le stade Marcel Cerdan, où il allait « taper » le ballon avec les mômes de la cité et, sur la gauche, les murs d'enceinte du fort. C'est de ce chemin qu'il regardait, tout en jouant au ballon, les manifestants rejoindre la Capitale en mai 1968. Ils venaient des nombreuses entreprises de la banlieue Nord, jusqu'au Bourget, et descendaient l'avenue Jean-Jaurès réunis dans d'immenses cortèges vers Paris.

Au fond, en longeant l'enceinte du fort, s'épalaient « Les Jardins ». Ces jardins juxtaposaient la forteresse jusqu'au-devant des Courtillères, une cité située sur Pantin, née elle aussi en 1954 comme Vincent pour endiguer la crise du logement. Les jardins étaient pris en étau entre le fort et le cimetière de Pantin.

Les jardins ouvriers

Les jardins se situaient derrière le fort d'Aubervilliers. Les jardins ouvriers des vertus, créés en 1935, étaient un poumon, une bouffée

d'oxygène, un souffle vivant entre les villes d'Aubervilliers, de Pantin et de Bobigny. Les jardins ressemblaient à un véritable labyrinthe où une multitude de petits chemins terreux s'entremêlaient. Des cabanes fourmillaient dans ces dédales de petits sentiers. Elles se dressaient et se dissimulaient au creux de la végétation pour essayer de trouver un peu de discrétion, de repos. Ces cabanes ou, plus exactement, ces baraques étaient bricolées avec des planches de récupération qui, pour la plupart, avaient été soustraites à des chantiers voisins ; des tôles ondulées servaient de couverture, des cartons, des morceaux de plastique bouchaient les trous. Aux beaux jours, il n'était pas rare de voir des parasols fleurir au bout des rangées de légumes. Enfin, c'était bien là, c'était bien ça : le paradis paisible où des vieux solitaires, ou incompris, s'isolaient, marginaux écœurés et blasés par la vie, par bobonne, par les mômes, par les infos, par le bruit, par les feux rouges, par les camions qui, à quatre heures du mat', font gueuler les freins, par la pétasse qui a manqué de faire sauter l'immeuble la tête

dans le four de la gazinière avec un morpion dans le ventre qui, avant l'heure, verra le jour, blanc et squelettique à jamais, par celui qui s'est balancé du quatrième étage et a foutu un sacré merdier, la nuit, en s'empalant sur les grilles du square. Ah, les jardins : que c'était bon, les jardins !

Le père Fontaine

Vincent se souvenait du père Fontaine. Un homme d'une grande générosité qui partageait souvent ses récoltes. Il aimait offrir ses légumes aux amis, aux voisins, aux voisins de voisins qu'il ne connaissait même pas. Son jardin était sa grande fierté. Le père Fontaine était le plus brave des hommes, père de six enfants, dont les deux aînés avaient la fâcheuse tendance à fréquenter les juges d'instruction et les camps de redressement pour mineurs. Le plus âgé avait passé trois mois planqué dans les caves de la cité Hélène Cochenne. Fontaine buvait comme un trou, sans doute pour oublier tout le quotidien si

difficile à supporter. Ce n'était pas un homme d'autorité : il n'avait aucun poids sur sa famille, il était juste bon à se taire, à s'éclipser ; puis, aller au jardin, cultiver ses légumes, cultiver la paix, mais bon : les jardins d'ouvrier, ça aidait aussi financièrement, ça permettait de mettre un peu de beurre dans les épinards. Il y avait beaucoup de familles nombreuses et souvent, seul, le père travaillait. Alors, les jardins, oui, ça complétait en légumes l'oseille qui manquait dans le porte-monnaie.

Putain ! Putain ! Les jardins ! Que c'était peinard ! Les vieux se réfugiaient là, les uns étaient à la retraite, les autres venaient ici, le temps d'un dimanche, histoire de passer le temps, histoire de rêvasser, histoire d'oublier. Ils plantaient, semaient, arrosaient, binaient. Ils échangeaient leur savoir, des petites combines, des astuces. Ils aidaient les nouveaux arrivés, les futurs accros du jardinage, en leur prodiguant de judicieux conseils. Certains jardiniers se barricadaient derrière des hautes grilles, de deux mètres et plus, ou derrière des haies épaisses, des barbelés.

Parfois, le haut des murs était garni de tessons de bouteille, le cul collé solidement dans un lit de mortier, les morceaux acérés et tranchants pointés vers le ciel : « On n'sait jamais ! » Des morpions pourraient venir traîner dans les parages, franchir le mur, chourer des légumes, des fruits ou, pire, piétiner et saccager gratuitement le potager. Ils avaient tout envisagé, ces jardiniers, dans les moindres détails. Les jardins ressemblaient alors à de petites forteresses. Ces moyens mis en œuvre étaient-ils vraiment efficaces, préventifs, dissuasifs ? Ou bien, était-ce une sorte de jeu entre le chasseur et sa proie, un jeu entre un chat et une souris ? Une souris qui s'échappe d'un piège laisse souvent des traces de sang derrière elle. C'est ce que tentaient de repérer, de temps en temps, les jardiniers citadins le long de leurs murs : des traces. Ces piègeurs de loubards étaient heureux à la vue d'empreintes éparées et rouges : « Encore un qui s'est fait avoir ! », pouvait-on entendre de temps en temps ; mais bon, tout le monde ne raisonnait pas ainsi, fort heureusement. Tout le monde n'était pas en prise avec

une forte paranoïa.

Une cerise, une pêche, un poireau, peu importe : c'était leur jardin, leur Éden, comme aux jours de la création, un paradis qui valait plus que la mer, plus que Saint-Trop et ses plages bondées. Ils se foutaient pas mal de la côte d'Azur et des culs brûlés sous les coups de soleil. Le ciel, une chaise longue, les doigts de pied en éventail, un litre de rouge, quelques bonnes canettes, des clopes et des légumes qu'on admire, qu'on cajole, qu'on arrose et qu'on regarde pousser en se demandant à qui on pourra bien les refiler, en oubliant un instant que demain, eh bien, demain : certains d'entre eux retourneront bosser, d'autres reviendront ici, loin du grand bordel, loin du bruit, loin de la cité. C'était ça, les jardins, les jardins miraculeux, les jardins des miraculés, les jardins des poètes qui n'avaient pas fini de rêver, de ces rêves qui franchissent les frontières, bien au-delà des tours, des barres d'immeubles. Il n'était pas rare de voir, le dimanche, des familles entières venir passer quelques heures aux jardins. Les enfants s'amusaient dans les allées, les

familles se retrouvaient pour l'apéro et le pique-nique. Les jardins nourrissaient les corps, mais aussi les esprits.

Les petits loubards

Les jardins, c'étaient aussi le refuge des petits loubards : ils arpentaient les lieux jusqu'à la frontière entre jardins et terrains vagues, ou le cimetière de Pantin. En fait, ils traînaient sur toutes les allées qui contournaient l'enceinte du Fort. Parfois, des gamins passaient également par les jardins pour se rendre à la piscine de Drancy, ça raccourcissait et évitait de passer par les Quatre Routes et les Courtilières. Certains d'entre eux, par ailleurs, ne savaient même pas où ils allaient. Ils allaient, en bande, pour le plaisir d'aller faire ensemble des choses qu'ils n'avaient pas prévues à l'avance : une baston, une chou-rave, ou simplement des insultes lancées au hasard des rencontres, insultes à un vieux, insultes à un autre même, insultes à une mère promenant son enfant, insultes de provocation contre l'ennui

qui, souvent, se terminaient avec une arcade éclatée ou un nez fracturé. Quand il ne se passait rien d'extraordinaire, le chahut commençait entre eux. D'abord, des mots ; puis, quelques coups échangés, « pour rire », jusqu'à ce que l'un des marmots s'en retourne en hurlant, en menaçant, en beuglant, en injuriant : mais il finissait toujours par revenir immanquablement vers les siens, dans la bande, sa bande, son unique point de repère.

Les jardins, bien entendu, constituaient également le lieu idéal pour la fornication. Un endroit privilégié pour les couples improvisés qui ne possédaient rien d'autre que ce coin idyllique où l'amour pouvait enfin s'exprimer, se faire et se défaire. Il est certain que les jardins valaient mieux qu'une cage d'escalier pour ce genre d'expression corporelle : c'est-à-dire, la rencontre avec la petite nénette qui se laissait peloter par tout l'immeuble. Les jardins sentaient bien meilleur que les étroits recoins où les poubelles s'entassaient et gisaient là, longtemps, au milieu des rats, maîtres incontestés des lieux, qui se trouvaient

souvent dérangés par ces adolescents impatients d'échanger leurs caresses hésitantes, de vivre la grande aventure, inondés par des frissons qui leur faisaient vite oublier les odeurs nauséabondes de ces endroits infects. Cet univers, propice à tous les fantasmes, là où régnaient la débauche, le désespoir, la mélancolie et parfois, aussi, un peu de bonheur : le repos, la paix, s'appelait les jardins.

La vie en sous-sol

Les caves quant à elles, le soir, ne possédaient pas vraiment la tranquillité requise à cet usage. La nuit s'installait une sorte de foire au troc où s'effectuaient mille échanges douteux. On y étudiait le résultat des différents casses et des menus larcins. On échangeait, on vendait et, dans un bouillonnement sourd, parfois même inquiétant, les échanges, les partages, les ventes se négociaient. Il ne régnait pas de violence exagérée. De temps à autre, des insultes jaillissaient : parfois, des coups un peu appuyés, sans gravité, mais dissuasifs, se perpétuaient comme des jeux

innocents pour les gars d'une même bande, des frères d'escalier.

Durant la journée, les caves dissimulaient, dans un calme étonnant, d'étranges choses : des morceaux de mobylettes, des appareils de toute sorte et de toute provenance. Ces pièces, rassemblées, étaient cachées sous de vieux sommiers ou des matelas, des caisses et des sacs que l'on pouvait apercevoir à travers les portes des caves, d'une grande légèreté et ajourés. Les portes étaient cadénassées, mais sans secret. Assurément, les véritables propriétaires de ces lieux, de ces sous-sols, étaient bien ces anges nocturnes qui investissaient les théâtres des bas-fonds, dans les profondeurs des immeubles, et qui constituaient leur unique héritage, le seul cadeau qu'ils n'aient jamais reçu du ciel à la naissance, et pour lequel ils devaient et devraient régulièrement se battre.

Ici, il n'y avait ni couleur, ni race ou religion : mais un numéro. Ils étaient du 41, du 39, du 38, ou de la tour. Ils appartenaient à une confrérie identifiée par un numéro et, par extension,

à un nom. De la même façon, le même était de Gabriel Péri ou de Joliot, sous-entendu Joliot-Curie. Les écoles : beaucoup de ces ados ne les fréquentaient plus, ou si peu. Une grande majorité de ces gosses avaient de gros problèmes scolaires, sociaux, familiaux, des soucis que beaucoup de familles aurait de la peine à imaginer. Cependant, le bâtiment, l'escalier ou l'école permettaient de s'identifier. Ainsi, untel faisait partie des 800, tel autre d'Hélène Cochenne ou de la Villette. Pour les « guerres » intestines de la cité, les gars étaient du 39, du 40, ou encore d'un autre numéro. Pour les grands « conflits », ils étaient de la cité Émile Dubois, c'est-à-dire des 800, de la Villette ou des 4 000 à la Courneuve.

Les « mobs »

Chaque jour, sur le parking situé au centre des bâtiments et de la tour, avait lieu le défilé incessant des mobylettes rafistolées et pétaradantes. Souvent, les engins ne possédaient plus de pot d'échappement. Privés de leurs silencieux,

le vacarme était assourdissant, ce qui ne manquait pas d'exaspérer certains esprits survoltés ou épuisés. Durant ces folles épopées, des fenêtres s'ouvraient et s'en échappaient des cris de colère, des hurlements haineux contre cette jeunesse sourde qui ne réagissait pas aux insultes, aux menaces. De toute façon, ils n'en avaient rien à foutre. Ces vieux cons pouvaient toujours bramer, cela ne servait à rien. Les cavaliers se succédaient chacun leur tour. Ils livraient magistralement les spectacles les plus fous, les plus dangereux, exhibant des numéros où celui qui se ramassait sur le goudron riait, pas toujours mais, surtout, faisait rire les copains. Les plus talentueux enchaînaient les acrobaties qui forçaient l'admiration et imposaient un respect mérité. Pour être reconnu, il faut être le meilleur, le plus fort, le plus courageux, être doué, avoir du talent mais, par-dessus tout, avoir une bonne dose d'inconscience.

Des journées entières s'écoulaient ainsi à coup de mobylettes pour briser l'ennui, pour défier la providence, le destin, soi-même et les autres.

D'autres mômes restaient là, rivé à leurs carreaux ; d'autres encore poireautaient durant des heures, debout, aux pieds des escaliers, appuyés le long d'un mur ou d'une porte. Ils attendaient des journées entières. Qui attendaient-ils ? Qu'attendaient-ils ? Peut-être un miracle, un signe, un geste, un regard qui leur donneraient pour un instant l'envie d'exister, de vivre ? Le pire était sans doute de ne rien attendre, de ne rien espérer : juste de tuer un temps interminable.

Trop souvent, ceux-là se morfondaient et usaient leurs pas à l'intérieur de ce sas où jamais rien ne se passerait, où jamais rien ne leur arriverait de souhaitable, d'extraordinaire. L'extraordinaire venu d'ailleurs, ce n'était pas pour eux. Certains d'entre eux craignaient déjà de tomber fous. Ils avaient l'impression de tourner dans leur cage comme des fauves dans un zoo. Ils avaient beau guetter, attendre, rien n'arrivait. L'ennui gagnait toujours : il était le grand vainqueur, le grand responsable, le moteur. Quand l'ennui gagnait, ils partaient en quête d'une connerie. Par définition : une chose à ne pas faire, la choure d'une

chiotte, d'une caisse ou bien une provoke, une baston. Bref, c'était toujours l'ennui qui les amenait devant les juges ainsi qu'en maison de correction et, pour les plus anciens, c'était la taule : la vraie. Leur présence, à l'entrée des cages d'escalier, était des plus dissuasives pour les inconnus qui s'aventuraient dans les parages. Ils étaient postés comme des chiens de garde devant leurs propriétés privées.

Chacun sa cité

Tous les quartiers portaient des noms, chaque escalier des grands ensembles avait son numéro, chaque rue, chaque impasse marquaient des territoires. Les travaux de construction des 800, la cité Émile Dubois, avaient débuté en 1956, ceux de la cité des 4 000 étaient plus récents et ceux de la Villette, plus encore. Il y avait aussi la cité Hélène Cochenne, le 112 très réputé, où vivaient aussi de vrais durs, les « vrais caïds » d'Auber. De l'autre côté de l'avenue Jean-Jaurès, se trouvait celle des Courtilières. La Maladrerie,

quant à elle, en 1962, était reluisante et pimpante : deux bâtiments venaient d'être construits à la hâte pour accueillir les réfugiés d'Algérie. Reluisante et pimpante, elle ne le resterait pas longtemps. Les gens arrivés ici se dispersèrent rapidement aux fils des années qui suivirent. Les deux bâtiments, en forme de *L*, cachaient un terrain totalement dénudé au bout duquel s'ouvrait une ruelle ou, plus exactement, l'impasse Ulysse Mézières, que l'on pouvait emprunter à pied. Cette impasse était particulièrement vivante, mais aussi inquiétante. C'était la ruelle où vivaient les ferrailleurs, mais aussi ceux qui trafiquaient avec les appareils électroménagers ou qui ramassaient du cuivre et bien d'autres choses. Pour Vincent, c'était surtout un raccourci qui débouchait vers la rue du Buisson, Saint-Paul du Montfort et, tout au bout : de la rue du Buisson, de l'école Gabriel Péri.

Il existait, évidemment, de nombreux quartiers aux noms moins célèbres, mais aussi des lieux bien plus redoutés encore, porteur d'une misère accablante, de rumeur, de doute, de

suspicion, de méfiance, d'incompréhension : tels que les bidonvilles qui s'alignaient le long du canal St-Denis, près du pont de Stains. Aubervilliers abritait également un autre type d'habitation : d'anciens wagons SNCF. Ainsi, des wagons se cachaient derrière Saint-Paul, l'église du quartier de Montfort au 26, rue du Buisson, à mi-chemin entre l'école Joliot-Curie et celle de Gabriel-Péri, sur un petit lopin de terrain. Ces wagons, à l'abri des regards de la petite rue, se tenaient derrière un préfabriqué où avaient lieu les séances de catéchisme. Des familles vivaient dans ces wagons repeints de couleurs vives, bariolées. Il y avait des rideaux, souvent tirés, qui ne trahissaient pas l'intimité des misérables. Quelques fleurs poussaient à la belle saison, constituant de petits massifs sur la longueur des habitations, les trains de la misère. Pourtant, il y avait là une vraie vie, avec du linge qui séchait, suspendu sur de vieilles cordes et des ficelles. Dehors, les jouets des enfants traînaient jusque dans la cour de l'église et de vieux arrosoirs récupéraient l'eau du toit grâce à des systèmes de

gouttières bricolées ; mais c'était une vie qu'il fallait cacher, dissimuler au fond d'une cour, au bout des allées. C'était une vie qui devait être masquée, ne pas exister.

Chacun avait comme référence sa propre cité, comme une identité culturelle. Comme un Breton parle de sa Bretagne, les mômes parlent de leur cité : c'est la meilleure, car c'est la plus « forte », la plus « belle ». Du moins, c'est ce qu'il est bon de croire et il faut y croire pour y vivre, y survivre. Une cité, c'est comme un père ou un grand frère : le gamin doit compter sur elle, sinon, il est orphelin : mais souvent, le gamin n'a plus de père, ivrogne ou simplement trop faible à cause de la vie qui l'a déjà bouffé, becqueté par les deux bouts, entubé jusqu'à la moelle ; et l'envie qu'il a, celui-là, ce père, de se terrer en attendant des jours meilleurs. Alors, il ne reste plus vraiment, pour ce gamin, que la cité.

L'enfance

1957

La belle époque

Vincent naquit en décembre 1954, le jour de l’Immaculée Conception, dans la chambre de son grand-père en Normandie. Cet hiver était glacial et la petite pièce était réchauffée à l’alcool à brûler. Vincent ne pesait que deux kilos et des poussières. Des voisines, bien maladroitement – ou pas –, avaient juré et confié à la jeune mère qu’il ne survivrait pas ; mais contrairement à leur prédiction, Vincent survécut. Sa mère était une toute jeune institutrice nommée dans un petit village : « La Haren-gère » et son père, un fils de paysan, déjà âgé de vingt-sept ans, avait épousé l’institutrice du village huit mois plus tôt. Néanmoins, l’appel de la « Capitale » était puissant : synonyme sans doute d’espoir, de réussite, de promotion sociale et cette

jeune institutrice de campagne fut rapidement mutée à Aubervilliers, à l'école Gabriel Péri, encore département de la Seine.

Durant l'année passée en Normandie, la mère de Vincent avait aidé son mari à préparer un CAP de moniteur d'auto-école. Il n'avait guère suivi d'études et sa scolarité s'était arrêtée au certificat d'études primaires. La ferme avait besoin de bras, puis la guerre avait brisé le cours normal de la vie. Elle l'avait fait bûcher avec ardeur, travailler principalement le français, l'orthographe, la grammaire. Pour les mathématiques, il avait plus de facilité. Il travaillait avec acharnement et décrocha le diplôme tant attendu. Le couple avait rejoint Jean, l'oncle de Vincent, qui avait ouvert son auto-école. Les deux frères travaillèrent ensemble quelques mois. Les parents de Vincent étaient hébergés et avaient du boulot. Le week-end, le couple montait en Normandie, à moto, voir Vincent gardé par sa grand-mère. Le couple s'installa ensuite dans une chambre à Colombes ; puis, quelques mois plus tard, dans une pièce unique qui donnait sur le Père Lachaise, mais

c'est à Aubervilliers que le couple avait enfin trouvé un petit appartement avec un séjour, une cuisine, une chambre. C'est ainsi que Vincent se retrouvait propulsé, tout jeune, rue des Écoles à Aubervilliers. L'appartement se situait au deuxième étage d'un petit immeuble, au fond d'une cour qui donnait directement sur la rue. La crise du Canal de Suez, qui débuta en octobre 1956, eut de nombreuses répercussions internationales, dont la perte du travail, à l'auto-école, du père de Vincent. L'essence était devenue tellement chère que toutes les voitures de la petite auto-école ne pouvaient plus rouler. Son père, titulaire d'un permis de poids lourd, avait trouvé une place de chauffeur livreur pour une entreprise qui distribuait les petites épiceries et les cafetiers en caisses de vin. Il faisait donc la tournée des bistrots accompagné d'un « ripeur » : Roger. C'était une période assez agréable, la tendre enfance. Assez souvent, Vincent suivait son père lors de ses tournées. Il l'entendait parler de la rue Mouffetard, une rue en pente et étroite qui amusait le gamin. Il aimait moins les arrêts du côté

de la Villette ou il voyait, à l'heure du petit-déjeuner, tous ces hommes vêtus de blouses rougies par le sang des animaux. Il attendait avec sa mère, sur le trottoir, que le camion arrive. Son père s'arrêtait à leur hauteur. Roger ouvrait sa porte, prenait le bambin et l'asseyait sur le capot du moteur situé au milieu de la cabine. C'était un camion à plateaux, avec des ridelles, chargé de caisses de vin et d'autres alcools. Vincent aimait suivre son père lors de ses tournées. Il appréciait leurs balades en camion, bien au chaud sur le capot, avec Roger qui prenait garde qu'il ne glisse pas. Ils avaient leurs habitudes et s'arrêtaient toujours dans le même bistrot pour casser la croûte ; dans un autre buvait un canon et l'apéritif encore ailleurs. Depuis plusieurs jours, Roger portait à la main gauche un doigt de cuir marron attaché par des lanières au poignet. Son pouce s'était retrouvé écrasé sous une caisse pleine de bouteilles de vin lors d'une livraison. Ce pouce de cuir qui protégeait le doigt blessé impressionnait le jeune Vincent.

Le père de Vincent et Roger s'entendaient

bien : ils étaient très vite devenus bons copains. Roger et sa femme invitaient de temps en temps le couple et l'enfant à manger le dimanche midi. Ces dimanches étaient des jours heureux, des jours de fête, des instants joyeux avec des rires, des plaisanteries, des repas qui sentaient bons. Il n'y avait pas de richesse, pas de luxe, ici, chez Roger. C'était comme à la maison, disait Vincent. Le jeune couple habitait un tout petit appartement situé au rez-de-chaussée qui donnait directement sur une cour. Les bâtiments qui entouraient la cour n'avaient que trois étages. C'était une cour fermée par un grand porche de pierre flanqué de hautes portes de fer forgé envahi par la rouille. On pénétrait, à pied, dans la cour entièrement pavée par une petite porte latérale. Les pavés, très irréguliers, formaient de nombreux trous et bosses. Le dimanche, il y avait de la musique et un manège qui tournait avec des petits chevaux de bois. C'était l'émerveillement pour le jeune Vincent. Il savait que, dans l'après-midi, Roger l'amènerait dans la cour pour lui offrir un ou plusieurs tours de manège. C'était une cour très

vivante, très animée aux beaux jours. Les hommes, en marcel bleu foncé, s'installaient directement sur des chaises ou, mieux, des chaises longues pour y lire le journal, écouter le transistor. Les femmes se réunissaient pour papoter avec leur petit dernier sur les genoux. Les anciens se retrouvaient pour jouer aux cartes sous un doux soleil printanier. La cour se remplissait d'hommes et de femmes qui ne roulaient pas sur l'or, mais qui savaient pleinement profiter du moment présent. Certes, ils étaient pauvres, mais heureux.

De bonnes odeurs envahissaient la cuisine. La mère de Vincent avait préparé un délicieux repas : un beau poulet enrobé de pommes de terre et cuit dans le four de la gazinière. Ce dimanche matin, le père de Vincent faisait des « extras », des heures supplémentaires, qui étaient bien utiles pour arrondir le budget. Le couple avait invité Rose, une amie d'école de la mère de Vincent, et future marraine de l'enfant. Vincent n'était pas encore baptisé. Le futur parrain, qui n'était autre que son oncle, le plus jeune frère du père

de Vincent, était sous les drapeaux, appelé pour une guerre à laquelle il ne comprenait rien. La guerre de Tunisie, de ces événements et de ses traumatismes, il ne parlerait jamais. Ce dimanche aurait pu, ou aurait dû être un jour festif, heureux, s'il n'y avait pas eu des boîtes de cirages rangées dans le tiroir de la cuisinière, sous le four. La combustion avait commencé en même temps que celle du poulet et le poulet s'enflamma en même temps que les boîtes de cirage. Rapidement, le feu se propagea et la rue des Écoles vit débarquer le camion des pompiers, les lances incendie et les badauds, curieux, qui s'inquiétaient de l'état du poulet. Vincent se retrouvait sur le trottoir quand il vit arriver son père et courra vers lui à toutes jambes. Fort heureusement, il n'y eut que la cuisine qui fut endommagée et ce, grâce à l'intervention rapide des pompiers.

Noël 1957

Vincent était assis sur la banquette arrière du véhicule. La traction noire, trempée par la pluie

qui tombait abondamment, scintillait sous la lueur des lampadaires. Elle circulait à travers la ville, promenant le jeune garçon à une heure tardive, inhabituelle. La voiture tournait, stoppait puis repartait, tournait à droite, puis à gauche. Tout cela semblait amuser l'enfant.

Vincent venait juste d'avoir trois ans. Ses parents avaient quitté la rue des Écoles pour s'installer dans un logement flambant-neuf, aux 800 logements. C'était à deux pas de l'école Joliot-Curie, où sa mère enseignerait à la rentrée de septembre 1958. La santé de Vincent était fragile : il cumulait angine sur angine, otites sur otites. Il venait d'être opéré des amygdales sous un masque d'éther dans la petite cuisine de l'appartement, au dernier étage de l'immeuble. Il subissait également d'affreuses paracentèses que le faisaient terriblement souffrir. Vincent n'était pas très en muscle, plutôt chétif. Il marchait timidement, ses deux épaules repliées vers l'intérieur, la tête baissée, le menton rentré vers la poitrine, les yeux cloués au sol. Cette allure un peu voûtée et ce regard intérieur trahissait sa peur

du monde. Sous sa chevelure blondinette, se dessinait un masque très souvent rempli d'une tristesse désarmante. Ce soir-là, il ne comprenait pas vraiment pourquoi il n'était pas resté à la maison, mais il n'était pas triste. Il aurait cependant eu plus chaud que sur ce siège de Skaï rouge, glacé. Pour l'instant, il tremblotait. Il avait beau se réfugier dans l'épais manteau bleu marine que sa mère avait acheté aux Quatre Chemins, descendre la cagoule sur son front et la remonter sur son nez, la chaleur s'abstenait. Il fallut bien attendre un long quart d'heure avant que la température ne devienne plus douce dans l'habitable. Ses muscles, lentement, péniblement, se détendaient, se décrispaient et Vincent commençait à apprécier la balade imprévue. Cependant, les raisons de cette escapade nocturne restaient encore mystérieuses. De temps en temps, la voiture stoppait : sa mère et son père en descendaient. Elle, côté trottoir, ouvrait la porte arrière du véhicule, prenait le bambin par la main et le faisait sortir avec soin. Tous trois entraient ensuite dans un magasin où des jouets abondaient. C'était déjà

la troisième boutique qu'ils visitaient. Bien sûr, Vincent en était très heureux, cela le ravissait et donnait un sens à cette équipée inattendue. Ce dernier magasin semblait immense aux yeux de Vincent. Des enfants couraient dans les rayons, touchaient les jouets, montaient sur les petits chevaux de bois. Certains se battaient en duel une épée à la main. Vincent ne bougeait pas. Il se contentait de contempler, d'admirer, de regarder, de rêver. Les parents questionnaient l'enfant régulièrement au sujet des jouets qu'ils découvraient dans les rayons. Ils observaient ses yeux bleu-pâle d'où pourrait jaillir une étincelle, un signe qui trahirait ses sentiments. Parfois, une pointe d'énervement jaillissait chez eux, ce que l'enfant devinait. Vincent errait au milieu de cet univers magique : il était ébloui par toutes ces merveilles, mais ce fut ici, devant elle, qu'il s'arrêta, sans mot dire, subjugué par ce qu'il voyait, par les visions que ce jouet engendrait en stimulant et en réveillant une mémoire encore toute neuve.

À portée de main se trouvait la ferme de

grand-père et de grand-mère avec les vaches, les poules, les canards, le cochon. Même son chien adoré Dick, « le Dickou », était là ; le petit chat tout rouge aussi, comme il avait tant désiré. Son grand-père, un soir, en rentrant d'un chantier, l'avait sorti de l'intérieur de sa veste marron toute couverte de mortier, de poussière de pierre et de sable. Un petit chat rouge comme il le voulait, son grand-père l'avait trouvé et sorti de la veste comme un magicien. Sa mère se pencha vers lui.

— Elle te plaît.

L'enfant acquiesça sans avoir à ouvrir la bouche : il se contenta d'un simple et timide signe de la tête. Son regard, plein d'admiration, restait braqué sur la ferme qu'il ne voulait plus quitter.

— Si tu veux, nous demanderons au père Noël. Tu aimerais qu'il t'en apporte une ? questionna son père, rassuré d'avoir enfin trouvé un cadeau qui plaisait à Vincent. Il t'amènera une très jolie ferme, j'en suis sûr, ajouta-t-il en regardant sa femme avec un léger sourire.

Les autres années, le père Noël était venu ; mais Vincent ne se souvenait plus, il était trop jeune, trop petit.

La nuit était tombée, les passants plus nombreux que les autres jours se pressaient sous la pluie glaciale qui s'abattait violemment, poussée par des rafales de vent tempétueuses. Tout cela plaisait à Vincent, l'amusait : car il avait bien compris qu'aujourd'hui n'était pas un jour ordinaire. Pour mieux regarder le spectacle de la rue, le gamin devait s'appuyer sur le siège avec ses petites mains froides et pousser fort sur ses bras afin de se rehausser et venir coller son nez à la vitre humide, gelée, de l'auto. Son souffle chaud dessinait un halo de buée qu'il devait régulièrement effacer d'un revers de manche. Il admirait les lumières qui flottaient au-dessus de la chaussée et, plus encore, leurs reflets qui luisaient à la surface des trottoirs huileux. Sa mère le rappelait souvent à l'ordre : « Tiens-toi tranquille, Vincent, si papa freine ! Tu dois rester assis bien au fond du siège, c'est dangereux ! », mais la curiosité, trop forte, l'emportait. Son nez s'élevait

lentement pour venir s'écraser sur la vitre, une nouvelle fois embuée par sa chaude respiration. Ce n'était pas exprès s'il voulait voir et s'il était trop bas, trop petit. C'est par ailleurs ce que le bambin entendait souvent : « Il est petit, pas grand, pas gros, fragile, timide. »

Sous ses yeux défilait une grande étendue sans maisons, comme un grand parc nu que le béton n'avait pas encore envahi. Les grands appelaient ça un terrain vague. Il ressemblait à un grand terrain de football, mais sans herbe, plein de bosses, de terre et de boue avec d'immenses flaques d'eau. Ces endroits permettaient aux gosses des cités de se défouler et, lors des beaux jours, des mères venaient faire « respirer » leurs petits. Il n'était pas rare de voir des familles s'installer, le dimanche, et manger sur l'herbe fraîchement poussée. Les gamins avaient de la place pour courir et jouer librement.

C'est là, arrêtés à un feu rouge et grâce à son nez collé à la vitre, que Vincent les vit, ces mêmes en haillons. Ils tapaient dans une grosse boule de papier froissé enveloppée de collant marron

qui se déchirait immanquablement sous les coups terribles infligés par la bande de gamins. De leurs cheveux s'écoulait l'eau de pluie glacée qui, filtrée par les tignasses, devenait noire, épaisse et gluante. Elle laissait sur les fronts et les joues des traces zébrées que des manches ou des avant-bras dénudés tentaient d'effacer. La boule délabrée se retrouvait régulièrement et volontairement dans une de ces grandes flaques d'eau urbaine et crasseuse que la terre argileuse, durcie par le froid, ne pouvait plus engloutir. Les galo-pins se déchaînaient, frappaient la flotte sans retenue, des gerbes explosaient dans tous les sens. Ils se tiraient par le dos des pull-overs troués, imbibés, déchirés. Ils se poussaient, se bousculaient, se crochetaient jusqu'à ce que l'un d'eux, enfin, se retrouve allongé dans l'eau boueuse. Le gamin, furieux, suffoquait et hurlait les injures les plus pertinentes, les plus efficaces possible. Des injures entendues à l'école, à la maison ou dans la rue. Celles des dernières trouvailles, mais aussi celles puisées dans des cultures différentes, issues des mémoires et des traditions de chacun.

La qualité de l'insulte était variable : il y avait les petites insultes, sortes de gros mots sans grande conséquence, puis celles qui étaient des véritables affronts qui pouvaient finir en bagarre. Du « fils de pute », ou « putain d'ta race », au « va t'faire enculer », la gamme était vaste, riche d'un savoir transmis entre copains ou copié sur les plus grands ; mais personne n'appréciait le gros mollard, visqueux, qui venait s'écarter au milieu de la figure. C'était l'insulte physique suprême.

Vincent ne détachait plus les yeux de ces enfants. Il était visiblement intrigué, puis envahi par l'inquiétude et l'angoisse. L'image de ces mômes remplaçait celle des guirlandes et des lampions qui étincelaient, suspendus au-dessus de la chaussée ; celle des vitrines illuminées devant lesquelles les badauds se léchaient les babines. Certains bavaient d'envie, comme des boxers affamés, en reluquant les fastes déployés, étalés de l'autre côté de la misère. Vincent ne voyait plus que ces gamins. Il tourna la tête vers sa mère en la fixant intensément d'un regard où le bleu

se noyait dans un profond désarroi. Il tendit lentement la main, la posa sur l'épais manteau qui recouvrait les épaules et la nuque maternelle, et fut obligé d'enfiler ses doigts dans la fourrure synthétique, d'agripper les faux poils et de les secouer pour attirer l'attention.

— Le père Noël, y' leur apportera aussi un ballon ?

L'enfant prononça ces mots avec gravité.

La mère, troublée, feint de ne pas saisir la question. Que dire à un gosse de trois ans qui soulève un tel problème ? Quelle réponse lui apporter ? Vincent était sensible, elle le savait, et ne voulait pas le choquer. Elle avait la certitude, elle sa mère, que ces pauvres gosses n'auraient rien, qu'ils habitaient certainement dans les bidonvilles voisins et que le verbe habiter n'avait, sans doute, plus aucun sens pour eux. Elle savait que pour un grand nombre de ces gamins, il s'agissait de survie. Que pouvait-elle dire à cet enfant sans mentir, en restant honnête, sincère, sans le perturber ? Saurait-elle trouver les mots justes ? Elle connaissait les conditions sociales de ces

gamins, leur misère, elle était tous les jours confrontée au problème. Même si ces enfants, en particulier, ne fréquentaient pas l'établissement dans lequel elle enseignait, des mômes livrés à eux-mêmes, abandonnés à la rue, paumés, elle en rencontrait au quotidien. Elle aurait voulu mettre Vincent à l'abri de ces choses douloureuses, trop graves et sérieuses pour son jeune âge, le protéger, le mettre à l'écart de la réalité dramatique de l'existence. C'était bien l'affaire des grands et non pas encore celle d'un enfant de trois ans à la veille de Noël, mais même les anges ont un cœur qui se remplit de joie ou de tristesse, qui n'analyse pas, qui ne calcule pas. Ces gosses, Vincent les regardait : il avait compris, sans discours, qu'ils n'étaient pas comme lui. Sa mère tapotait délicatement sa petite main douillette, frigorifiée.

— Je ne sais pas, Vincent ; mais le père Noël pensera certainement à eux aussi.

En les montrant du doigt, elle ajouta :

— Ils auront un beau ballon de cuir noir et blanc.

Seulement, Vincent avait saisi et il avait senti, comme seuls les enfants de son âge le peuvent, que la voix de sa mère sonnait faux. Des petites larmes embrumaient ses yeux avant de descendre lentement le long de ses joues fraîches et rougies. Ces larmes, au parfum de tristesse et d'immense désarroi, il ne les oublierait pas. Ces larmes amères, au goût d'une immense injustice, lui murmuraient toujours : « Tu vois, Vincent : les enfants ne sont pas tous heureux et le vieux barbu, là-haut, avec son traîneau et ses rennes, ne s'arrête pas chez tout le monde. »

Vincent n'avait plus qu'une envie, un désir profond : « Je reviendrai » et, avec une petite voix chevrotante, il conclut : « Je donnerai mes cadeaux. »

Dieu n'existe pas

Promesses

Vincent aurait bien aimé rejoindre les enfants, en bas, jouer avec eux au ballon, aux billes, ou tester sa dextérité aux osselets au pied de la cage d'escalier, mais il n'osait pas le lui demander. Il savait d'avance que la requête qu'il adresserait à sa mère ferait l'objet d'un nouveau refus. Elle jugeait qu'il était encore trop jeune, que cela pouvait être trop dangereux. « Bientôt ! », lui avait-elle dit.

— Avec tous ces grands dans le parking, les mobylettes, les voitures qui pourraient te renverser, c'est non !

— J'ai sept ans ! lui avait-il fait remarquer.

— Peut-être, mais je ne préfère pas. Je ne veux pas que tu traînes avec n'importe qui dans les rues,

on ne sait jamais ! C'est dangereux !

Vincent devrait donc attendre de grandir encore un peu. Il continuerait d'observer, le nez collé à la fenêtre, comme toujours, le parking, les allers-retours, l'avenue, le fort, les arbres des jardins et, plus loin, sur la ligne d'horizon, les buttes de Romainville et, au-delà, son imagination l'emmenait dans des rêveries à travers des voyages où ni cité, ni violence, ni peur n'existaient.

Sa mère lui avait promis une balade dans les jardins. Vincent aimait s'y promener. La végétation y était si verte, comme à la campagne, comme chez ses grands-parents auxquels il pensait souvent. Il aurait bien aimé vivre avec eux, loin, là-bas. Les jardins lui rappelaient tant de bons souvenirs. Ils lui ouvraient la porte des songes remplis de tendresse où il se blottissait douillettement avec tant de bonheur, mais de l'empreinte de la réalité, émergeait une douloureuse tristesse, une angoisse insoutenable qui lui seraient comme un étau au centre de la poitrine. Il savait, évidemment, qu'il devrait patienter encore

quelques semaines avant d'aller rejoindre, pendant les vacances, la ferme des grands-parents maternels. Il irait donc aux jardins, mais sans les vaches qui tireraient de leurs pas pesants, rythmés par le martèlement des sabots, la charrette sur laquelle Vincent allait librement dans les champs de tabac. Il irait donc, mais sans son chien Dick qui trottait, heureux malgré une patte amputée.

Plus Vincent pensait à ces mille choses, plus il se tourmentait, se sentait brimé, martyrisé, harcelé par la cité. Il se répétait intérieurement des phrases-clefs comme pour puiser de l'énergie, pour se convaincre, des slogans qui ressemblaient à cela : « Je ne sais pas marcher sur les trottoirs et puis, ça pue... Puis, j'aurais des vaches, des chiens et une ferme... Quand je serai grand, je serai fermier ». La ville lui faisait peur, l'insécurisante prison l'étreignait dans des sangles inusables comme un insecte englué dans une toile d'araignée. Vincent aurait prié pour voir l'inébranlable cité, la ville-forteresse engloutie à jamais, ou brûlée « par le soufre et le feu »,

telles Sodome et Gomorrhe anéanties par la volonté divine. Pour chasser les démons et attendre la promenade de l'après-midi, Vincent fila dans sa chambre. Il ouvrit la porte de son armoire dont deux étagères étaient réservées aux livres. Cette bibliothèque improvisée, entre pulls et pantalons, était sacrée. Il piocha avec précaution quelques ouvrages. Ces livres, espérait Vincent, l'aideraient à échapper au temps de manière captivante, à oublier les interminables minutes qui s'écoulaient avec angoisse. Il adorait les livres d'aventure. Les histoires qui se passaient en Afrique l'enchantèrent. Il aimait également les contes, ceux des « Mille et Une Nuits », dont il avait vu le film « Ali Baba et les quarante voleurs » avec Fernandel ; puis, aussi, les histoires d'Andersen, ou « Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède » de Selma Lagerlöf. Tous ces ouvrages le faisaient rêver. Il entretenait des rapports secrets avec tous ces récits. Il parlait avec eux en silence, la nuit, et les livres lui répondaient.

Ces livres l'emmenaient loin, très loin de la

cité. Alors, les mobylettes devenaient des chevaux ailés et la Vieille Pamplemousse, toujours en chemise de nuit, prenait les allures d'une horrible sorcière, mais il y avait Catherine. La très jolie Catherine que Vincent délivra des griffes d'un affreux roi cynique, cruel, qui complotait déjà une revanche démoniaque. Catherine habitait au quatrième étage. Elle était la fille d'un copain du père de Vincent. Ils allaient souvent, tous ensemble, en virée à bord de leurs véhicules respectifs, en banlieue, acheter du tabac en gros. Le père de Catherine était un de ces animateurs nocturnes qui, complètement bourré, ivre mort, couchait devant la porte après avoir insulté la société entière qui l'avait complètement déchu. Si le jeune chevalier Vincent savourait ces folles histoires pleines d'aventures, rocambolesques, nées de son imagination et avec lesquelles il aimait s'évader, il dévorait également les récits où les animaux exotiques d'Afrique, de la savane, l'attiraient. Il irait, un jour, en Afrique : c'était sûr, il l'avait dit, se l'était juré.

Toutefois, en attendant ce jour, il regardait

au travers de la vitre de sa chambre. La seule montagne qui se dressait devant lui était cette tour qui ne ressemblait en rien au Kilimandjaro : ni neige, ni forêt, ni grand singe. Le grand désert était au fond de son cœur, rempli d'une profonde angoisse ; la savane était loin, si loin. De toute façon, se disait-il, en considérant le sinistre décor, rien ne peut être pire qu'ici. Vincent eut juste le temps de revenir du fond de la brousse, de quitter un grand guérisseur, qui lui confiait les impénétrables mystères de la création et de l'existence du monde quand sa mère lui annonça :

— Vincent, je n'aurai pas le temps de t'emmener cet après-midi. On ira un autre jour. Ne fais pas cette tête de chien perdu : je n'ai pas commencé à corriger mes cahiers.

Le retour de son voyage chimérique était des plus décevants. Le désenchantement était total, douloureux. Le ton solennel était sans recours. La moue que Vincent avait esquissée se transformait rapidement en rictus difficilement contrôlable. Vincent avait bien du mal à retenir ses larmes. Il éprouvait une peine immense qu'il

dissimulait difficilement. Il sentait un sentiment de colère qui grandissait à l'intérieur de lui, mais qu'il ne pouvait pas exprimer oralement. Une colère qu'il sentait monter de ses entrailles vers son cerveau et qui lui dictait des mots déjà entendus, des mots qu'il se répétait inlassablement et qui s'accumulaient, se concentraient et se transformaient en haine. Les cahiers, toujours les cahiers : c'est toujours pareil. « Je corrige. Chut ! Sois sage ! Regarde la télé en attendant ! Chut ! Je n'ai pas encore fini ! Chut ! Ton père ne va pas tarder ! Va te laver ! Tu iras au lit aussitôt ! Chut ! Ton père dort ! Chut ! Tatatam... Tatatam... Tata-tam... Tatatam... Tous ces mots, et tant d'autres encore, s'agglutinaient dans son esprit ; ils avaient leur rythme, leur musique, leur souffle d'angoisse, d'espoir, et de désespoir. Les mots étaient à l'heure, comme si on ne les attendait plus, ils arrivaient en gare à l'heure dite. Tata-tam...Tatatam... 18 h 30, va faire ta toilette ! Tatatam... Tatatam... 19 h, à table ! Tatatam...Tata-tam... 20 h 30, au lit !, Tatatam... Tatatam... 21 h 15, papa arrive ! Tatatam... Tatatam... 21 h 16,

bonsoir ! Tatatam... Tatatam... Mystère du tunnel de la nuit, peur, solitude, tourments, alchimie parfaite. »

J'aurais mieux fait de rester au Kenya, pensait-il, pas de cahier, pas d'école ! Vincent tira une chaise, s'assit à la table de la salle à manger, posa ses deux coudes osseux sur la nappe de toile cirée, puis laissa sa tête choir entre ses mains. Il se leva, alla à la cuisine, ouvrit les tiroirs et les placards un à un, puis il revint dans la salle à manger, fit le tour de la table, s'effondra sur le canapé et se releva, alluma la télévision et, dans l'instant qui suivit, fit disparaître l'image qui l'ennuyait. Finalement, son nez vint se coller à la fenêtre, toujours au même endroit.

— Cesse de tourner comme un fauve en cage : amuse-toi avec des jouets, lui proposa gentiment sa mère.

— Je ne sais pas quoi faire, soupirait le gamin d'un ton désabusé.

— Tu ne vas pas rester comme ça tout l'après-midi !

Ses mains caressaient affectueusement la

chevelure soyeuse de Vincent qui s'abstenait bien de lui offrir le moindre de ses tristes sourires. « Ça va, ça va ! », se contenta-t-il de répéter, sans plus d'explications. Ces simples mots comportaient l'aveu de toute la monotonie de cette journée que Vincent ne pouvait se résigner à vivre ainsi. Vincent semblait tellement malheureux que sa mère, visiblement troublée par son comportement, devait trouver une solution de remplacement.

— Écoute ! Je n'en ai pas pour longtemps : je vais descendre chez « tata » pour savoir si Simon peut t'accompagner aux jardins. Surtout, ne bouge pas, n'ouvre à personne et reste tranquille.

Elle se leva du bureau, laissa ses cahiers en pleine correction, enfila rapidement une paire de chaussures, quitta l'appartement avec les dernières recommandations que Vincent connaissait par cœur. Il acquiesça une nouvelle fois d'un signe de tête. Il referma la porte d'entrée derrière elle, puis le double verrou et regarda la silhouette de sa mère s'éloigner dans les étages, de plus en plus petite, lointaine, à travers l'œil-de-

bœuf, debout sur un tabouret qui traînait toujours dans le minuscule couloir de l'entrée.

La balade du diable

Il irait aux jardins. Il essayait de s'en convaincre. L'espoir grandissait et emplissait son cœur de joie. Il irait même aux jardins avec un grand. Il se sentait déjà fort. Il ne traverserait pas le parking avec sa mère. Il ne subirait pas les moqueries, parfois des insultes, des injures que sa mère recevait régulièrement. C'était surtout à la maîtresse d'école que s'adressaient ces railleries, ces provocations, parfois à la limite de l'agression physique. « Cette fois-ci, je ne baisserai pas la tête, se disait-il : car je n'aurai pas honte, je serai avec un grand. » Vincent sortit de l'immeuble et marchait hardiment aux côtés de Simon, son aîné de douze ans. Il cherchait à harmoniser ses pas, à les ajuster à la cadence du grand. De temps en temps, il devait courir de deux pas ou plus afin de rattraper le rythme. Régulièrement, il jetait un regard vers Simon et observait

la silhouette effilée du garçon. Ses joues creuses, ses lèvres pulpeuses et toujours humides, le dos légèrement voûté, accentuaient sa maigreur. Simon était né dans la cité, mais ne fréquentait personne, n'avait aucun copain. C'était un garçon sans problème, sans histoire, et c'est pour cette raison que la mère de Vincent avait pleinement confiance.

D'autre part, c'était la mère de Simon qui gardait Vincent régulièrement. La mère de Vincent confiait l'enfant lorsqu'il y avait un imprévu et qu'elle ne pouvait pas faire autrement. Vincent l'appelait d'ailleurs « tata » et ceci, depuis qu'il était tout petit. Elle était très gentille, Vincent l'aimait bien malgré cette eau qu'elle mettait sur la figure et qui empoisonnait. C'était de l'eau précieuse et l'odeur était incommodante. Elle avait un autre petit défaut, la bouteille ; mais Vincent n'en avait pas encore conscience. Ce dont il avait bien conscience et qu'il détestait, c'étaient les cataplasmes à la moutarde que tata préparait lorsqu'il était enrhumé. Un vieux remède de « grand-mère » pour dégager les bronches.

Outre l'odeur très forte et agressive dégagée par les cataplasmes, la chaleur provoquée lui brûlait la poitrine ou le dos, mais il n'y avait pas que les cataplasmes : les ventouses de coton enflammé que tata savait poser également chauffaient la peau, l'aspiraient et formaient ensuite d'énormes ronds rouges écarlates. Tata avait aussi la fâcheuse habitude de lui enfourner des cuillères à soupe garnies à ras bord d'huile de foie de morue. C'était une horreur, un véritable supplice, mais il était chétif, maigre et cela devait lui donner une santé de fer. La trilogie formée par les cataplasmes, les ventouses et l'huile de foie de morue, tous ces remèdes « maison », ces recettes de « grand-mère », Vincent les subissait régulièrement, surtout au cours des longs hivers rigoureux.

Simon était un habitué des jardins : il naviguait de dédale en dédale sans la moindre hésitation, sans chercher de repères, sans s'égarer.

— Ca va ? lança t-il à Vincent. T'es pas crevé ?

Vincent hochala tête de haut en bas, tout allait

bien. Simon stoppa, regarda l'enfant d'un air interrogatif. On arrivait à l'extrémité des jardins. Au-delà, des herbes hautes se dessinaient une sorte de grand champ abandonné.

— Vincent, dis-moi : tu connais l'ancien chemin de fer ?

— Non, j'ai jamais été là-bas avec maman.

— Alors, si ça te dit, y'a des vieux rails et des herbes plus hautes que toi.

Vincent était curieux de visiter l'ancien chemin de fer, mais craignait aussi de rentrer trop tard à la maison.

— T'inquiète pas : on sera de retour à l'heure, mais faudra pas leur raconter notre balade, car ils diront que nous sommes allés trop loin.

Vincent n'aimait pas cela : il n'aimait pas mentir. Pourquoi ne rien dire, puisqu'ils seraient rentrés à l'heure ? Devrait-il être grondé pour avoir visité l'ancien chemin de fer ?

Une grande butte de terre, envahie par les ronces et par l'herbe, longeait les rails. Ces rails étaient à l'abandon depuis de nombreuses années

déjà. Ils étaient recouverts d'une épaisse végétation où ils apparaissaient, par endroits, sous une épaisseur de rouille désolante. Cette ancienne voie desservait autrefois des usines aujourd'hui désaffectées.

Le décor était des plus sinistres et Vincent se sentit bientôt très mal à l'aise. Au loin, des fumées crachées par de hautes cheminées rouges flirtaient avec le sommet des tours. Parfois, les hautes herbes étaient couchées un peu comme à la campagne après un orage, sous la pluie abondante et les vents violents.

— On rentre ! lança Vincent. J'aime pas, ici, c'est moche.

De vieux papiers jonchaient le sol et se déplaçaient, aidés d'un vent léger, chaud et tourbillonnant. Des sacs de plastique étaient éparpillés et tentaient désespérément de s'accrocher aux hautes herbes comme de vulgaires drapeaux. Des cadavres de bouteille, des verres cassés, menaçaient sous les herbes.

Simon s'assit au milieu des hautes herbes et invita Vincent à l'imiter. Vincent ne voyait plus

rien d'autre que ces hautes herbes devenues immenses, que le ciel au-dessus de sa tête et le visage ruisselant de sueur de Simon. Une angoisse qui lui nouait la gorge l'empêchait de s'exprimer. Simon ne disait rien, semblait nerveux, son front transpirait anormalement, son souffle devenait court, ses joues rougissaient. Il se dressa soudainement, examina l'horizon et se rallongea à côté de Vincent, ouvrit son pantalon, baissa la fermeture éclair et extirpa cette chose énorme devenue trop à l'étroit.

Les semaines et les mois passèrent. Vincent, recroquevillé dans un profond silence, n'osera jamais parler. Simon l'avait averti :

— Si tu parles de tout ça, je te tuerais.

Vincent savait, il avait compris, du haut de ses sept ans, que cette menace était sérieuse : il avait très peur de mourir et parfois, c'était bien le seul désir qu'il nourrissait. Mort, il ne souffrirait plus, mort, il serait délivré.

Chez tata

Les jours où Vincent savait que tata le garderait, il éprouvait d'affreux malaises, indescriptibles, des angoisses terribles qui le tenaillaient, mais qu'il ne pouvait pas extérioriser. Sa gorge se nouait, des nausées se faisaient sentir, ses poignets suintaient, dispersant une sudation froide, gelée, glacée comme la terreur d'où elle était née. Un mal-être général l'envahissait. Son espoir, le seul qu'il puisse entrevoir, était que Simon soit absent, même mort, surtout mort à jamais. « Marceline sera là, j'espère ? » Il posait toujours cette question, inquiet, à sa mère.

Vincent aimait particulièrement Marceline. Elle était une jeune adolescente : la plus jeune de la fratrie. Elle lui apprenait l'art de se souvenir pour être un bon élève à l'école. Elle lui expliquait sa méthode et partageait avec Vincent de nombreux conseils afin de bien retenir les leçons pour le lendemain. Ils étaient nombreux, chez Simon : deux frères, deux sœurs, quatre jeunes

adultes et adolescents réunis dans une même chambre. Les appartements n'avaient que deux chambres. Une pour les parents, une pour les enfants. Les lits étaient collés les uns aux autres : deux gars, deux filles dans cette chambre étroite, mais comparé à d'autres quartiers de la ville, ces HLM paraissaient très confortables. Chaque appartement avait des toilettes et une salle de bains, une cuisine, un séjour et deux chambres. Beaucoup de « baraques » dans la commune n'avaient aucun confort.

Mick n'était quasiment jamais là, c'est pour cette raison que Vincent le voyait très peu. Il habitait le plus souvent chez un copain. C'est du moins ce que Vincent entendait toujours dire chez lui. L'ainée, Brigitte, allait se marier et n'était pas souvent présente. De ce fait, il restait Marceline, la plus jeune de tous et la plus proche de Vincent, la plus gentille, la plus douce, celle qui lui parlait longuement avant de s'endormir ; celle avec qui Vincent se sentait bien, heureux, confiant ; celle contre qui il pouvait se réfugier sans crainte avant de fermer les yeux. Le soir, quand Vincent

devait rester dormir chez tata, il se blottissait contre elle, tout contre elle, dans le creux du lit.

Vincent avait très peur du vide. Ce n'était pas la première fois qu'il se relevait, la nuit, et déambulait dans l'appartement pour n'avoir aucun souvenir le matin, au réveil. Ce sont ses parents qui lui racontaient, le lendemain, ses errances nocturnes. Ils le questionnaient pour savoir ce dont l'enfant se souvenait, pour comprendre pourquoi il était allé dans la cuisine ? Pourquoi il avait ouvert les placards, les tiroirs, avant de repartir se coucher à leur demande. Vincent s'était imaginé qu'il pourrait une nuit, dans cet état second, ouvrir une de ces fenêtres à bascule et plonger dans le vide. Il entendait parler, parfois, d'histoires au sujet des somnambules ; et ce qu'il entendait lui faisait peur. Des gens sortaient, la nuit, et marchaient en équilibre au sommet des toits. Il ne fallait surtout pas les réveiller, sinon ils tomberaient. Des tas d'histoires, vraies ou pas, mais qui affectaient sérieusement l'imagination du jeune Vincent. Marceline dormait toujours la fenêtre entrebâillée et cela

n'arrangeait en rien les craintes de Vincent. Les fenêtres à bascule étaient particulièrement dangereuses. Il suffisait de les pousser un peu pour qu'elles basculent dans le vide. En poussant un peu trop fort, il n'était pas impossible de basculer également. Il arrivait que des chats, gentiment installés sur le rebord d'une fenêtre, fassent le grand saut poussés par une fenêtre qui s'ouvrait. La pauvre bête se trouvait ainsi éjectée, parfois, du dernier étage, comme cela était arrivé quelques jours auparavant. L'image de ce chat volant du septième étage de la tour avait choqué Vincent. Il s'imaginait, la nuit, suivre le même chemin. Marceline ne pouvait pas s'endormir la fenêtre fermée : elle éprouvait une sensation d'étouffement et, hiver comme été, la fenêtre restait entrouverte. De plus, le lit était situé juste sous la fenêtre au-dessus de leurs têtes. Si bien que le regard pointait directement vers le ciel, dirigé par-delà le vide interstellaire.

Marceline était bien la seule personne en qui il nourrissait toujours confiance mais qui, malheureusement, n'était pas toujours là. Certes, Tata

était merveilleuse de gentillesse, mais tellement faible aussi. Tonton Ange, quant à lui, c'était un fantôme invisible, une ombre : si bien qu'un jour, il disparut pour toujours avec une jeune princesse de vingt ans.

Vincent était terrorisé lorsque Simon était là. L'idée même que Simon puisse être présent le rendait malade. Depuis le jour maudit « de la balade dans les jardins », des mois s'étaient écoulés : des mois durant lesquels Simon avait trouvé sa proie idéale. Ni mot, ni cri. La salle de bain et les WC étaient contigus. Tata mettait chaque jour une grande quantité de linge à laver. Simon, assis au fond d'un fauteuil poussiéreux, guettait sa jeune proie. Il était impassible, immobile, suivant discrètement des yeux les allers et retours, dans l'appartement, de l'enfant. Il savait pertinemment qu'à un moment donné, sa mère descendrait faire quelques achats, qu'elle discuterait avec les voisines de palier, qu'elle prendrait un petit verre au bistrot du coin et, qu'au total, plus d'une heure s'écoulerait. Non, il ne brusquera pas Vincent. Il ne le frappera pas. Il n'était ni tortionnaire,

ni bourreau. Ce n'était qu'un jeune homme « normal » qui abusait de la passivité, de la faiblesse, d'un enfant terrorisé. Ce n'était pas un voyou comme d'autres de la cité, on n'avait rien à reprocher à Simon : pas de sale coup, pas de prison, il ne fréquentait pas ces jeunes qui traînaient des heures entières en bas des escaliers, c'était quelqu'un de bien. Ses paroles étaient terreur, ses gestes étaient terreur ; son visage, sa silhouette, son odeur, ses lèvres baveuses étaient terreur. Il attendait simplement l'instant propice.

Tout le monde avait interdit à Vincent de fermer les WC à clef de peur qu'il ne s'y retrouve enfermé, piégé, coincé sans que personne ne puisse le délivrer durant de longues minutes, de longues heures. Cependant, Vincent aurait préféré cette solution : rester enfermé à l'abri, réfugié dans l'étroitesse de cet univers que représentaient les toilettes exigües de ces appartements. Même l'odeur forte d'urine qui régnait ici ne l'aurait pas repoussé ; mais non, il ne pouvait pas s'abriter, se cacher. Simon était toujours là, derrière lui, rassurant, presque comme un grand

frère, durant l'opération d'approche. « Chut, ce n'est rien, tu ne risques rien : on va jouer à la machine à laver » Il introduisait alors son doigt et imitait les mouvements du tambour de la machine qui tournait. Vincent pleurait à chaque fois, silencieusement, retenant son envie de hurler, de le frapper, de le tuer, mais il ne pouvait rien dire car, sinon, c'était lui qui devrait mourir. Vincent aurait bien aimé parler à Marceline de toutes ces horreurs. C'était impossible. Les mots n'existaient pas. C'était au-delà du vocabulaire, au-delà du langage, au-delà des livres, des devoirs et des leçons : au-delà de toutes choses apprises, de toute théorie et, de plus, Simon était le frère de Marceline, son grand frère. Qui aurait cru un enfant seul contre tous ?

Le soir venu, Vincent, rempli de terreur, s'allongeait à côté de Marceline dans son lit à elle, sous la fenêtre ouverte, comme d'habitude. La nuit semblait ainsi ne jamais exister : la lueur des réverbères qui inondait la chambre, le bruit incessant des véhicules qui fondaient sur le pavé ou qui s'arrêtaient au carrefour, les klaxons, les

cris et parfois les détonations d'un revolver qui résonnait en rebondissant sur les murs de la cité. La nuit avait ses secrets, mais ici, ils entraient directement dans la chambre de Marceline. Vincent frémissait sous la fenêtre ouverte, Marceline semblait toujours tellement heureuse. Son bonheur, sa joie de vivre, étaient tellement réconfortants. Durant ces moments privilégiés, Vincent chassait momentanément l'image démoniaque de Simon. Marceline, ces soirs-là, confiait à Vincent les secrets du savoir, du moins, ce qu'elle en avait retiré de positif pour elle. « Les leçons, tu dois les relire avant de te coucher et, le matin venu, les relire encore en te levant ; de cette manière, tu n'oublieras rien. » Elle avait raison, car elle était très forte, certes pas plus douée que quelqu'un d'autre, mais acharnée, tenace, bûcheuse, et elle réussissait formidablement. Sur son lit, des livres étaient toujours éparpillés, ouverts à des pages importantes ou jalonnés de marque-pages, notés avec le plus grand soin. Des notes brèves qui révélaient instantanément l'importance des textes. En quelques mots, tout était résumé, la leçon

était presque déjà contenue, apprise au travers de deux lignes. Ces marque-pages jouaient le rôle de détonateur. Il suffisait que Marceline en visualise un pour réciter la leçon entière. Elle était aux antipodes de certains des gars de la cité qui ignoraient ce qu'était un marque-page, un bouquin : tout du moins, ceux avec des phrases. Pourtant, la plupart des mecs étaient intelligents, avec un potentiel énorme de savoir-faire. L'intelligence : certains la mesurent avec des résultats scolaires, d'autres avec la façon dont ils se démerdent dans la rue.

Lorsque Marceline s'endormait, Vincent enfouissait sa tête sous les draps, cherchant un brin de sécurité et de chaleur. De longues minutes, de longues heures passaient avant de trouver le sommeil. Il fallait évacuer toutes les angoisses : Simon, la fenêtre, le vide, la peur de tomber, une crise de somnambulisme, les ombres, les bruits, tout ce qui se baladait dans cette jeune tête déjà remplie de mille fantômes.

Les nuits

Les nuits, pour Vincent, étaient souvent effroyables. Il se retrouvait alors seul, face à son calvaire, hanté par le fantôme de Simon qui s'introduisait dans son esprit comme dans son corps. Il venait violer son sommeil, lui interdisant l'accès aux images douces, tendres ou aventureuses, d'un gamin de son âge. Il voulait lui arracher la vie : « Si tu parles de tout ça, je te tuerai », lui répétait-il sans cesse. Vincent, au fil des jours, était en proie à des angoisses obsessionnelles par rapport à la mort. Durant ces épreuves difficiles, Vincent implorait de l'aide. Il suppliait Dieu, il quémandait un signe, un geste, attendant de l'au-delà qu'on le rassure. En vain : pas plus Dieu que Jésus ne se manifestaient. On avait souvent dit à Vincent que Jésus avait réalisé plein de miracles. Lui, Vincent, n'attendait pas un grand miracle, non : juste un signe, un petit signe. Jésus, lui qui marchait sur les eaux, lui qui pouvait redonner vie aux jambes d'un

paralytique, lui qui pouvait changer l'eau en vin, serait-il sourd aux suppliques d'un enfant ? Un calendrier était suspendu à la porte de sa chambre, situé en face de son lit. Au sein de la nuit incomplète, Vincent en fixait la silhouette des heures durant. « Si tu m'entends, implorait-il en s'adressant à Jésus, le fils de Dieu, alors, fait bouger le calendrier ! » Le calendrier restait sans vie, inerte, comme un vulgaire calendrier que Jésus dédaignait. Cette requête, Vincent la répétait des mois durant, sans résultat. L'arrivée d'un nouveau calendrier n'y changeait rien. Peut-être que Jésus n'existait pas ? Parfois, à cause de désespoir, il s'adressait directement à Dieu, sans plus de succès. Il mettait pourtant plein de force et de conviction dans sa demande. Il fixait avec une telle ardeur que ses yeux ruisselaient de larmes. Il se concentrait aussi fort qu'il le pouvait pour être entendu. Il criait de l'intérieur, mais rien : était-il seul au monde ? Tout cela n'existait-il pas ? Cette idée lui effleurait souvent l'esprit. Prier ne servait-il à rien ? Car si les prières trouvaient un écho au ciel, Simon serait mort :

le calendrier se balancerait de droite à gauche, Vincent serait loin d'ici, auprès de ses grands-parents, à l'abri de ce monde violent. Il devait s'interdire ce type de réflexion. Son père l'enverrait au catéchisme bientôt. Sa mère ne s'y opposerait pas, quoiqu'athée et issue de la pure tradition communiste.

Le grand-père maternel de Vincent, Marcel, était maçon au pays des croquants. Cet homme, plein d'humour, était apprécié par tous au village. Le soir, il était agriculteur, ramassant le tabac jusque tard dans la nuit, conduisant les vaches et la charrette dans les champs chaque jour de la semaine, même le dimanche, jurant « au con de Dieu » à longueur de journée. Il n'avait pas l'accent « chantant », mais un langage bien populaire et argotique. Avec son béret sur le côté et le mégot toujours aux lèvres, il donnait l'air de sortir tout droit d'un film aux dialogues pondus par Audiard. Il distribuait des « mon p'tit pote » à tout le monde. Marcel était fils de docker. Un homme qui travaillait dur sur les quais de Dunkerque : son père avait quitté le Nord pour

venir s'échouer sur les Pechs de Sarlat. Ce sont les grandes grèves des dockers au début des années 1920 qui étaient à l'origine de son départ. Les dockers subissaient quotidiennement les charges extrêmement violentes de la police montée lancée à plein galop. Un peu plus tard, il récupéra Marcel et le restant de sa famille pour s'installer aux « Pechs de Sarlat ». Marcel et son père travaillèrent tous les deux « aux rails » pour les chemins de fer à travers le Périgord Noir.

Sa grand-mère, Georgette, une pure Périgourdine, était une femme de la terre, fille et petite-fille de maçon-paysan. Elle curait les vaches et poussait la brouette pleine de fumier, elle leur donnait le foin et l'eau, elle sarclait, plantait, semait, récoltait, préparait la soupe, allait laver le linge à la source au milieu des hivers qui lui déchiraient les mains, levait les yeux au ciel, non pour prier Dieu, mais pour voir si l'orage allait éclater, si la grêle allait tomber et détruire les plants de tabac ou bien si, inversement, les champs seraient arrosés par cette eau si précieuse. Elle allait aux champs, marchant devant ou derrière la

charrette tirée par les vaches que Marcel guidait. Parfois, quand le champ était un peu éloigné, elle emmenait le pique-nique ou le quatre-heures. Pas question de « bon Dieu », non plus, pour cette femme terrienne. Ce qu'elle craignait de voir arriver dans la cour, c'étaient bien les témoins de Jéhovah pour lui vendre un « Réveillez-vous ». Ceux-là, elle ne les aimait vraiment pas.

La mère de Vincent avait promis qu'elle ne s'opposerait pas à l'éducation religieuse que souhaitait son mari et sa belle-famille de souche bien Normande, bien catho, celle qui fait le signe de croix au dos du pain avant de le couper, qui va à la messe chaque dimanche, qui prend l'hostie et s'asperge d'eau bénite, qui respecte l'autorité du père, qui porte le petit costume-cravate aux invitations familiales, la bonne église pleine de faste et de luxe. Il est certain que la petite paroisse de quartier d'Auber et les églises étincelantes de la Normandie n'avaient pas les mêmes interprétations des évangiles.

Certaines nuits, des plaintes, des gémissements, s'élevaient de la chambre voisine, obscure

et terrifiante. Que se passait-il dans la chambre de ses parents pour que de telles souffrances traversent la nuit les murs ? Vincent enfouissait sa tête sous les draps, sous le traversin, pour échapper à l'insupportable. Il ne pouvait tolérer cette souffrance apparente. Peut-être était-ce comme avec Simon ? À chaque son échappé, à chaque gémissement, des cicatrices douloureuses s'ouvraient et un flot de larmes s'écoulait sur le traversin. D'autres nuits, la plupart par ailleurs, le père de Vincent revivait ses journées exténuantes. Il frappait alors violemment le montant de la tête du lit en bois, ce qui devait réveiller tout l'escalier. Il insultait, hurlait après ses élèves de l'auto-école. La mère de Vincent poussait souvent un grand cri avant d'atterrir dans la chambre de l'enfant pour finir sa nuit loin des coups. Il arrivait que cela soit trop tard et, le lendemain, une paire de lunettes noires tentait de masquer un œil bien marqué.

Simon se montrait toujours très poli, bienveillant, lorsqu'il croisait les parents de Vincent. Il souriait, serrait les mains, questionnait gentiment,

tenait des propos d'une banalité quotidienne qui ne dérangeaient personne : le travail, la météo, les nouvelles de la famille.

— Vincent a beaucoup changé, grandi : bientôt, il vous rattrapera !

Vincent grandissait, mais il ne pourrait jamais oublier, pardonner.

La brume dissimule souvent le paysage ; puis, disparaît et laisse surgir un décor plus flamboyant. Le temps s'écoulait ainsi, de brume en lumière, d'espoir en angoisse, de suicide en résurrection. Des instincts meurtriers s'emparaient souvent de Vincent : plus il grandissait, plus il réalisait le crime immonde de celui qu'il haïssait et qu'il haïrait désormais à vie. Un jour, la cité vit disparaître Simon. Il avait quitté les siens. Les gens causaient, les rumeurs dans l'escalier circulaient immanquablement, nourrissant les médisants, abreuvant les commérages de mille histoires farfelues, mais les bruits avaient la vie courte. Tout était très vite oublié. Vincent se taisait, seul, connaissant les raisons profondes qui provoquaient en lui la haine, le désespoir. Il

n'éprouvait aucune joie de ce départ : il demeurait quelque chose d'indéfinissable, comme un goût d'inachevé.

Tranches de vie

Un dur bien aimé

Le panier à salade s'arrêta devant la barrière rouge et blanche. Celle-ci marquait l'entrée du parking. Elle en interdisait l'accès grâce à une clef que chaque locataire possédait. Cette barrière existait depuis peu de temps ; auparavant, l'entrée du parking était libre. Des vols de voiture ayant été commis, la barrière devait sécuriser la zone. Il fallait, cependant, descendre de voiture, actionner la clef dans la serrure, lever la barrière à balancier, remonter dans le véhicule, avancer, redescendre, refermer et aller garer l'auto.

Ce n'était pas la première fois que les flics stoppaient ici, à l'entrée du parking, obstruant le passage à tout véhicule. Comme toujours, cela éveillait l'attention et la curiosité dans les étages.

Deux flics descendirent du car par la porte latérale, tandis qu'un troisième restait, assis, derrière son volant. Ils encadraient un jeune homme menotté par-devant. La situation fâcheuse, qui aurait intimidé plus d'un gaillard, ne semblait pas influencer le jeune garçon. Il ne défaillait pas et allait, la tête droite, bien ancrée sur ses deux épaules musclées, réglant son allure sur les pas de ses anges gardiens, avec dignité et assurance, sous les regards indulgents ou méprisants des spectateurs qui se multipliaient aux fenêtres.

Tous les mômes de la cité aimaient Bernard, Vincent aussi. Il était fier, Vincent, lorsque Bernard lui lançait « Salut, p'tit gars : ça boum, c'matin ? » Tous les jours ou presque, Vincent avait droit à un sourire de Bernard, un mot, un geste gentil, sympathique, agréable, qui lui faisait plaisir et l'intimidait à la fois. Pour Vincent, Bernard, c'était un grand ! Respecté par tous, mais craint aussi. Bernard n'avait pas que des amis : des bandes rivales d'autres cités s'en étaient fait un ennemi.

Pour l'heure, Vincent, perché au sixième

étage de l'immeuble, regardait Bernard escorté par ses deux gardes du corps. Il éprouvait une certaine tristesse, sans vraiment mesurer la nature des choses. Des gosses arrivaient de partout, émergeant de nulle part. Ils s'agglutinaient autour de leur ami. Certains ne manquaient pas de laisser échapper des « Mort aux vaches ! » et d'autres insultes, verbales ou gestuelles, qui ne trouvaient pas de réponse. L'habitude avait, depuis longtemps, blindé les deux acolytes de Bernard.

— Putain, nanard : raconte ! T'ont pas trop fait chier, les cagnes ? l'interrogeait un gamin, visiblement inquiet du sort qu'avait subi celui qui continuait d'affirmer sa puissance pour devenir bientôt le futur caïd des lieux.

— Tu sais, nanard : la semaine dernière, y'z'ont pris Jean-Louis, les cons ! relatait un autre galapiat. Il avait chouré une bécane, tu parles ! Y's'est fait gauler à la Courneuve, mais c'est pas la première fois : y'vont l'garder plus longtemps... Pis kiki, il est à l'hosto, y'a une bagnole qui est montée sur l'trottoir et l'a buté. J'te jure que c'est

pas un accident : c'est les mecs de la Villette, y' s'était bastonné avec eux, mais y' va s'en sortir et ça va chier.

En quelques secondes, Bernard savait tout ou peu s'en fallait. Il restait muet, aucun mot ne jaillissait et seul son regard provocateur défiait les vieilles rombières qui commençaient à gaspiller. Au numéro 39, son numéro, son escalier, il s'enfonça et disparut, toujours sous bonne garde. Les rideaux se refermaient, les vieilles retournaient à leurs feuilletons ou allaient sur le palier à la recherche d'une autre vieille pour commenter, pendant des heures, les événements. Il fallait bien passer la journée. Souvent, en pleine après-midi, Vincent les croisait en descendant les étages. Elles étaient encore en chemise de nuit, avec ou sans robe de chambre, à pleurer sur les malheurs du monde ; mais le monde s'arrêtait là, à leur porte, au-dessus, en dessous. Qu'existait-il au-delà de la cité ?

Une mégère pas apprivoisée

Pamplemousse était énorme. C'est pour cette raison qu'on l'appelait, en douce, Pamplemousse : surtout à cause de son attirail, une poitrine géante. Une poitrine qui tirait plus, d'ailleurs, vers des citrouilles que des pamplemousses.

Vincent ne l'aimait guère. Il n'avait jamais dû apercevoir de sourire sur ce visage bouffi, écarlate et dégoulinant de sueur. Au milieu de cette tête qui débordait de joues plissées et tombantes comme de la guimauve, les yeux de Pamplemousse sentaient la colère, la méchanceté. Au-dessus d'une paire de sourcils tendus nerveusement, s'étalait un large front gras et luisant. Vincent n'osait pas la regarder tellement ses yeux lui faisaient peur. Quand il arrivait à sa hauteur, dans les étages, elle se taisait et fixait l'enfant : elle ne lâchait pas ses yeux du gamin tout en retenant sa respiration, ce qui inquiétait encore plus l'enfant. Il ne l'aimait guère ; mais elle l'amusait,

la grosse. Pas vraiment parce qu'elle était grosse, mais elle était ridicule, déplorable, écœurante. Ce n'était pas uniquement dû à son physique, mais à l'ensemble du personnage. Elle, au moins, ne risquait pas de se coincer une jambe entre deux barreaux de fer de la rampe de la cage d'escalier.

C'était surtout la poitrine de Pamplemousse qui amusait Vincent. Les deux pastèques monumentales qu'elle s'efforçait de traîner gênaient la communauté. Avant de la croiser dans l'escalier, elle devait se retourner et poser tout son barda sur la rampe, ce qui laissait un peu plus de place à Vincent et à sa mère pour passer. Heureusement pour Pamplemousse, elle habitait au premier étage. Elle avait donc moins de croisement ou de dépassement à accomplir (car elle était très lente et semblait toujours suffoquer), ce qui l'aurait obligée à répéter l'opération plusieurs fois. Vincent, de sa frêle jeunesse, observait en descendant les deux monstres qui pendaient ainsi dans le vide et craignait toujours qu'ils ne se détachent pour venir s'éclater à ses pieds. Elle était le plus souvent vêtue d'une chemise

de nuit ou d'une robe de chambre qui avait de quoi écœurer les pauvres gamins, à vie, de la gent féminine. Heureusement, Chantal, la fille de Pamplemousse, légèrement plus âgée que Vincent et bonne camarade, apportait une note d'espoir à l'avenir. Pamplemousse avait ses « copines » et formait avec elles un mini-club de vieilles rombières qui occupait le bas de l'escalier des heures durant, sac à provisions en main. L'achat d'une baguette, chez le boulanger de l'avenue Jean-Jaurès, pouvait durer une heure ou plus. Leurs présences, bavardages et médisances pigmentaient la vie diurne de l'escalier.

Un comique dans la cité

Le deuxième appartement, voisin de celui de Pamplemousse, abritait un couple dont le fils, jeune adulte, avait déjà assis une « bonne » réputation. Ce n'était pas un gros caïd, non : juste un ancien petit Loubard, blouson noir des années 60. Vincent n'avait guère de sympathie pour ce garçon qui marchait raide comme un piquet, qui

tenait ses épaules en arrière et bombait le torse comme un coq. Il allait lentement, se pavanant, regardait à droite, à gauche, ce qui semblait dire : « Vous m'avez vu ! Je suis là ! Regardez-moi ! Je n'ai peur de rien ! » Quel idiot, quel orgueil : décidément, Vincent ne l'aimait pas. Il était intimidant, tout le contraire du père de ce jeune homme.

Tout le monde aimait le père Jules dans la cité, surtout les soirs de grande beuverie. Les gens ne se soûlaient pas au whisky ou à un quelconque alcool fort et cher, ils ne faisaient pas de cocktail compliqué. Le gros rouge qui tâche, ce qu'il y avait de moins cher et de plus mauvais pour la santé, était la boisson la plus répandue des classes populaires et très précaires. Le père Jules, rond comme une queue de pelle, aimait descendre sur le trottoir, le long du parking, avec une bassine d'eau à la main. Il s'installait sous les fenêtres, au milieu des trois entrées de l'immeuble et de la tour. Il aimait imiter certains artistes bien connus de l'époque, Fernandel, Bourvil, mais le clou du spectacle était l'imitation de

Fernand Raynaud, et la bassine en était l'accessoire principal. Une bassine dont il ne se séparait jamais, qu'il amenait à chaque représentation. Tout le monde attendait ce moment, il ne surprenait plus personne : mais tout le monde était fidèle et riait de bon cœur. Les plus malchanceux étaient les locataires qui habitaient de l'autre côté de l'immeuble. Certains descendaient, pour voir ; d'autres passaient chez les voisins de palier pour regarder par la fenêtre. Quand Jules s'asseyait sur le goudron pour retirer ses chaussures, puis ses chaussettes, on pouvait entendre des éclats de rire qui jaillissaient en écho. Alors, Jules se levait, regardait toutes ces fenêtres qui ne brillaient que pour lui, levait les bras vers elles pour chauffer la salle, puis remontait les bas de son pantalon. Il jetait un dernier regard vers le haut et sautait dans la bassine remplie d'eau chaude pour entonner un grand succès comique de Fernand Raynaud : « Et v'lan, pass' moi l'éponge, et v'lan, fais moi guili, et v'lan, pass' moi l'éponge, et v'lan gouzi gouzi. » Il sautait, tapait du pied, puis de l'autre, ensuite battait des

bras en brandissant une grosse éponge qu'il essorait sur ses mollets. Il chantait, il dansait, il donnait le spectacle, les fenêtres s'ouvraient, on applaudissait, on riait. Il s'éclaboussait et reprenait sans cesse le refrain tant populaire. Un refrain qui n'avait pas de sens très profond, même aucun, mais qui était très efficace. Jules était hilarant et la cité vivait un moment de joie, un interlude indispensable. Ces instants agissaient comme des soupapes : ils libéraient les tensions latentes, mais tout ayant une fin, le numéro s'achevait quand Mme Jules, une petite femme bien ronde, venait le chercher gentiment. « Allez, papa, la fête est terminée : faut aller dormir, maintenant. » Elle vidait sur le trottoir le peu d'eau qui restait de la bassine qu'elle transportait d'une main et, de l'autre, accrochait le bras de son artiste jusqu'à l'appartement. Vedette d'un soir, il avait échappé un instant, le temps d'y croire, à la morne réalité. Les fenêtres se refermaient, laissant la cité dans un calme illusoire. Il arrivait que le père Jules ne puisse pas rentrer chez lui, que la porte restait close. Alors, sa nuit, il la passait au

fond de la cage d'escalier : il dormait là en attendant que les effluves disparaissent et que la porte se déverrouille. Jules pouvait enflammer la cité les soirs d'alcoolisation mais, lorsqu'il était sobre, il semblait triste, la tête basse, avec l'air d'un chien battu. Tout le monde savait que son fils, violent, ne se gênait pas pour déranger le pauvre Jules qui était totalement incapable de méchanceté.

Les jeux

Le jeudi, il n'y avait pas d'école. Quand le temps le permettait, les gosses de la cité se retrouvaient sur le trottoir du parking ou dans le square derrière la tour. C'était vraiment un petit square, un toboggan, un tourniquet, deux ou trois jeux à bascule, une cage pour grimper à travers les barreaux de bois et, surtout, pour les plus grands, la planche ! Cette planche était une sorte de long madrier sur lequel les grands enfants (cet appareil étant interdit aux plus jeunes) s'asseyaient à califourchon. La planche avait perdu

les deux chaînes qui servaient à la maintenir de chaque côté. Les enfants pouvaient être nombreux assis sur ce madrier. Deux autres gamins se tenaient debout à chaque extrémité agrippés à deux barres de fer reliées en haut du portique. Grâce à la force de leurs jambes et à l'inertie que tout le monde provoquait, ce bateau se retrouvait, au bout de quelques minutes, en haut du portique, à l'horizontale, et il fallait que tout le monde se mette de côté pour éviter la barre supérieure de la balançoire bateau. Cet engin, lancé à toute volée, était extrêmement dangereux. Si, par malheur, un enfant ne se baissait pas correctement, sa tête pouvait venir se fracasser sur la barre : ce qui arriva à plusieurs reprises, gravement. Ce qui amusait surtout certains gamins était de lancer le « bateau » à vide jusqu'à toucher violemment la planche contre la barre horizontale avec fracas. À ce stade, le gamin, en bout de planche, se retourne et s'élance dans le vide pour effectuer un saut impressionnant avant de tomber et rouler dans le bac à sable. Les concours de sauts étaient fréquents, mais pas sans danger.

Vincent, du haut de ses dix ans, adorait sauter dans le vide ; lui, pourtant si réservé, n'hésitait pas à s'élancer de toutes ses forces pour effectuer le grand saut.

« Dere billes en terre ! », « Dere billes en verre ! » Au pied du mur qui séparait les bâtiments rouges de l'escalier 41 avaient lieu d'interminables parties de billes tandis que dans les halls d'escalier, au sol froid et lisse, des parties d'osselets se jouaient. Vincent, comme tous les enfants de son âge, aimait jouer aux billes, aux osselets, jeux auxquels, par ailleurs, il se montrait très habile. Quatre osselets étaient en fer-blanc, un cinquième était peint en rouge. Les combinaisons à exécuter étaient nombreuses. Il s'installait avec des petits copains d'escalier en cercle, assis en tailleur, sur le sol froid du hall, et entamait de longues parties surtout les jours de pluie. Ses parents lui avaient acheté une paire de patins à roulettes et il était très fier de ses patins. Tout en fer, avec de grosses roues en caoutchouc et des lanières de cuir marron, il en prenait grand soin. Il graissait les roulements à billes avec une

petite burette d'huile et filait, aussi vite que possible, sur les trottoirs du quartier. Un jour, durant une partie d'osselets, il avait posé ses patins à côté de lui quand un gamin de la tour les lui avait volés, prétextant qu'ils lui appartenaient. C'était un gosse issu d'une famille nombreuse qui connaissait déjà de graves soucis comportementaux. Le gamin n'était pas apprécié, sa réputation de « voleur » était bien connue. De plus, il cherchait la bagarre pour un oui ou un non. Vincent n'avait pas osé s'opposer : la violence du gamin le tétanisait. Il avait regardé ses patins s'en aller aux bras du jeune voleur, mais le soir venu, après avoir expliqué la mésaventure à son père, l'affaire fut vite réglée. Le père n'hésita pas à rendre visite aux parents du gamin, dans la tour, et revint avec les patins sans aucun problème. Il n'y eut jamais de représailles de la part du même : juste quelques sales regards. Toute cette petite vie, la vie des gamins aux pieds des bâtiments, s'arrêtait net quand, soudain, une voie annonçait par la fenêtre « Zorro, Zorro : c'est Zorro ! » Les filles abandonnaient les jeux de marelle ou les

les élastiques ; les garçons, les billes, les osselets ou les jeux dans le square, et toute cette marmaille regagnait à toute vitesse les appartements. Vincent avait une dizaine d'années quand la série parut en France et, comme tous les autres gamins, il remontait quatre à quatre les six étages pour venir se planter le nez, assis sur le parquet, devant la télévision. Il n'était pas rare que des jeunes ados ou adultes organisent, sur le parking, des petites fêtes pour des anniversaires. La musique, issue des derniers 45 tours à la mode, résonnait dans les étages. Toutes les idoles des jeunes des années 60 faisaient tourner les têtes et les cœurs de cette jeunesse.

Joli Cœur et les autres

« Tiens, v'la Joli Cœur ! » et, au son de la corne, des mères entourées de leurs enfants descendaient sur le trottoir, le long du parking. Les gamins attendaient avec impatience ce marchand qu'ils appréciaient tout particulièrement. Ses petits cœurs, « les jolis cœurs », et sa crème fraîche

faisaient le bonheur de tous. Les mères lui amenaient un plat ou un saladier qu'il remplissait de crème fraîche. Elles lui achetaient avec bonheur de petits fromages en forme de cœur. Ce marchand se déplaçait à vélo triporteur : c'était un engin dont la caisse était jaune pétant, visible de loin. Lorsqu'il pénétrait dans la cité, vêtu de blanc, il prévenait son arrivée en soufflant dans une vraie corne dont le son retentissait à tous les étages. Il était impossible, à moins d'être totalement sourd, de louper la venue du triporteur.

Le vitrier passait, lui aussi, souvent dans la cité. « Vitriéééééééééé ! Iyééé ! Vitriéééééééééé ! Iyééé ! Vitriéééééééééé ! » et sa voix portait loin. Il avançait lentement, courbé sous le poids d'un lourd fardeau, une sorte de hotte remplie de carreaux. De temps en temps, il s'arrêtait, levait la tête vers les étages et s'annonçait : « Vitriéééééééééé ! Vitriéééééééééé ! Vitriéééééééééé ! » Le vitrier exerçait un métier très pénible, le poids des carreaux étant très important. C'était un métier dangereux, la casse des vitres, et les coupures étaient fréquentes, le

tout pour un salaire de misère. Les petits artisans ou petits commerçants étaient nombreux à venir dans la cité pour proposer leurs produits et services. « Emouleuuuuuuuuuuuur ! Emouleuuuuuuuuuuuur ! Emouleuuuuuuuuuuuur ! », oui : le rémouleur aussi s'annonçait de la même manière que le vitrier en poussant sa petite charrette. Le vendeur de pierres à briquet et de boutons mécaniques pour les bleus de travail chantait en poussant son chariot. Un camion passait régulièrement pour vendre des gros blocs de glace pour la conservation des aliments. Le dimanche, les gamins attendaient le marchand de cacahuètes. Sans oublier le marchand de tapis : « Hééé ! Tapis ! Tapis ! Hééé ! Qui veut mes tapis ! Pis ! Pis ! Pas Cher ! » Il venait régulièrement, chargé de lourds tapis sur ses épaules, et montait dans les étages pour faire du porte-à-porte. Monsieur Picotin, avec son cheval et sa calèche, promenait les enfants. Le montreur d'ours faisait le tour de la cité avec son animal. Le musicien, accompagné de son singe, se montrait en spectacle. Il y avait aussi ceux-là qui vendaient du linge

de maison : la matelassière qui s'installait directement sur le trottoir pour y rester longtemps et des chanteurs et chanteuses venaient sous les fenêtres et recevaient des pièces, enveloppées dans un papier et jetées des étages. Les quartiers étaient vivants, les petites boutiques de quartier connaissaient bien leur monde. Les gamins allaient souvent chez Pierrot, une petite alimentation qui donnait sur l'avenue Jean-Jaurès, pour acheter des bonbons. Beaucoup de parents avaient du mal à boucler leur fin de mois : Pierrot tenait une petite ardoise pour ceux qui ne pouvaient plus payer et les gosses avaient leurs bonbons, les parents pouvaient payer plus tard. Il y avait beaucoup de familles nombreuses qui pouvaient compter entre quatre, six, dix gamins. Les difficultés financières étaient majeures. Avant les nouvelles rentrées scolaires, la mairie distribuait des vêtements aux plus nécessiteux : pas de marque, habits et chaussures tous identiques, des blouses grises, des petites jupes plissées bleues marines, des galoches en hiver et des sandales blanches pour les beaux jours. Le trousseau

n'était pas toujours du meilleur goût. Des enfants comprenaient que leur pauvreté se lisait sur leurs vêtements et avaient honte ; d'autres, au contraire, étaient heureux d'avoir des habits tout neuf. Le problème des cheveux était identique. Il n'était pas possible de payer le coiffeur à six ou dix mômes ; alors, le plus souvent, c'est la mère ou le père qui s'attelait à cette tâche, coupe au bol pour les filles et, pour les garçons, très court derrière et sur le dessus, bien dégagé autour des oreilles, le tout aux ciseaux ou à la tondeuse. Pour les autres, il y avait Angelo, le coiffeur du quartier, au bout de la rue Réchossière, en face de l'hospice des « vieillards ». Angelo était sans doute d'origine italienne, beaucoup d'enfants du quartier venaient goûter ses ciseaux, et le coupe choux qui rasait les poils du cou et le tour des oreilles. Plus les enfants voyaient Angelo affûter son coupe choux sur le cuir et plus ils se sentaient mal à l'aise, voire même craignaient pour leurs oreilles. Le salon de coiffure était une petite pièce rectangulaire avec, à droite, un siège à coiffer ; à gauche, deux chaises d'attente et, au fond, un

minuscule comptoir d'angle arrondi sur lequel un transistor trônait en permanence. Angelo n'avait que la place de glisser son maigre corps pour accéder à la caisse. La radio retransmettait en direct et à longueur de journée toutes les courses de chevaux qui se déroulaient. Angelo était un mordue, un parieur, un joueur invétéré. Il interrompait régulièrement les coupes de cheveux pour noter sur une feuille les résultats. De temps en temps, des personnes ouvraient la porte pour demander à Angelo les résultats de telle ou telle course. Angelo coupait les cheveux la tête dans les chevaux.

L'adolescence

La cité

Violence dans la cité

Depuis plusieurs semaines, la violence s'aggravait au cœur des quartiers. Des descentes entre bandes s'organisaient dans les cités. Des groupes de petits loubards devenaient des espèces de gangs qui s'organisaient en commandos. Ces descentes punitives entre cités donnaient lieu à des affrontements sanglants. Les blessures étaient fréquentes : des joues ouvertes, des bras lacérés, des hémorragies ventrales, des os brisés. Elles étaient souvent infligées par des lames de rasoir, coups de couteaux à cran d'arrêt, tessons de bouteille et chaînes de vélo. Des descentes avec des barres de fer commençaient à s'organiser. C'est ainsi qu'une bande était descendue, en pleine journée, à la sortie du lycée : « L'annexe Condorcet. » L'origine de ces

incidents n'était souvent qu'une question de territoire, d'honneur et de vengeance. Celle-ci était implacable. Parfois, une insulte ou simplement un mauvais regard suffisaient à déclencher une descente. La plupart de ces loulous, ils s'appelaient souvent eux-mêmes par ce sobriquet, ne roulaient pas sur de grosses cylindrées, non : c'était des simples mobylettes, souvent des Motobécanes, des bleues. Ces engins bruyants avaient, très fréquemment, été volés, démontés et remontés dans les caves ou trafiqués devant les immeubles ou sur les parkings.

Cette nuit-là, les membres d'un petit gang s'étaient regroupés vers trois heures trente du matin. Le gang était parti, silencieusement, d'une tour située dans le quartier de la Villette et il avait remonté l'Avenue Jean-Jaurès jusqu'au Fort d'Aubervilliers. Le véhicule, une DS 19 noire et rutilante, stoppa au feu qui passait au rouge. Les cinq occupants en profitaient pour repérer, sur la gauche, les places de stationnement vacantes, car pas question de se faire repérer ! La Citroën continua lentement et fit demi-tour à la hauteur

des Courtillières et de la rue Daniel Casanova. La voiture poursuivait ainsi en remontant en sens inverse l'avenue jusqu'au bâtiment de briques rouges. Le chauffeur se gara à la hauteur de la boulangerie, juste avant l'entrée des bâtiments rouges. Il avait toute la place et l'aisance suffisante pour pouvoir démarrer en urgence si nécessaire. Il fallait toutefois faire preuve de prudence, puisque cette artère était fréquentée même de nuit. De gros camions l'empruntaient jour et nuit : elle desservait aussi l'aéroport du Bourget depuis la Capitale : les abattoirs de la Villette. Les riverains connaissaient bien le bruit que font les freins des gros camions, la nuit, qui s'arrêtent à la hauteur du feu rouge, à l'angle de la rue Réchossière et de l'Avenue Jean-Jaurès. Trois heures quarante, quatre hommes sortirent de la DS et s'engouffrèrent dans l'allée qui longeait la résidence de briques rouges, puis se dirigeaient vers les premiers murs de la cité Émile Dubois, les 800 logements. Vincent, lorsqu'il n'était encore qu'un gamin, passait ici tous les jours, avec sa mère, pour aller à l'école Joliot-Curie. Elle

achetait aussi le pain à la boulangerie, parfois des gâteaux, mais aussi des bonbons, des carambars et leurs devinettes, et bien d'autres friandises que Vincent adorait ; mais depuis que Vincent allait seul à l'école, il faisait le tour en remontant par Réchossière pour aller à Joliot-Curie. Ainsi, il évitait le passage par la cité. Les quatre individus s'arrêtaient devant l'entrée du premier escalier et ils n'avaient pas eu à marcher bien loin, une centaine de mètres à peine depuis la voiture. Le groupe se divisa : deux d'entre eux allèrent se poster à l'entrée opposée, dissimulés sur le côté des portes vitrées.

Comme chaque matin, à 4 heures, il sortait de son appartement, fermait à clé la serrure principale et les deux verrous, descendait ensuite les trois étages des escaliers en colimaçon. Dans la cour, les garçons savaient que l'homme allait sortir, ils avaient vu l'ombre de l'individu passer plusieurs fois derrière les rideaux. Ils avaient guetté les lumières de l'appartement, ils les avaient vu s'éteindre, puis s'allumer celles de l'escalier. Ils connaissaient bien ses habitudes : ils

savaient tout sur ses horaires, l'heure à laquelle il rentrait du travail, l'heure à laquelle il partait pour l'embauche, ses jours de repos mais, surtout, ce qui était important, le moment où il serait seul. Ils n'avaient aucun doute, ils devaient agir le matin, très tôt, dès qu'il arriverait en bas de la dernière marche avant même de sortir de l'immeuble pour rejoindre sa voiture sur le parking. Aujourd'hui, au Bourget, l'homme sera absent des entrepôts UTA : il n'ira pas travailler au fret, non, il méritait autre chose. Le gang l'avait décidé. Il serait corrigé, très sérieusement, il l'avait mérité. C'était ainsi qu'ils pratiquaient leur justice, la seule à laquelle ils recouraient, leur loi, vieille comme le monde, la loi du Talion, œil pour œil, dent pour dent. La monnaie, ils la rendaient toujours. Ce gars l'avait bien cherché ! Après tout, n'avait-il pas lui et sa bande démoli un des leurs ? Ne lui avaient-ils pas fracassé les côtes, massacré le visage ? Les médecins, à l'hôpital, avaient parlé de chance inouïe s'il était encore vivant. S'il n'y avait pas eu des témoins pour appeler les urgences immédiatement, l'hémorragie

stomacale l'aurait emporté. Trois jours de coma durant lesquels la bande attendait d'être fixée sur l'état de leur copain. Les flics les avaient interrogés, questionnés à plusieurs reprises, un par un. Ils avaient été, tour à tour, convoqués au commissariat d'Aubervilliers. Ils n'avaient rien dit : ils connaissaient les responsables et ils étaient venus des 800, traîner jusqu'au ici sur leurs « chiottes » pétaradantes. Les rumeurs couraient vite, mais jamais jusqu'aux oreilles des flics. Les poulets savaient bien qu'ils n'obtiendraient rien de ces interrogatoires, mais c'était la procédure : convocation, interrogation. Seulement, en l'absence de flag, de dénonciation, de preuves tangibles, le dossier allait rejoindre les piles d'affaires non élucidées, temporairement ou définitivement.

Le bruit des pas devenait perceptible. Du côté opposé du parking, les deux garçons s'apprêtaient à s'engouffrer rapidement dans le hall, à bondir sur l'homme qui leur tournerait encore le dos. Il n'aurait pas le temps de leur échapper, mais par sécurité, leurs deux potes l'arrêteraient à

la sortie opposée. La tension devenait vive, les souffles devenaient courts, retenus, les cœurs tentaient de s'emballer, une main au fond d'une poche serrait fortement le manche d'un couteau à cran d'arrêt. On pouvait voir la transpiration qui commençait à perler sur le front d'un des deux garçons : il sentait ses mains, ses poignets devenir moites. Avaient-ils peur, tous, à cet instant ? On ne le saura jamais, car jamais on ne parlait de peur. La peur, c'était bon pour les gonzesses ! Non, ici : il y avait de l'excitation, de l'adrénaline. Au volant de la DS, le jeune homme commençait à s'impatienter. Il craignait une patrouille de flics. Il craignait qu'ils ne repèrent la voiture volée la veille. Il se ferait contrôler, puis embarquer ; peut-être fuirait-il ? Il foncerait à travers la ville pour échapper à une course-poursuite impitoyable. Il devrait griller des feux rouges, prendre des rues en sens interdit. Il connaissait le terrain par cœur, ici, à Auber, mais aussi les rues de la Courneuve, de Pantin. Le réservoir de la Citroën était presque plein : il pourrait balader la flicaille une bonne partie du reste de la nuit.

Il abandonnerait ensuite la voiture, peut-être du côté du canal, et finirait à pied en courant à travers les immeubles des cités.

À l'instant même où l'homme posa les pieds dans le hall, deux individus surgirent dans son dos et deux autres entrèrent face à lui, le fixant avec rage. La haine intense, la violence, la détermination étaient contenues dans les regards. Quelques fractions de secondes suffirent, à peine le temps d'une respiration, pour comprendre que ces gars, postés sur son chemin, étaient venus pour lui. On le poussa violemment dans le dos ; puis, devant, puis à nouveau dans le dos. Il tenta de s'échapper, en vain : il se trouva projeté sur le sol dur et froid. Il se releva à quatre pattes, mais reçut une salve de coup de pieds dans le dos, le ventre, au visage. Il était maintenant allongé, incapable de bouger, plus un seul coup ne déferlait.

— T'as failli buter mon pote, la s'maine dernière, tu t'souviens ? Regarde-moi, putain, quand j'te parle ! Regarde : j'ai amené ses deux frangins. Relève-toi ! Relève-toi ! Y' veulent te causer...

Celui qui venait de prendre la parole le saisit sous un bras, le troisième larron fit la même chose sous l'autre bras. Ils le plaquèrent au mur, dans le hall de la cage d'escalier, et l'appuyèrent en équilibre le long des boîtes aux lettres.

— Maintenant, enculé, tu vas crever.

L'individu se tenait, seul, face à deux frères que rien ne saurait arrêter.

— Maniez-vous, les gars, on n'a pas de temps à perdre !

L'homme simula une tentative désespérée d'échapper à son destin, mais la lame déchira ses entrailles : une brûlure atroce se fit sentir, puis un deuxième coup déchira à nouveau les fibres. La lame changea de main et deux autres coups suivirent au sol, l'homme s'était déjà effondré. Pas un cri, pas de hurlement : rien ne sortit de sa bouche. Le sol, glacé, se réchauffait doucement sous le sang qui ruisselait. Il avait eu le temps de sentir tout ce sang couler le long de sa chemise, se répandre dans les tissus, puis envahir le sol glacé et dur. Il l'avait vu, d'abord rouge, puis s'assombrir, s'épaissir et se noircir, se figer dans les fissures

des grands carreaux. Quelles peuvent être les dernières pensées d'un homme, seul, gisant sur un sol dur et glacé, sentant sa fin venir ? Avait-il des regrets, de la colère ? Seule, la souffrance l'emportait-elle ? Seule, la terreur envahissait ces longues minutes d'agonie ? Toujours est-il que les quatre garçons avaient bondi dans la DS 19 dont les amortisseurs s'écrasaient sous leur poids avant de s'effacer au loin sur l'avenue Jean-Jaurès. Ce qu'ils avaient accompli n'était que leur devoir : laver l'honneur de leur pote, de leur frère, défendre leur territoire. Ils étaient les juges, les bourreaux.

C'est en allant à l'école, le lendemain matin, que Vincent avait aperçu à travers les vitres du hall le dessin d'un homme maladroitement exécuté à la craie. Du sang noir, épais, caillé était rassemblé et formait comme un petit tas de morceaux de feuilles séchées, brisées. La dépouille fut enlevée tôt le matin ; les flics s'apprêtaient à repartir, car il ne restait, dans les étages, que deux enquêteurs qui questionnaient les locataires taiseux de l'immeuble. Un ruban rouge et blanc interdisait

encore l'accès à la moitié du hall, mais une fois que toutes les photos furent prises, le ruban disparût et un dernier nettoyage fit disparaître le sang séché. Au sol, il n'y avait plus que le dessin d'un cadavre comme ceux de petits bonhommes dessinés à la craie sur les tableaux noirs de l'école.

Une expédition, une descente et une exécution avaient eu lieu, aucun témoin. Les voisins restaient murés dans un profond silence. Le monde se taisait, murmurait, certains savaient, puis ne savaient plus rien. Il ne fallait pas s'en mêler, rien à dire, rien à raconter.

Vincent resta ainsi, quelques secondes sans bouger, choqué, stupéfait. L'idée qu'un gars s'était fait massacrer, « une vraie boucherie », avait-il entendu, lui retournait l'estomac. « File, gamin ! C'n'est pas un spectacle pour toi », lui dit un flic qui gardait l'entrée de l'immeuble en lui posant la main sur l'épaule. Le gamin ne comprenait pas toute cette violence : pourrait-il supporter de vivre ainsi toute sa vie ? Il lui semblait que le monde acceptait toute cette misère, que la

barbarie faisait partie du décor, qu'elle était intégrée dans la vie quotidienne de chacun. Toute cette violence, toutes ces cités sinistres, toute cette absurdité, jamais il ne s'y adapterait. Beaucoup de ces gens emmurés dans ces grands ensembles lui paraissaient d'une tristesse insupportable. Un jour, ils disparaîtront à jamais et n'auront vécu que cette vie de misère. La peur qu'en vieillissant, il puisse leur ressembler, le rendait profondément malheureux. Heureusement, ils n'étaient pas tous aussi tristes, ni blasés, ni désarmés devant la vie et cela, évidemment, le rassurait.

Les copains

L'escalier

Des tragédies, ce n'est pas ce qui manquait : il y en avait de toute nature. Quand ce n'était pas dans la rue, à un arrêt de bus, dans une cour d'école, dans un hall d'escalier, c'était dans un appartement. Des engueulades éclataient régulièrement. Vincent s'inquiétait : « D'où ça vient ? », sa mère tendait l'oreille, puis ouvrait la porte d'entrée et jetait un petit coup d'œil par-dessus la rambarde.

— C'est au quatrième, lui annonça-t-elle.

— Mince, ça va être marrant : c'est la deuxième fois cette semaine qu'ils s'engueulent.

Vincent prit place sur le palier et s'accouda sur la rampe de fer. Du haut du dernier étage, il avait une vue large sur l'ensemble de la cage d'escalier. Il y avait déjà quelques spectateurs attirés

eux aussi par le bruit. Le gars, complètement ivre, tapait, tambourinait sur la porte avec rage. Il réclamait, il hurlait, il suppliait, il injuriait, de grâce, qu'elle lui ouvre cette maudite porte. Il promettait, comme à chaque fois il avait juré qu'il ne boirait plus, que cette fois-ci était la bonne, la « der' des der' ». Elle, de l'autre côté de la porte, derrière son œil-de-bœuf, le traitait d'ivrogne, de bon à rien. « Va cuver ailleurs ! On veut plus te voir ! » Les enfants, enfermés avec leur mère, devaient sûrement pleurer, les mains collées sur leurs oreilles, les yeux fermés, les mâchoires serrées. L'homme monta difficilement quelques marches, un demi-palier, pour prendre à partie ses voisins. « Vous tes témoins, elle me fout dehors, j'ai plus rien ! Puis, j'vais vous dire... Je suis cocu, ouais, cocu... Salope ! Salope ! hurlait-il. Tu baisses avec n'importe qui, salope ! », « T'es qu'une loque, une merde ! » 21h20 : le père de Vincent, qui quittait son travail à 21 h, entrait dans l'immeuble. L'homme qui le connaissait bien le regardait avec tristesse, sa colère semblait redescendre d'un cran. « Regarde !

Suis même plus un citoyen, tiens ; regarde ! insistait-il en sortant avec peine ses papiers de la poche intérieure de sa veste. Tu me connais bien, toi ; tu sais qu'avant, j'étais pas comme ça ! Un citoyen, ça porte un nom... Regarde, regarde ! Suis plus un citoyen. » Il déchira sa carte d'identité, la jeta dans le vide, s'assit sur une marche et se prit la tête dans les mains. Tandis que tout le monde regagnait les appartements, l'homme resta un moment avec le père de Vincent. Il le tira jusque sur le paillason et lui colla le dos à la porte. Elle tint bon, elle l'avait prévenu. « La prochaine fois, tu resteras dehors ! », lui avait-elle dit. C'était sans doute mieux ainsi, lui qui, d'ordinaire, était un homme plutôt calme, connaissait sous l'emprise de l'alcool des excès de violence qu'il valait mieux éviter. Elle en avait déjà fait les frais plusieurs fois.

Au deuxième étage, ce n'était pas triste non plus, mais c'était l'inverse. Enfin, lui aussi buvait, mais c'était lui qui prenait les coups de la maman. Un jour, une vilaine odeur avait envahi l'escalier : une odeur de soufre mélangé à des oeufs

pourris s'était répandu dans les étages. La maman avait allumé le four de la gazinière, ouvert la porte, s'était agenouillée et mit la tête à l'intérieur. Elle touchait son ventre à plusieurs reprises comme pour demander pardon à l'enfant qu'elle portait. Les pompiers, vite alertés, dressèrent la grande échelle et pénétrèrent dans la cuisine par la fenêtre restée entrouverte. L'enfant et la mère furent sauvés de justesse et la catastrophe évitée. L'enfant qui naîtrait quelques mois plus tard, le petit Robert, connaîtra une enfance particulièrement difficile. C'est lui qui s'interposera souvent entre une mère autoritaire et un père ruiné par l'alcool. Il connaîtra de nombreuses fois les coups de ceinture et couchera des nuits entières dans le hall de la cage d'escalier.

La Globe

Vincent connaissait Globule depuis toujours. Cela remontait même avant la maternelle. À croire qu'à la crèche, leur berceau devait être l'un à côté de l'autre. Globule dit : « La Globe », « Ma



« La Globe »

Avec l'autorisation de
Virginie Bernard

Globe », comme l'appelait Vincent, Christian de son vrai prénom, était le gars le plus sympa que la terre puisse porter. C'est ce dont Vincent était convaincu. La Globe était petit, trapu, aux épaules larges, cambré et tout en muscle. Son allure était rapide et la Globe se tenait droit, fièrement, la tête bien ancrée sur ses trapèzes bien dessinés. Il arborait, sur ses lèvres, un petit sourire permanent. Il tenait ses bras légèrement écartés de son corps, ce qui donnait à sa démarche une assurance évidente. La Globe n'était pas le genre de gars à raser les murs : au contraire, il tenait sa place sur le trottoir qu'il arpentait en victorieux. Il avait tout d'un dur, tout du moins en apparence. C'est l'impression qui émanait de son être à la première approche. Lorsqu'il parlait, ce sentiment s'accroissait encore davantage, sa voix était rauque, complètement éraillée, cassée par le nombre impressionnant de cigarettes qu'il consommait quotidiennement. En réalité, sa carapace d'acier renfermait un cœur d'or. Dur, il l'était assurément, mais c'étaient les trois-quarts de son enfance passés dans la rue qui l'avaient moulé de la

de la sorte. Cette expérience lui conférait une habilité évidente, un instinct en éveil incessant, un atout primordial à la survie dans cet univers brutal. La Globe était un adepte des chewing-gums. Il ruminait sans cesse d'énormes malabars. Sa mâchoire était devenue extrêmement musclée et proéminente, au menton bien carré. Son regard était profond, sincère, vif, furtif, direct. Il restait de marbre même dans les moments les plus cruciaux, sans jamais dévier de sa route. Dans ses yeux marron, légèrement enfoncés, se lisait une grande intelligence : pas une intelligence scolaire, non, mais celle de la vivacité d'esprit, de l'éveil, de la rue.

La Globe était toujours présent. La Globe se battait, défendait, prenait part aux conflits les plus sinistres. Il osait ramasser des coups, souvent à la place des autres. Malgré les bleus, les meurtrissures, il ne se plaignait jamais. Souvent, Vincent le voyait débarquer, content de lui et souriant, le visage tuméfié, sans mot dire, sans lamentations ni vantardise. Des coups, il en avait reçu. Il en avait donné, peu importait, c'était la Loi.

La justice se déroulait dans la rue, sur le trottoir, dans l'escalier... Bref, sans juge, sans avocat, sans cour d'apparat, les sentences tombaient tout de même. Coups de pied, de boule, de poing, sans merci ni pitié, nul ne pouvait y échapper ne serait-ce qu'une fois. Il existait des spécialistes forts redoutés et craints pour ce genre de pratique. Ils étaient tout autant méprisés et haïs par beaucoup, mais la voix de la sagesse, de la raison, l'emportait souvent sur celle du cœur et un faux respect s'installait. Le vrai respect était celui qu'on éprouvait envers les plus forts, pas obligatoirement les plus costauds, mais ceux qui n'hésitaient pas à prendre les défenses des plus faibles avec tous les risques encourus au niveau des représailles. La Globe n'était pas du tout méchant. La haine, il l'avait comme tous les gamins, mais il n'aurait jamais tabassé un mec pour rien. Il ne fallait pas lui marcher dessus, mais encore moins sur les pieds de ses copains, c'est tout !

La Globe représentait un vrai bouclier pour Vincent qui détestait la violence quotidienne des

cités, de l'école, de la rue. Cette situation avait une certaine logique : l'un défendait, l'autre restait le copain fidèle, timide et réservé qui était pour la Globe une soupape d'air frais, de rêverie au milieu de cette violence désespérante. Cette relation fraternelle, pleine de complicité, existait depuis leur plus jeune âge et ce n'était pas le temps qui allait altérer leur amitié ainsi que les rapports qui s'étaient établis naturellement au fil des années.

Éric

Cette année-là, Éric avait rejoint les deux compères. Il venait tout juste de débarquer dans le quartier. Sa famille avait emménagé dans des bâtiments récents, réservés aux réfugiés d'Algérie dès 1962, à proximité de l'école Joliot-Curie. À l'époque, les bâtiments encore neufs de la Maladrerie devaient très vite se dégrader : les gens ne restaient pas et les familles s'éparpillaient. Ces bâtiments finirent par devenir une zone de non-droit, une zone entièrement squattée et gérée par

des gens peu scrupuleux. Éric habitait là depuis quelques mois et s'adaptait très difficilement à cette nouvelle vie. Il était arrivé avec ses parents et sa jeune sœur d'Agadir, au sud du Maroc, où son père était officier dans la marine. Son père était un homme extrêmement puissant : une force de la nature, très autoritaire, un vrai militaire dans l'âme. Ce qui impressionnait surtout Vincent, en plus du reste, était sa ressemblance avec les grands primates tellement il était velu. Vincent a toujours craint cet homme comme, par ailleurs, tout le monde. La mère d'Éric, une petite femme toute maigre et fragile, puis, la petite sœur d'Éric, les voisins, bref, tout le monde jusqu'à Éric, qui ne cachait pas ses craintes. Qui aurait osé répondre à cette bête humaine ? Qui aurait osé affronter cette montagne ?

Ils avaient tout perdu à Agadir. Le tremblement de terre qui détruisit la ville en 1960 leur avait tout enlevé, détruit, enseveli. Leur seule vraie fortune était leur vie qui leur avait été épargnée. Éric avait été comme tant d'autres personnes complètement traumatisées par cette

tragédie. Seulement, une fois, il avait expliqué :
« Une nuit, tout s'est mis à trembler. Les murs et les plafonds s'écroulaient dans un vacarme terrifiant, piégeant la plupart des habitants dans leur sommeil... »

Éric devait la vie au montant de la tête de son lit qui avait stoppé et supporté le pan du mur qui venait s'abattre sur l'enfant. Il était coincé, là, dans l'obscurité totale, au milieu d'une poussière suffocante, entre un matelas et le mur qui le recouvrait. Au début, il avait appelé, hurlé, mais les heures passaient et son souffle devenait plus court : il savait qu'il devrait rester là, immobile, dans la crainte que le mur ne se brise. Il percevait des sons lointains, des bruits qui lui arrivaient de l'extérieur. Dehors, c'était la folie : des scènes de panique, de souffrances indescriptibles. De nombreuses personnes s'étaient déjà mis à l'œuvre dans l'attente des premiers secours. Le père d'Éric creusait à mains nues et ses pieds étaient lézardés, les chairs à vif, des lambeaux pendaient, ciselés par le verre brisé. Les ferrailles des bétons qui débordaient des

décombres représentaient un danger parfois mortel. Cet homme cherchait comme un fou, fouillant dans la poussière, au cœur des décombres, soulevant des blocs énormes. Il ne semblait pas sentir les douleurs de son corps. Il restait son fils, quelque part sous ces montagnes de désolation. La petite chambre n'était pas très loin : il le savait. Éric avait perçu les bruits encore lointain qui traversaient les derniers mètres de béton. Il s'était mis à hurler, à crier, puisant au fond de lui avec les dernières forces qui lui restaient. Son appel ne fut pas vain. Les forces de son père décuplaient : il arrachait les derniers blocs qui le séparaient encore de sa chambre, il rageait, rempli de hargne, de colère, de crainte. Il soufflait comme un taureau saigné à vif qui n'avait pas dit son dernier mot.

Éric se souvenait surtout de la vision de son père qui l'avait extrait de ces amas : de ce père couvert de sang, de la confusion, du chaos qui régnaient dehors. Il revoyait les visages de bonheur de sa mère et de sa petite sœur devant cet enfant sauvé qu'elles pensaient avoir perdu.

Elles avaient miraculeusement échappé à l'enfouissement. Son père, comme bien d'autres hommes, continuait son œuvre de sauvetage, transcendant la douleur, apportant parfois la résurrection, mais découvrant souvent aussi le visage horrible de la mort qui venait de faucher tant de vies.

Un brin de folie

La Globe pensait qu'Éric avait un bon grain de folie. Il le surnommait d'ailleurs « fou-fou » car, si Dieu ou le hasard avait épargné l'enfant à Agadir, le destin était rancunier et cruel. La vie à Auber ne lui faisait pas de cadeaux.

Vincent aimait bien Éric, même s'il éprouvait souvent envers lui une sorte de pitié. Il ne comprenait pas pourquoi les malheurs s'accumulaient toujours sur lui. Vincent avait souffert dans son enfance, mais chaque pas qu'il faisait ne l'amenait pas systématiquement à tomber. Éric, à l'inverse, attirait les catastrophes. Son corps, voûté, filiforme, était surmonté d'une petite tête

posée sur des épaules tombantes et courbée vers la poitrine. Il flottait toujours dans des vêtements bien trop larges. Il fallait croire que rien ne pût l'habiller correctement. Sa silhouette s'animait sans cesse sur deux jambes qui éprouvaient visiblement un certain malaise à trouver leur équilibre. Il ressemblait plutôt à un pantin désarticulé en totale disgrâce et dysharmonie. Le pire était qu'il riait toujours. Comiques ou tragiques, ses réactions étaient souvent imprévisibles, inattendues et, surtout, incompréhensibles. Il agissait et réagissait à l'opposé des êtres humains pour la plupart censés. Vincent et la Globe finissaient par s'habituer aux bizarreries de leur copain ; tout du moins, à ne plus s'en étonner. C'est ainsi qu'un après-midi, ils marchaient ensemble sur le trottoir, longeant un long mur de béton patiné par la grisaille. Brutalement, Éric se mit à traverser la rue, s'arrêta au milieu de la chaussée et poursuivit son chemin. On ne sut jamais la raison de son geste, mais sur le trottoir opposé, trois loubards étaient postés et attendaient. Éric se jeta dans la gueule du loup.

— Putain, tu les avais pas vus ? injurait la Globe.

Éric avait pris une série de claques sans rien comprendre. Les trois loulous disparurent en un éclair, heureux d'avoir trouvé une proie aussi facile.

— T'es vraiment le roi des cons : y' sont en face et tu vas vers eux !

La Globe était furieux.

— J'en ai marre, se plaignait Éric. C'est toujours à moi que ça arrive ! disait-il en ricanaient et en arborant son éternel sourire qui agaçait sérieusement La Globe.

— En plus, y' se marre, le con !

La Globe était désabusé et le sourire d'Éric ne faisait qu'attiser sa colère.

— T'es une vraie plaie, merde, t'attire toujours les embrouilles. Pourquoi t'as traversé ?

— J'sais plus, j'me rappelle même plus.

— En plus, tu te casses la gueule sous leur nez. Y' t'ont vu venir, les mecs, avec ta tronche de cake et ta dégaine. Y'en a beaucoup qui feraient pareil ! Une vraie tête à claques, putain : c'est pas

vrai et y' continue à se marrer, ce con-là !

— Arrêtez, bordel ! Laisse-le, la Globe !
intervint Vincent. C'est pas d'sa faute si les autres sont cons ! Qu'est-ce tu veux ? Tu sais bien qu'Éric a une case ! ajouta Vincent, taquinant son copain.

— Ouais, pt'êt' bien, mais faut pas les provoquer !

— J'les ai pas provoqués, surenchérit Éric.

— Pour eux, c'est pareil ! Y'a des fois où vaut mieux passer peinard et fermer sa gueule, surtout avec la tienne. Essuie-toi : t'es tout crade !

La Globe semblait vouloir clore la conversation.

— Si on allait voir Pierrot ? suggéra Vincent qui détestait les disputes inutiles et sachant bien qu'au fond la Globe s'amusait.

Les premières P4

« Faudra passer par les 800 », souligna la Globe en jetant un coup d'œil à Vincent. Vincent comprit immédiatement l'allusion de Globule. Il n'aimait

pas cette cité. Il la détestait. Il en faisait pourtant parti, mais il était de l'autre côté des bâtiments rouges. Une mini-cité dans la cité faite de briques rouges. Ces bâtiments séparaient l'ensemble de la cité des 800 et isolaient, à son extrémité, une tour et trois escaliers auxquels appartenait Vincent. La Globe, lui, traversait la cité Émile Dubois, aussi à l'aise que Vincent pouvait l'être au milieu d'un pré à se prélasser, allongé dans l'herbe, fermant les yeux. Cette cité, comme tant d'autres, transpirait de mille maux, mais connaissait aussi mille joies, mille espoirs.

Globule voulut faire un saut chez lui pour prendre un peu d'argent à sa mère pour acheter des clopes. En gravissant les escaliers, un même pissait par le trou d'une serrure.

— Bah, p'ti Serge, qu'est-ce tu fous là ? lui demanda la Globe.

— C'est le vieux con, y' nous emmerde toujours ; alors moi, je lui pisse dessus, à cet enculé, et ça marche. Tout passe derrière.

Les trois copains se marraient, car il était inutile d'expliquer à ce gamin que tout cela était

ridicule. Après tout, son geste immoral apaisait sa conscience, le soulageait dans les deux sens. Il est fort probable que nous soyons nombreux à avoir eu l'envie d'en faire autant sans jamais oser. Ce gamin avait agi spontanément : il passait là, devant la porte du vieux con, il avait envie de pisser, c'était trop tentant et il s'exécutait. Bien sûr qu'il connaissait les codes, les règles, les interdits ; sinon, pourquoi pisser là ? Ce ne sont pas les leçons d'instruction civique distribuées à l'école qui font qu'une cité se tient bien ou mal. Les belles phrases écrites au tableau noir chaque matin, lues à voix haute et écrites en rouge sur le cahier : « Je ne dois pas frapper mes camarades », « Je dois laisser ma place à une personne âgée dans le bus ou le métro » et tant d'autres belles citations, n'ont jamais fait ni foi, ni loi dans la cité. Elles sont la bonne conscience de la société, l'exécution d'un pouvoir afin de se vouloir rassurant. Ce n'est pas l'instruction civique qui fait la politesse.

— Mes vieux sont pas là. De tout' façon, sont presque jamais là.

La Globe fouilla dans les tiroirs et réussit à récupérer quelques pièces. Les gamins redescendirent les escaliers quatre à quatre et filèrent au tabac, rue Danielle Casanova, que fréquentait Globule depuis déjà un bon moment. La Globe avait déjà la voix rauque d'un fumeur expérimenté, ce qui lui donnait un air plus âgé que la réalité.

— Qui veut une gauldo ?

Le plus souvent, c'étaient des P4. Vincent ne fumait pas, mais Éric voulut goûter. La Globe lui alluma une clope et Éric aspira de bon cœur une première bouffée. Ce fut une véritable tornade, un désastre, un cyclone ! Il se mit à tousser et à tousser, rougir, blêmir. Il sautait sur place, tapait des pieds. Globule n'en croyait pas ses yeux : Vincent lui tapait le dos. Ce pantin, déjà désarticulé à l'état normal, se contorsionnait et semblait se disloquer sous l'effet d'une simple taffe.

— Oh, l'fou fou, ça va pas ? Qu'est ce qui t'arrive ? Quand on sait pas cloper, on arrête tout, on attend d'être un homme : t'as le temps.

La Globe se moquait une nouvelle fois de lui et Vincent riait de bon cœur tout en observant Éric qui commençait à relever les yeux d'où s'échappaient des larmes d'asphyxie, éclatant de rire à son tour.

— Putain, ça arrache la tête et les poumons, commenta-t-il en balançant sa cigarette à peine entamée.

— Merde, fais pas ça ! cria Globule. J'veais t'la finir !

— De toute façon, faut rien j'ter, précisa Vincent. Faut les garder pour Mémé : elle les ramasse sur le trottoir et ça m'étonnerait qu'on la voie pas, aujourd'hui. Elle traîne toujours vers chez Pierrot.

Mémé

Effectivement, deux trottoirs plus loin, Mémé était bien là. Elle poussait un vieux landau débordant de cartons qu'elle récupérait pour en tirer trois sous. Elle avançait très péniblement, l'échine courbée, une main qui empoignait la barre

du landau, l'autre tendue, vers le sol, en quête du moindre petit morceau de cigarette. Sa vie, son domaine, c'était la rue. On ne pouvait pas la trouver ailleurs que dans la rue. Le jour où les enfants ne la verraient plus, ils comprendraient que son heure aurait sonné. Comme à son habitude, elle interpella les enfants qu'elle connaissait bien.

— Hé, mes p'tites gueules, z'auriez pas une clop' pour Mémé ?

— Tu sais bien qu'on t'oublie pas. Je t'en file deux, mais arrête de piquer ces saloperies par terre, insista la Globe.

— Hum, faut bien crever ma gueule et c'est pas ça qu'aura ma peau !

Elle avait déjà une gauldo suspendue aux lèvres brûlées, desséchées et marron, qui attendait du feu. La Globe lui craqua une allumette.

— Où tu vas, Mémé ?

— J'vais prendre un p'tit canon chez Renée, pis j'repars aux cartons et aux chiffons.

Mémé appartenait à la grande famille des biffins : les chiffons et les cartons lui fournissaient

un revenu de misère. Elle arpentait les rues et ramassait ce qu'elle trouvait, le plus souvent dans les poubelles ou sur les trottoirs. Mémé était totalement usée, elle avançait péniblement, toute courbée et recroquevillée sur le landau, sa carriole. Vivait-elle seule ou avec d'autres biffins ? On ne le saura jamais, mais sans doute dans une de ces vieilles baraques ou taudis qui existaient encore dans les quartiers. Les biffins qui s'épuisaient au labeur formaient une communauté misérable qui vivait un peu en marge de la société. Ils n'aimaient pas se mêler aux autres et encore moins qu'on se mêle de leurs affaires. Ils vivaient, en général, rassemblés dans des baraquements, regroupés par famille. Ils ramassaient leur butin, très tôt le matin, avant le passage des « boueux ». Il arrivait que des biffins fassent par ailleurs les deux métiers. Mémé ramassait à n'importe quelle heure de la journée, elle traînait en cherchant chiffons, cartons et mégots, puis s'arrêtait au bistrot chez Renée pour boire son canon. Peut-être que Mémé remettait sa misérable récolte à d'autres biffins qui la payaient sûrement

avec une petite pièce ou des clopes. Peut-être était-elle la plus âgée d'une grande famille de chiffonnier ? Chez les biffins, tout le monde travaille : jeunes et vieux récoltent. La rue, les trottoirs, c'est le monde des biffins. L'arrivée des poubelles pour y entasser les ordures et les vieilleries sonne comme une malédiction pour les biffins. Autrefois, les tas s'étalaient sur les trottoirs, il restait donc aux biffins le soin de trier et de cueillir la camelote, ce qui n'était plus possible avec les poubelles. Il fallait aller les chercher au fond des cours, les renverser ou y fouiller dedans. Les temps devenaient assassins pour le monde des biffins.

Pierrot

Pierrot habitait à deux pâtés de maisons, au 26 rue du Buisson, église Saint-Paul du Montfort. C'était un Breton, un vrai. Il tirait sur une vieille bouffarde à longueur de journée, qu'il n'arrêtait pas de bourrer de Bergerac ou de Gris, parfois d'Amsterdamer. Il aspirait quelques bouffées, le

tabac s'éteignait et il rallumait sa pipe aussitôt. Il en possédait plusieurs, par précaution, sans toutefois en faire collection. Il portait également un collier de barbe grisonnant, tendance blanchâtre, qui lui donnait un air de vieux matelot. Dépourvu de moustache, cela lui évitait de posséder une épaisseur de poils jaunis et brûlés qui auraient recouverts sa lèvre supérieure. Il était vraiment le stéréotype du parfait marin, ceux que l'on pourrait croiser sur n'importe quel port breton. Ses yeux se perdaient derrière un épais manteau de brouillard, bleutés et embués de nicotine. Pierrot semblait venir d'un autre monde. Il n'avait pas grand chose d'un curé, mais ce n'était pas non plus un personnage haut en couleur. Il parlait bas, il savait être discret. Il avait un peu l'âme d'un paysan avec un pied dans la terre et l'autre dans la mer. Breton, assurément, il l'était et le revendiquait fièrement. Grâce à Pierrot, les gamins avaient découvert l'âme bretonne. Pierrot était un ami fidèle de Glenmor, un vieux copain d'enfance. Glenmor, poète et chanteur breton engagé, était la fierté de Pierrot.

Pourtant, Glenmor ne chantait pas à la gloire du clergé. Pierrot possédait, bien sûr, les disques de Glenmor. Il en usait les sillons sur un vieux tourne-disque pourri qui tournait et retournait plusieurs fois par jour, encore et encore. Que serait devenu Pierrot sans ce tourne-disque, sans Glenmor ? Il aurait sans doute été très malheureux. Pierrot était le prêtre préféré de Vincent. Hé oui, c'était un cureton ! Non pas qu'il n'aimait pas Olivier et Bernard, « Nanard » pour les copains mais, à l'inverse de Nanard, Pierrot ne travaillait pas. Du moins, pas en usine : il n'était pas prêtre ouvrier. Il s'occupait surtout des jeunes avec qui il passait la plus grande partie de ses journées.

Chez Pierrot

La chambre de Pierrot était légèrement plus grande que celle des autres prêtres. Son petit lit était masqué derrière un paravent que les gamins retiraient pour le squatter. Pierrot était pratiquement toujours là, assis derrière son petit

bureau de bois, tirant éternellement sur sa bouffarde au milieu des bouquins, des notes qu'il prenait avec soin malgré le désordre apparent. Il semblait toujours calme, arborant un tendre sourire. Les jeunes l'adoraient. Il était toujours disponible, on ne le voyait jamais craquer, jamais il n'avait fermé sa porte. Lorsqu'il grommelait, c'était bien le maximum d'une grande colère exprimée. Cela ne l'empêchait pas de dire ce qu'il pensait avec les mots des jeunes. Sa colère, la vraie, contre la misère aux mille visages, les injustices, il l'exprimait sur du papier ou à l'office. Il ressemblait plus alors à un syndicaliste qu'à un curé. C'était bien cela, la différence entre une paroisse de quartier et une grande église de « bons-chrétiens ».

Nanard

Nanard, quant à lui, bossait en usine : une fabrique automobile, à la chaîne, tout ça pour un salaire de misère. Nanard n'était décidément pas un prêtre comme les autres. Ces curés, que d'ordinaire

les gamins de la cité auraient fuis, formaient une famille de bons copains qui se complétaient à merveille. Nanard était le plus jeune de toute la bande des curés : un vrai pote, un vrai frère pour tous. Nanard était pire que les mêmes : c'était un prêtre qui voulait brûler la vie par les deux bouts. Il était toujours à fond. Il avait un franc-parler qui défiait souvent celui des gamins, de sorte que les discussions avec eux, surtout avec la Globe, ressemblaient à des joutes grossières et argotiques auxquelles ils aimaient se livrer. Parfois, les échanges prenaient l'allure de « battles » verbales entre bandes rivales, le tout pour le plaisir.

Nanard était au volant comme il était dans la vie : il fonçait ! Seulement, c'était un « pied ». Quand il était derrière le volant de la deudeuche, la petite vitre de la portière relevée, Nanard n'était plus le même homme. Un peu comme si une force maléfique venait s'emparer de son corps et de son âme. Il aimait que la voiture se balance dans les tournants ou les changements de direction dans les carrefours. Il aimait quand l'avant de la deux

chevaux s'écrasait sur les roues en freinant brusquement à l'arrivée des feux rouges. Quand un autre conducteur se permettait un coup de klaxon ou un coup de gueule, alors, Nanard n'avait plus aucune correction. Il jurait à travers la vitre relevée de la portière. Un de ses jurons préférés était de leur demander des nouvelles de leur sœur : on imagine sans peine la suite avec les grands classiques de pauvres cons, connards, etc. Même la Globe, pour qui ce langage n'avait pas de secret, avait honte.

— Nanard, merde, t'es un cureton...!

— Ça change quoi ? Font chier, ces cons, quels droits ils ont plus que moi ?

Nanard et la Globe avaient une chose en commun : celui de ne pas tendre la joue gauche quand on vous gifle la joue droite. Ce passage évangélique avait fait un jour l'objet d'une grande discussion entre les gamins et Nanard. En tant que prêtre, il défendait et argumentait cette citation mais, dans le quotidien, son attitude révélait un homme bien différent. Comme quoi sous la soutane se cache parfois une condition humaine

bien différente, mais ce petit travers n'avait rien de méchant comparé à ce que d'autres curés cachent sous leur soutane.

Nanard était passionné d'escalade : il emmenait souvent les gamins à Fontainebleau. Nanard était un battant, il aimait les défis et ne renonçait jamais. Vincent adorait ces sorties en dehors de la capitale. Il se sentait bien, au milieu des rochers, loin de la cité. Avec Nanard et les copains, ces journées étaient des moments rares qu'il savourait avec délice. La varappe n'était pas vraiment sa passion. Il préférait les grottes remplies de mystère au-dessus de la vallée chez ses grands-parents, mais il appréciait le calme de la forêt avec tous ces chemins qui les conduisaient de rochers en rochers. Nanard semblait les connaître tous par cœur. Le retour à Auber, en fin d'après-midi, angoissait toujours Vincent.

Olivier

C'est donc Olivier et Pierrot qui gardaient la boutique, l'église : la petite église Saint-Paul-de-

Montfort. Il y avait également sœur Marie-Cécile qu'on retrouvait souvent le matin, dans l'étroite cuisine, à l'heure du petit-déjeuner.

Vincent et La Globe connaissaient Olivier depuis leur toute première année de catéchisme. Olivier était le « grand sage », le grand prêtre. Enfin, façon de parler, car il aurait détesté que l'on parle ainsi de sa personne. C'était un homme bon, généreux, simple. Il continuait à distribuer l'Évangile aux plus jeunes et soulageait avec empathie les détresses morales. Combien de fois Vincent s'était-il assis à ses côtés sur le bord de son petit lit, dans cette chambre minuscule, pour lui confier ses problèmes, ses craintes, ses peurs de la vie, son quotidien douloureux ? Il n'avouera cependant jamais rien des années cauchemardesques passées. Peut-être avait-il encore une dent contre Dieu, une rage profonde ? Il était surtout empli de doutes. Cela lui causait des soucis, un véritable cas de conscience. Était-ce mal de douter, de bien vouloir croire, mais de ne pas pouvoir ? Il aimait bien Jésus, sa simplicité, ses miracles, son amour des plus démunis. Comment ne pas aimer

cet homme si proche des gens du peuple et qui donnera par ailleurs sa vie pour eux ? Pourtant, toute cette histoire n'était-elle pas qu'une belle fable ? Olivier écoutait ainsi, souvent, les confessions des uns et des autres, assis au bord de son lit dans le plus grand recueillement, discutant à voix basse. Bien sûr, pour les adultes qui souhaitaient se confesser, ils allaient à l'église, au confessionnal, afin d'effectuer la chose en règle. La chambre d'Olivier ressemblait plus au cabinet d'un psychothérapeute. D'ailleurs, curés, psychiatres ou psychologues sont-ils aussi éloignés que ça ? Si ce n'est l'absolution que cherchent certains pêcheurs, la mission de tous n'est-elle pas de soulager les âmes, les cœurs, la psyché ? Olivier apportait des mots d'espoir, des mots justes qui tentaient de cicatriser les blessures infligées par l'extrême cruauté de l'existence à beaucoup d'enfants. Arrivés au bout du rouleau, c'est chez lui que les gosses venaient. Olivier avait dans sa chambre un endroit quasi-secret. Au bout de son lit, une porte donnait sur une pièce aveugle d'environ un mètre de large sur moins de

deux mètres de long, avec juste une chaise basse devant une carte du monde accrochée au fond, tout cela éclairé par quelques bougies asthmatiques et vacillantes. Olivier s'y recueillait chaque soir, regardait le monde et priait. Pour Vincent, cette petite pièce où il n'y avait rien, si peu matériellement parlant, avait une valeur inestimable. Dans ces deux mètres carrés à peine, isolé au cœur de quatre murs aveugles, Olivier avait une vue sur le monde entier. Outre le profond respect qu'il avait envers Olivier, Vincent accordait à ce lieu dépouillé une valeur spirituelle d'une profonde intensité. C'est ici que les choses avaient le plus de sens et où Vincent réalisa définitivement qu'il n'y avait pas une église, une religion, mais des églises, des riches et des pauvres, des prêtres pour riches et pour pauvres. Olivier aidait souvent ses semblables pour remplacer une vitre cassée, réparer une fuite d'eau, changer une bouteille de gaz, apporter des couvertures ou écouter un plus pauvre encore et, avant de s'écrouler, crevé, trouvait la force de regarder la carte du monde et de demander à Dieu un peu de

soulagement pour tous les êtres en souffrance, même pour ceux qui ne croient en rien ou qui doutent sérieusement, puisque cela ne pouvait tout de même pas nuire à l'état chaotique de ce monde. Vincent pensait que si chacun avait sa petite pièce secrète, même sans Dieu, mais simplement avec une carte du monde, suppliant que la paix soit partout, alors cela suffirait à apaiser bien des souffrances.

Olivier, même s'il était un être très spirituel, n'en était pas moins un homme de chair, aimant la bonne nourriture et les bonnes bouteilles. De temps en temps, il ne refusait pas les invitations de la mère de Vincent pour partager un bon repas. Il était toujours très jovial, souriant et blagueur, un peu maladroit dans ses gestes lourds et lents. Sa tête bien rouge, avec un gros nez planté au milieu, le rendait un peu clownesque. Il restait par ailleurs sur son nez quelques vieilles cicatrices d'un accident dramatique survenu en montagne, où plusieurs compagnons de cordée avaient perdu la vie. Durant ces moments de partage, il était tellement heureux qu'il mangeait

et buvait d'une façon festive et, souvent, il faut bien l'avouer, un peu excessive. Quand son visage commençait à ruisseler et ses oreilles à devenir écarlates, Olivier était bien « chaud » et le chemin qui menait à la paroisse, même s'il n'était pas long, devenait sinueux.

Sur les barricades de mai 68, un « vieux » curé était là aux côtés des jeunes pour les soutenir dans leur révolution. Un vieux curé que les bâtons de CRS n'ont pas épargné. Ils n'ont jamais su qu'ils tapaient sur le crâne d'un curé de Saint-Paul.

Pierrot et la Globe

Une délicieuse odeur embaumait la petite pièce. Pierrot, son éternelle bouffarde au bec, se remplissait la bouche d'une fumée chaude qu'il rejetait sans l'avaler. La fumée opaque imprégnait la pièce d'un délicieux parfum d'Amsterdam.

Pierrot fut surpris au milieu de la lecture d'une carte postale lorsque les gamins surgirent.

« Salut, Pierrot ! », lancèrent-ils tour à tour. La Globe et Vincent s'installèrent sur le lit, Éric sur une chaise.

— J'suis sûr que c'est une bonne sœur qui t'écrit, allez, avoue !

— T'es con, la Globe : c'est Dominique. Il passe le bonjour à tout le monde.

Pierrot tendit à la Globe la carte de Dominique en provenance de São Paulo.

— Merde : ça craint, là-bas, remarqua Vincent. Les ghettos, ça doit pas être chouette tous les jours ; hein, Pierrot ?

— C'est un peu comme les bidons, le long des quais, mais bien pire encore.

— Les curés français, y' sont bien vus là-bas ? interrogea Éric.

— Qu'ils soient français ou pas, le plus important, c'est d'ê't' sur place pour les aider, car « tout s'passe sur le terrain ». Dominique a choisi de vivre comme ça et les risques, il les connaît ; pour lui, c'est son devoir, sa mission. Comme d'autres, il a décidé d'aller au plus proche de la misère pour lutter, partager, soulager. J'sais pas si

j'aurais pu.

— Pis, qu'est-ce qu'on aurait fait sans toi !

— Arrête tes conneries, la Globe : j'suis pas tout seul.

— Ouais, mais des Pierrot, y'en a qu'un sur terre. T'es à nous, mon p'tit pote : on t'lâchera pas comme ça !

— Ca, je l'sais : vous m'emmerderez jusqu'au bout ! Vous m'piquez mon tabac, squattez mon pieu des soirées entières. Au fait, dimanche dernier, pendant que je faisais la messe, vous avez foutu un sacré bordel, dans la piaule. Vous avez bouffé et picolé, bravo les gars !

— Non, s'exclama Éric, on s'faisait une réunion !

— Mes fesses, ouais !

— Curé : surveille ton langage ! ironisait la Globe.

— Pourquoi le devrais-je ? J'ai un cul comme tout le monde et, curé ou pas, un cul, c'est un cul !

— Si les bigotes t'entendaient, souleva Vincent, elles partiraient en courant !

— Les bigotes sont pas nombreuses ici, rétorqua Pierrot, et heureusement ! Je sais que j'devrais pas dire ça, mais ici, à Saint-Paul, on a d'autres choses à s'occuper. Tiens ! J'y pense ! Un gars est venu, cet après-midi : il débarque dans le quartier. Il vit seul avec ses deux frangines et ses parents sont en Afrique, ils bossent là-bas. Y' s'emmerde un peu, il connaît personne et il a l'air sympa. Alors, j'ai pensé...

— Ca va ! T'fatigue pas ! On a pompé, t'aimerait qu'on s'occupe de lui ?

— Ca s'rait chouette, non ?

— Où y crèche ton mec ? demanda Éric.

— Je ne sais pas vraiment, mais je crois que c'est du côté de la Maladrerie : vers chez-toi, Éric, mais y' va repasser bientôt.

— De toute façon, ajouta la Globe, s'il a des frangines et qu'elles sont mettables, ça m'intéresse !

Pierrot ne releva pas. La Globe provoquait souvent sur ce terrain. La chasteté des curés le rendait malade et il prenait plaisir à les chahuter sur ce thème. Pourtant, pour rien au monde, il n'aurait

souhaité que Pierrot, Nanard ou Olivier soient mariés. Le célibat les rendait libres, disponibles, et la Globe en avait bien conscience, mais il percevait chez eux une pointe de tristesse, surtout chez Olivier. L'amour de Dieu, ok, se disait la Globe, mais ça ne remplace pas celui d'une jolie fille pleine de douceur. Un genre de nanas dont le dur la Globe du haut de son adolescence naissante, se mettait parfois à rêver.

Les soudures

La Globe avait atterri dans un C.E.T. où il étudiait la chaudronnerie. C'était loin d'être un choix, mais les études et lui étaient en conflit depuis longtemps. Les soudures, il s'en tapait toute la journée. Le mot soudure était devenu l'un de ses favoris et avec lequel il se délectait d'avance. Dès qu'il apercevait une beauté, il avouait à la bande : « Je lui f'rais bien une soudure, à celle-là ! » La petite bande de copains comprenait, bien sûr. Pierrot également, même s'il ne voyait pas cela d'un très bon œil, surtout lorsque Globule interpellait

la fille. La Globe avait déjà eu une expérience sexuelle avec une fille, moyennant un peu de monnaie. Il avait consommé la chose vaillamment, mais depuis, n'avait plus les moyens et toutes les filles ne s'achetaient pas. Vincent et Éric feignaient de croire la Globe, mais ne surent jamais si cela était vrai ou n'était que de la vantardise. L'attente le tenaillait, les soudures lui manquaient. Pour Vincent et Éric, le côté immoral de la chose les choquait. Pas qu'ils fussent meilleurs que les autres, de bonnes âmes, mais de telles choses auraient été complètement inimaginables dans leurs familles respectives. C'était, pour Vincent, un sujet sur lequel il restait très renfermé : il n'aimait pas en parler ni en entendre parler, il n'aimait pas la vulgarité de Globule, pas plus que de quiconque d'ailleurs. De plus, Vincent manquait considérablement d'assurance en ce qui concernait les filles. Cela ne l'empêchait pas de fantasmer, de rêver, d'avoir envie, mais il était bien trop réservé et timide. Sur ce point, Éric lui ressemblait : l'éducation très stricte de son père avait sûrement fait du sexe

opposé un sujet tabou.

Retour mouvementé

Les trois gamins prirent congé de Pierrot alors que la nuit emprisonnait déjà la ville. Les ruelles peu éclairées devenaient de véritables pièges. La sécurité qui régnait chez Pierrot tranchait avec l'atmosphère pesante, angoissante, de la rue peu fréquentée. Chaque mouvement, chaque passage de voiture, rare à cette heure tardive, chaque détour de ruelles, d'impasses, d'angles de maisons, constituaient une menace permanente. Vincent était sans doute le plus inquiet : il détestait rentrer tard le soir. La Globe semblait ne rien craindre ; Éric, lui, avalait son angoisse à coups de longues enjambées. Les enfants parlaient peu, pressés sans doute de retrouver l'abri familial. Ils se souvenaient d'un soir récent où la peur leur avait donné des ailes.

L'homme s'avançait, titubant, face à eux sur le même trottoir. Ils n'y prirent guère attention, sans méfiance aucune, ils avançaient gaiement.

Ce ne fut qu'à quelques pas seulement que la lame d'un couteau surgit de la poche de l'individu. Cette lame terrible se mit à fendre l'air, à déchirer le rideau invisible entre l'homme et ses jeunes proies. Y avait-il une raison pour que cet homme s'attaque ainsi à ces jeunes enfants ? Certes, il n'y en avait aucune ! Seul l'alcool et la démence qui s'ensuivaient expliquaient sans doute cette folie. Dans un premier mouvement, les enfants surpris, effrayés, reculèrent instinctivement. L'homme était totalement ivre, mais fort heureusement, ses gestes étaient incertains, l'individu manquait de force et de précision, mais représentait tout de même un réel danger. Ils ne savaient comment se débarrasser de ce démon envoûté par la folie alcoolique, par la haine d'une société qu'il exprimait à travers son intention meurtrière. La Globe, toujours aussi vif, écarta Vincent et Éric sur les côtés du monstre qui ne démordait pas. Tous les trois s'élancèrent ainsi de part et d'autre de l'individu en désesparant l'homme qui cherchait en vain à les frapper. La Globe prit plus de risques en se frayant un maigre

passage entre la lame qui l'effleura et le mur. Ses compagnons et lui-même s'enfuirent dans une course éperdue, loin de ce lieu où la scène cauchemardesque aurait pu devenir un drame. Contrairement à son habitude, Éric était, cette fois, plus chanceux. Les autres le laissèrent aux pieds de l'escalier qui le conduisait chez lui, au quatrième étage. La Globe et Vincent devaient ensuite se séparer, poursuivant seul leur chemin incertain, la trouille au ventre et l'urgence aux fesses.

Joliot-Curie

— Tu rentres tard, Vincent. Où étais-tu ?
questionna sa mère.

— Chez Pierrot, papa n'est pas rentré ?

— Non, il finit à neuf heures. On va manger avant lui. Tu sais, j'aime pas quand t'es seul dehors, la nuit. C'est dangereux.

— J'étais avec la Globe, y'a pas de danger.

— La Globe, la Globe : il est comme les autres ! Il y a des bandes qui traînent le soir et la

Globe ne pourrait rien y faire.

— Non, je suis là, maintenant : t'en fais pas.

Vincent se garda bien de relater le retour tumultueux de chez Pierrot. C'était bien l'œuvre d'un pauvre type alcoolisé. Cela aurait pu être dangereux, mais une bande à la recherche d'un sale coup l'est plus encore.

— Peut-être, mais il se passe tellement de choses en ce moment. Hier, en sortant de l'école, monsieur Jean est parti en ambulance et les flics sont venus, c'était pas beau à voir.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— C'est une histoire de cigarettes, même pas : de feu. Un gars de la cité l'a interpellé à travers la grille, alors qu'il était de service pendant la récré. Il lui a demandé du feu et il a refusé. Le type a dit qu'il le retrouverait et, effectivement, il était à la sortie de l'école et monsieur Jean a reçu un coup de boule, puis des coups de pied au visage et au ventre. Le gars est reparti en disant que ça lui apprendrait. Monsieur Jean est resté à terre, inconscient, au milieu des parents et des enfants

consternés. On était tous sous le choc.

— Pourtant, Jean, l'est pas pourri !

— Oui, mais il a rien vu venir : ça été si vite. Le directeur a téléphoné aux flics, puis une ambulance est venu le chercher. Il a dit qu'il ne porterait pas plainte. Il a tout de même les arcades sourcilières ouvertes, le nez cassé et des fractures aux côtes. Il en a pour un moment. L'histoire du feu n'était qu'un prétexte. Jean avait réprimandé un gamin de six ans qui allumait une cigarette. C'est un petit frère de l'un d'eux.

— À Joliot, ça a toujours été comme ça, ajouta Vincent. Il ne se passe pas une journée sans grabuge. Il n'y a pas une récré sans qu'on entende : « Du sang ! Du sang ! Du sang ! » Ensuite, à la sortie, c'est la baston : les règlements de compte. Combien de fois « Moumousse », parce qu'il est arabe, qui me défendait, a ramassé des coups ? C'est dingue ! Aujourd'hui, un instit et, demain encore, des gamins qui n'arrêtent pas de saigner.

Si Moumousse était un peu grassouillet et

pas de nature bagarreuse, ce n'était pas le cas d'Ahmed. Ahmed était dur au coup : il n'avait peur de rien ou ne le montrait jamais et il n'aurait, en aucun cas, voulu que quelqu'un touche Vincent. En fait, Vincent ne se battait jamais : on lui faisait rempart.

Vincent avait passé toute sa scolarité à l'école Joliot-Curie, au cœur des 800, depuis la maternelle jusqu'à sa dernière année en cinquième. Peut-être y avait-il eu de bons moments, mais ce qui se dégageait de ces années était surtout un profond malaise. Vincent angoissait les veilles d'école. Il détestait les dimanches soir, il détestait se coucher avec cette idée d'aller à l'école le lendemain. Il haïssait toute cette violence quasi-quotidienne, que ce soit dans la cour ou les salles de classe, et parfois à la sortie de l'école. Au CP, il avait eu sa mère comme institutrice. Il l'appelait « maîtresse », comme les autres enfants. C'était une maîtresse sévère, dure : faut dire qu'avec quarante gamins issus de la cité, valait mieux ne pas se laisser marcher sur les pieds. Elle était respectée, crainte aussi bien sûr, et c'était les

« bras croisés » que les gamins apprenaient à lire, écrire, compter. C'était une de ces rares enseignantes qui n'avait jamais eu de jours de maladie durant toute sa carrière. Les seules périodes d'interruptions se comptent par trois fois : trois accouchements. Sa voix portait fort et loin lorsqu'elle criait après les gamins qui descendaient trop vite les escaliers, pressés à l'heure de la sortie. Tous les parents qui attendaient leurs enfants savaient qu'elle arrivait. On pouvait souvent les entendre dire : « Tiens ! Tu l'entends, elle arrive ! La mère... » C'était bien la seule enseignante qu'on pouvait entendre comme ça ; mais c'était bien aussi la seule classe qui se tenait à carreau.

— Tu te souviens, dit sa mère, de tes copains qui étaient à Joliot : il y en a qui sont en maison de correction ; d'autres, les plus âgés, en prison.

— Aux allumettes, c'est pire. Demain, les profs font grève. Les bâtiments préfabriqués sont éventrés et on rentre par les trous. Quand il fait froid, c'est impossible de tenir à l'intérieur le cul collé sur une chaise. L'autre jour, la bande

de la Villette a fait une descente avec des barres de fer : ils en voulaient à des gars des 800. Personne n'osait sortir de la cour. Les flics sont venus faire des vérif'. Les contrôles se sont passés dans les cars. Tout le monde en a marre, là-bas.

Les préfabriqués des allumettes, rue Henri Barbusse, avaient été construits à la hâte à proximité de l'ancien site de la manufacture du même nom, fermée en 1962. Les bâtiments de l'usine n'avaient pas été détruits, mais étaient fermés et déserts, ce qui rendait le lieu encore plus sinistre.

— Alors, demain, que vas-tu faire ? questionna-t-elle.

— Bof, j'sais pas : j'irais peut-être à Saint-Paul.

Le repas achevé dans le silence, Vincent se retira dans sa chambre. Il aimait s'isoler et rêver qu'un jour, il partirait loin de la misère de cette vie, de cette cité, de cette banlieue puante qu'il détestait depuis sa plus tendre enfance. Les souvenirs agréables surgissaient souvent : la ferme de ses grands-parents, les odeurs de vaches, de fumiers,

les copains de vacances, la liberté qui lui manquait tant, ici.

Le lendemain, lorsqu'il se réveilla, son père était déjà parti. Il ne l'avait pas vu la veille et toute la semaine se déroulait ce chassé-croisé. Le dimanche, son père récupérait par une immense sieste la fatigue accumulée.

Hiver 67

Olivier sortait de l'église et traversait la cour lorsqu'il aperçut Vincent.

— Tu tombes bien ! Tu peux venir ?

Puis, regardant sa vieille tocante :

— Dans cinq, dix minutes : c'est ok ? Il faut que j'aille au confessionnal, car une mamie m'attend.

— Ok, je t'attends dans ta chambre.

Vincent se dirigea vers la chambre d'Olivier, poussa la porte de la petite pièce et s'assit sur le bord du petit lit.

Olivier le rejoignit à peine plus de cinq minutes plus tard, « Pas grand chose à confesser, la

mamie, t'as pas mis longtemps ! », se moqua gentiment Vincent.

— Je ne sais pas par où commencer, dit Olivier en secouant la tête. On a plein de trucs à faire. Cet après-midi, j'aurai besoin de toi : la Globe viendra et sans doute Fred, tu sais ! Pierrot vous en a parlé. Tu verras, il est sympa.

— Ok, mais qu'est-ce qu'il faut faire qui urge autant ? demanda Vincent, curieux.

— Regarde ces papiers.

Olivier lui tendit un dossier rempli de formulaires identiques. Vincent les regarda attentivement : il s'agissait de questionnaires pour effectuer les premières étapes d'un recensement, mais pourquoi et pour qui ?

— C'est pour les bidonvilles, dit Olivier, devançant la question de Vincent.

— Tu peux pas aller là-bas ! s'exclama le gamin.

Olivier souriait : l'attitude de Vincent était sans surprise.

— Il est question de tout raser et de reloger tout le monde ; enfin, c'est ce qu'on dit, ce qu'ils

disent, mais il faut connaître la population : effectuer un recensement, une sorte d'inventaire de la population, évaluer leur nombre, combien de familles sont entassées le long du canal ? Qui le sait ? Personne, personne n'y va jamais, à part quelques acteurs sociaux ; mais le principal, pour nous, c'est de les écouter, de voir comment ils vivent, leur condition, connaître leur besoin réel et immédiat, tu comprends ? Puis, il y a leur foutu questionnaire. Ça, c'est pour l'administration.

Vincent acquiesça. Bien sûr qu'il comprenait !

— C'est dur, là-bas, Olivier : en général, ces gars n'aiment pas que des types de l'extérieur viennent rôder chez eux. C'est un vrai coupe-gorge, ajouta Vincent.

— Non, c'est ce que tout le monde raconte : ce sont des clichés, des idées reçues. Ils savent qu'on vient pour les aider. Ils nous attendent et comptent sur nous. Bien sûr, c'est peu de choses : une goutte d'eau, puis d'autres suivront. Tu ne crois pas ?

— C'est beau la foi, Olivier, mais t'as pas

l'impression que tout le monde s'en fout ?

— Ça, Vincent, ce n'est pas mon problème. Regarde !

Olivier montrait le coffre de la deux chevaux garés devant la fenêtre. Il y avait des sacs plein de couvertures et des vêtements pour les gamins.

— Ça vaut la peine, non ?

— Ok, à quelle heure on démarre ? demanda Vincent.

— Aussitôt après manger, dès que tout le monde sera là.

Vincent retrouva la Globe chez Olivier. Ils commentaient les projets de l'après-midi et Olivier expliquait brièvement le fonctionnement des fiches lorsqu'ils aperçurent à l'entrée de la cour un garçon qui se dirigeait vers eux.

— C'est Fred, dit Olivier.

— C'est un mec ça ! Tu rigoles ! fit la Globe. Regarde la dégaine ! Il remue du cul comme une gonzesse : on a l'impression qu'il marche sur des œufs. Ça, c'est un p'tit bourgeois.

— Arrête, la Globe, ce n'est pas un bourgeois,

dit Olivier un peu sèchement : c'est simplement sa façon d'être. Comme toi, t'as toujours l'air d'un ours !

Les enfants sympathisèrent rapidement, bien que Globule soit plus réticent au début et ne se laisse pas aller à de longs commentaires. L'image du dur qu'il arborait fièrement tombait tout doucement. Fred, direct, franc, aimait rire, raconter des histoires, et la Globe appréciait son humour un peu inhabituel, plus léger, plus en finesse que celui auquel il se livrait. Ils en vinrent bientôt à se chahuter aussi aisément que s'ils se connaissaient depuis toujours.

*Furtive comme un petit rat
Un petit rat d'Aubervilliers
Comme la misère qui court sur les rues
Les petites rues d'Aubervilliers
L'eau courante court sur le pavé
Sur le pavé d'Aubervilliers
Elle se dépêche
Elle est pressée
On dirait qu'elle veut échapper
Échapper à Aubervilliers
Pour s'en aller dans la campagne
Dans les prés et dans la forêt
Et raconter à ses compagnes
Les rivières, les bois et les prés
Les simples rêves des ouvriers
Des ouvriers d'Aubervilliers*

Jacques PRÉVERT,
Chanson de l'eau

Chemin du Halage

Les Enfants de la Pouillerie

La deux chevaux retentissait de chansons paillardes que Globe hurlait de sa voix rauque et cassée. Une panoplie complète fut débitée sans qu'Olivier n'intervienne à l'écoute de ces chants qu'on n'entendait guère dans les chorales d'enfants de chœur. Soudainement, le silence revint à l'approche du canal. Devant la voiture pointait le dessus des baraquements, un champ de tôles. La voiture roulait lentement sur la voie pavée et pentue qui permettait l'accès au Chemin de Halage. Un spectacle de désolation s'offrait à eux : la honte d'une société parquée là, sous leurs yeux. La misère régnait ici, coincée entre le canal et un immense mur, humide, sale, gris, froid et des usines avec de hautes cheminées aux briques rouges qui crachaient leurs

fumées lugubres, épaisses et grises.

— Oh : les gars, fit Olivier, vous tirez une drôle de tête. Ils sont heureux qu'on vienne, alors quittez vos gueules d'enterrement.

— Merde, c'est la première fois que j viens ici, dit Globule. Si on y allait ?

Les enfants descendirent de la voiture tandis qu'Olivier avançait lentement le véhicule jusqu'à l'entrée des baraques. Un même s'amusaient, seul, au bord du canal. Tristement, il jetait dans l'eau crasseuse des cailloux un par un. Une lassitude écrasante et envoûtante à la fois, un regard sans lendemain, sans espérance, témoignait inconsciemment, innocemment que le monde avait abandonné tous ces miséreux. D'autres, au contraire, jouaient comme tous les enfants de leur âge. Ils semblaient défier la misère, s'en moquaient éperdument, ils couraient et s'amusaient avec des objets de fortune, parfois un pneu, une vieille roue de vélo ou une vieille caisse de bois qu'ils avaient transformé en chariot. Le moindre objet qu'ils récupéraient pouvait convenir à leur imagination débordante. Une boue épaisse et noire

envahissait l'accès aux baraques et les enfants pataugeaient dedans sans souci. Quelques planches posées sur des parpaings évitaient de marcher en s'engluant dans le sol. Des passages très étroits s'enfilaient à travers les baraques. Si l'insouciance des enfants pouvait surprendre, il n'en demeurait pas moins que les conditions sanitaires étaient plus que déplorables : elles étaient nulles. Pour décrire la misère, il faudrait décrire l'absence, l'absence d'eau courante ; un robinet, un seul robinet, un simple tuyau à même le sol, unique pour toutes les familles, des centaines. Absence d'électricité, d'hygiène : les détritux sont partout, ils jonchent le sol et macèrent dans un marécage de putréfaction. Les rats sont une menace : leurs morsures sont redoutées. L'hiver, les poêles à bois étaient garnis à fond. Ils surchauffaient pour lutter contre le froid qui pénétrait les taudis. Les incendies ou les asphyxies sont des dangers qui planent quotidiennement. Les inondations étaient fréquentes, les pluies abondantes transformaient les camps en borbier. La plupart des baraques sont couvertes

de tôles, posées parfois sur des parpaings montés les uns sur les autres, sans mortier. Sur les tôles sont posées de grosses pierres pour éviter qu'elles ne s'envolent au moindre coup de vent et ne mettent la baraque à nue. De plus, des tôles qui s'envoleraient représenteraient un danger supplémentaire, mais les murs de parpaings sont rares et les tôles posées debout forment majoritairement, avec des planches, des séparations qui servent de cloisonnement. Ces baraques sont quasiment toutes collées les unes aux autres. Des morceaux de palette, des chiffons, des cartons, colmatent de faibles ouvertures, parfois, des longueurs de ferrailles renforcent la pauvre structure. Souvent, une simple couverture est dressée en guise de porte, parfois des morceaux de plastique tendus comme des rideaux coupent les courants d'air. Tout le monde ou presque connaissait les bidonvilles et savait bien qu'ils étaient synonymes de misère, Olivier et les enfants aussi ; mais ce jour-là, pour les gamins, c'était très différent et ce qu'ils pensaient des bidonvilles volait en éclats. Des femmes chargées de seaux,

de jerricanes, de bouteilles ou de grandes bassines se dirigeaient vers l'unique point d'eau du camp ; d'autres en revenaient, chargées du précieux liquide. Vincent aperçut quelques femmes à proximité du point d'eau : elles étaient courbées, chacune au-dessus d'une bassine. Elles frottaient énergiquement le linge de la famille. D'autres, plus nombreuses, lavaient leur linge en contrebas d'un grand mur, directement dans l'eau du canal. Les pieds trempés dans l'eau et la boue, les mains plongées dans l'eau glacée et mal vêtues, ces femmes forçaient des sentiments inexplicables. Vincent restait muet : parfois, les mots ne suffisaient plus à exprimer les émotions.

La Globe fit remarquer qu'il y avait peu d'hommes.

— Ils travaillent, expliqua Olivier. Ils sont en règle, ils ont des papiers. Il y en a qui sont chiffonniers ou ramassent des cartons, de la ferraille. La plupart font les sales besognes à notre place : ils balayent nos trottoirs et ramassent nos poubelles, d'autres font les manœuvres sur les chantiers, et d'autres encore travaillent dans nos usines.

Notre société moderne a aussi ses esclaves.

Un enfant s'approcha du groupe avec un petit paquet dans le creux de ses mains. Il leur tendit la poche huileuse et proposa des graines de Lupin à chacun d'eux. Vincent réalisa soudainement l'importance et le sens de leur présence au sein de cette cour des miracles. Il éprouva quelques remords en songeant aux paroles qu'il avait dites, le matin même, à Olivier. Il observait l'enfant et comprenait combien la peur qui le tenaillait depuis tant d'années pouvait l'empêcher d'agir. Cette vilaine trouille, accumulée au fil du temps, l'empêchait de s'ouvrir au monde. Il se sentit mieux, soulagé, mais surtout utile. Les images de sa petite enfance défilaient tel un vieux film que son cerveau avait retrouvé au fond de sa mémoire. Le souvenir était net, précis, de ce jour avant Noël, lorsqu'il n'avait que quatre ans. La misère de ce gosse le frappait à nouveau : il y voyait comme un signe, comme une destinée, qui le conduisait sur le chemin des malheureux. Olivier, Globe, Fred et Vincent en avaient plein les bras : un trésor minuscule, mais

inestimable, pour des déshérités, donné par des pauvres pour d'autres pauvres. Des gamins s'approchèrent du petit groupe. L'un d'eux, le plus âgé sans doute, voulu leur vendre des « amuse-gueules » de leur pays.

Ce lieu qui paraissait si triste commençait à s'animer un peu. Tout ce petit monde, un peu farouche à l'arrivée des nouveaux venus, commençait à s'ouvrir aux inconnus : inconnus ? Non, pas vraiment, car certaines familles connaissaient bien Olivier et, dès qu'elles l'aperçurent, la confiance revint très rapidement. Les gens du camp se méfiaient de ceux de l'extérieur. Comment faire confiance à cette société qui les traitait avec autant de mépris. Le mépris : ces gens le ressentaient tous les jours, les regards qui les déshabillent de la tête aux pieds dès qu'ils sortent du camp, dans les magasins, les administrations, partout, ils étaient objet de mépris. Ces « sales regards », l'humiliation, la honte devenaient pour beaucoup d'entre eux un poids insupportable. Olivier et les enfants venaient en amis, ils le savaient. Peut-être allumeraient-ils une lueur

d'espoir au fond de leurs yeux ?

Un homme se tenait à l'entrée d'une baraque et, d'un geste de la main, il les invita à pénétrer dans sa maison. Là, sous les tôles ondulées, percées pour dégager un tuyau d'une vieille cuisinière à bois, sur quelques mètres carrés, vivait une famille entière de quatre enfants, sans eau ni électricité, sans hygiène aucune, dans cette unique pièce.

En guise de bienvenue, un café leur fut servi bien chaud, réconfortant, qui unissait les cœurs. L'homme venait de garnir la cuisinière de morceaux de cageots et de lattes humides pour réchauffer une casserole culottée et cabossée. L'homme expliqua, dans un français correct chargé d'un léger accent espagnol, que les deux aînés, un garçon et une fille, étaient scolarisés et pas encore rentrés de l'école. À son grand regret, le garçon ne voulait plus aller en classe : il ne supportait plus les moqueries, les insultes, il ne voulait plus apprendre le français. Le garçon et sa sœur étaient nés en Espagne ; les deux derniers, ici, dans la baraque. Lui, il était venu il y a quelques

mois, seul, rejoindre son frère, en pensant trouver un travail correct, une vie meilleure en France. Son frère l'avait averti que des baraques se louaient. Il avait aussitôt fait le voyage et en avait loué une, collée à celle de son frère. Les enfants se regardèrent, sidérés à l'idée que ces taudis pouvaient se louer. Des planches et de la tôle ondulée en échange d'un loyer, d'un vrai loyer.

— Qui sont les propriétaires ? demanda, interloqué, la Globe.

— Des gens.

Puis, il cita quelques prénoms. Il s'agissait de personnes, immigrées elles aussi, qui se disaient propriétaires et louaient leurs « maisons ». Des marchands de sommeil, esclavagistes des temps modernes. Sa femme l'avait rejoint, plus tard, avec leurs deux enfants. Ce jour-là, elle était absente, car elle travaillait : elle faisait des ménages le matin, travaillait dans un restaurant le midi et reprenait des ménages avant le service du soir au restaurant, c'est-à-dire entre 12 à 14 heures de labeur quotidien, épuisant. « Le matin, elle part vers cinq heures et demie et rentre, le soir,

après le restaurant. » L'homme, depuis quelques jours, ne travaillait pas : il était maçon dans son pays. Maintenant, il était manœuvre dans une entreprise de bâtiment qui exploitait vaillamment cette main d'œuvre bon marché, mais il n'était pas embauché tous les jours. L'entreprise se servait de lui quand elle en avait besoin sans le déclarer, bien sûr. Sa femme était à la même enseigne, pas déclarée : des travailleurs fantômes. Alors, le reste du temps, il aidait là où on avait besoin de lui. Si à l'extérieur les baraques étaient un enchevêtrement de tôles et de bois, l'intérieur de la baraque était plutôt bien aménagé. Une table faite de bois récupéré était couverte d'un joli napperon et, au sol, un lino gris uni couvrait la terre. Les murs de parpaing, de bois, mais aussi de tôle avaient été recouverts de couleurs chatoyantes. Sur une étagère, quelques ustensiles de cuisine, des boîtes à épices, des conserves étaient correctement rangés. Une radio à piles, installée à l'intérieur d'une caisse suspendue en bois peint, les reliait au monde, aux informations, au jeu, au football. L'homme était fier de cette radio.

— Tout le monde n'a pas de transistor. Alors, on se réunit souvent, ici, pour écouter les matchs de foot et on joue aux cartes.

L'homme se prêtait facilement aux questions posées par le formulaire. Il avait tant d'espoir d'habiter, un jour, dans les logements sociaux tant promis. Il avança vers Olivier deux vieilles bougies à moitié consumées pour éclairer correctement le formulaire. Il y avait également, posée sur une planche, une vieille lampe à huile, mais réservée pour le soir. L'homme remarqua que Vincent regardait une autre lampe posée à même le sol dans un angle de la baraque.

— Tu connais ça ? Tu sais à quoi ça sert ? questionna l'homme en regardant Vincent.

— Oui : j'en ai vu, dans un livre sur la spéléologie, un livre de Norbert Casteret. Ils s'en servent pour s'éclairer dans les grottes.

— La lampe à carbure éclaire mieux que les bougies ou la lampe à huile, mais on n'a pas toujours de carbure ; puis, ça sent mauvais et c'est parfois dangereux quand elle fuit.

Il expliquait que, dans la baraque voisine,

vivait son frère avec sa femme et quatre enfants. Il travaillait rue des Écoles, à Aubervilliers, dans une usine de galvanisation. C'était un travail très pénible. Il y avait les questions des formulaires, mais aussi celles que les enfants, intrigués, voulaient poser. Les problèmes d'hygiène les inquiétaient particulièrement.

— Comment vous faites pour vous laver ? Y'a des toilettes quelque part dans le camp ? demanda timidement Fred.

— Ici, nous n'avons rien, rien du tout. On se lave comme on peut, dans une bassine, à l'eau froide qu'on va chercher au robinet. Quand le robinet est cassé, ou gelé, des pompiers nous amènent alors une citerne. Le robinet, nous l'avons depuis cette année ; avant, il fallait aller chercher l'eau à Corentin Cariou, une corvée épuisante. L'eau potable, on se la réserve surtout pour boire. Pour se laver, on récupère l'eau des caniveaux.

— Pour euh..., les toilettes : elles sont où ? s'inquiétait Vincent avec hésitation.

L'homme semblait gêné.

— Nous n'avons pas de toilettes dans le camp, même pas une fosse avec des planches et un trou comme il en existe dans d'autres camps. Ici, il n'y a rien !

— Mais alors, comment faites-vous pour...?

Vincent n'eut pas le temps de finir sa phrase.

— Un pot : nous avons un pot pour toute la famille et nous le vidons directement dans le canal. Tout le monde fait ça, on est obligé.

L'homme venait de prononcer cette phrase, péniblement, comme un aveu au sortir d'une longue garde à vue.

Cet homme semblait écrasé sous le poids terrible, insupportable, de la misère la plus cruelle qui est. Comment ne pas perdre tout ce qui pouvait rester de dignité humaine dans de telles conditions ?

Le petit groupe se séparait. Olivier et Fred d'un côté, Globe et Vincent de l'autre. Toujours les mêmes questions, toujours des réponses si difficiles à déchiffrer, incertaines ou livrées avec

pudeur, avec effondrement, avec larmes. Parfois aussi, jaillissaient quelques cris de colère, mais le plus difficile était, sans doute pour ces gens, de lutter contre la résignation. Les enfants sentaient que certaines personnes avaient tendance à ne plus vouloir quitter les lieux. « Ici, entendaient-ils de temps en temps, nous sommes beaucoup de familles du même pays, de la même région, du même village. On est regroupé et on se sent moins seul, comme ça. On peut s'aider ; mais après, dans ces grands immeubles, ces grands ensembles comme ils disent, après...? » Ils avaient peur, peur de se retrouver sans leur famille, sans les leurs, sans les amis : ceux du pays. Il y avait surtout des Italiens et des Espagnols, des Algériens, moins nombreux, et quelques familles Françaises. Tout le monde arrivait à cohabiter, à s'entraider, soudé par la misère.

Quelques personnes vivaient seules, sans famille aucune. Leur famille, c'était le bidonville. L'une d'entre elles se faisait appeler « le Pharaon », un homme d'une très grande gentillesse. Tout le camp le connaissait. Toujours prêt à rendre service,

il aidait à porter l'eau, les provisions, à ramener des vieilles palettes prises sur des chantiers voisins pour le feu, mais son corps se détruisait sous les effets de l'alcool, non pas du vin ni d'alcool fort comme du rhum ou de l'eau-de-vie. Il avalait simplement de l'alcool à brûler, parfois, quand l'occasion se présentait : de l'eau de Colonne. Les pauvres s'achètent du gros rouge, les miséreux boivent ce qu'ils trouvent sous la main.

Parmi les gens les plus âgés, souvent des veuves, l'espoir de jours meilleurs s'était éteint. Ce qu'elles souhaitaient quitter n'était pas le camp, mais cette terre, cette vie. Ici, elles connaissaient les bas-fonds de ce monde. Que pouvaient-elles craindre de pire ?

Un car s'arrêta à l'entrée du chemin qui descendait au camp. Des enfants, les rares scolarisés, en descendirent. Des mamans les attendaient pour porter les plus jeunes sur le dos jusqu'à leur baraque. Pour les plus âgés, qu'elles ne pouvaient pas porter, elles leur amenaient une paire de chaussures, les plus sales, les plus usées, toutes crottées pour traîner dans ce labyrinthe

marécageux, afin d'épargner la paire de chaussures réservée à l'école. En fait, c'était l'opération inverse de celle que font des enfants qui regagnent un appartement. Ils enlèvent leurs chaussures et enfilent des chaussons pour ne pas salir le parquet. « Les autres enfants se moquent d'eux, à l'école, expliquait une mère. Sous leurs chaises, les chaussures marquent le sol. Il y a de la boue séchée. Quand ils rentrent de l'école, il y'a de la boue partout : alors, ils remettent les plus sales. » Ces enfants étaient souvent l'objet de railleries à l'école. Il n'y avait pas que la boue sur les chaussures, mais aussi les poux. C'était un véritable fléau, dans les camps. Les poux envahissaient les têtes et, bien sûr, à l'école, les pauvres enfants étaient désignés comme étant les seuls responsables de l'invasion et traités de « pouilleux ».

L'après midi s'écoulait ainsi en une multitude d'échanges, de propos riches, bouleversants, parfois amères. Ce qui était une démarche « administrative » devenait une véritable expérience, une quête de l'autre, une sorte d'initiation

à un monde parallèle, objet de méditation et de réflexion future.

Ils prirent congé sous les regards anxieux de leurs hôtes. Un ultime appel chargé de désespoir, d'une indéniable détresse : « Vous reviendrez bientôt ? Dites-leur à ceux qui nous promettent des logements comment on vit ! ».

— Nous n'avons pas fini : il y a encore de nombreuses familles à visiter et nous avons encore beaucoup d'affaires à vous ramener, dit Olivier en serrant chaleureusement les mains de l'homme qui les avait si bien accueillis.

La 2 chevaux s'éloigna, chargée d'un silence écrasant, étouffant. Les bouches n'osaient pas se délier et chacun, intérieurement, établissait sa propre analyse, remettant tout en ordre, y compris les bribes de phrase. Des visages dansaient dans leur tête : des regards, des mots, des phrases revenaient sans cesse. Complètement déstabilisés, les esprits perdaient pied. Leur petit moi profond, déséquilibré, cahoté dans un bouleversement complet, se démenait dans une confusion salvatrice.

Arrivés, ils se retrouvaient dans la chambre d'Olivier à débattre sur ce qu'ils venaient de vivre. Chacun parlait, chacun se libérait de ses impressions, de ses émotions.

— Qu'advient-il, plus tard, si jamais ils sont relogés ? demanda Fred.

Olivier n'avait pas de réponse. Certes, il était tout aussi inquiet que ses jeunes amis et rempli d'incertitude. Quel sera l'avenir de ces gens dans les « grands ensembles », dont les politiques parlaient fièrement, en traitant le sujet de l'expropriation des bidonvilles ? Olivier suivait de près toutes les informations qui concernaient les dossiers des « bidons ». Il était en relation avec les services sociaux. Il connaissait une assistante sociale qui s'investissait énormément auprès des enfants des bidonvilles. Elle organisait des sorties pour « Les Enfants de la Pouillerie » : « Château de Versailles », « La Malmaison » et bien d'autres lieux.

Drame dans le canal

La semaine s'écoula, chacun affairé à ses propres besognes, à sa propre routine. Ils n'avaient pas eu le temps de se retrouver. Ce matin-là, Vincent filait rapidement vers Saint-Paul, tenant fermement sous son bras un journal. Une nouvelle terrible venait de déchirer son cœur. Il entra chez Olivier sans frapper, l'air hagard, abattu, le teint blême. Il tendit de sa main tremblante le papier à Olivier : « Regarde ! »

Quelques lignes tirées d'un fait divers annonçaient la mort d'un enfant. Un gamin de cinq ans, dans le canal, avait été retrouvé noyé. Un gosse des bidonvilles qui, selon toute vraisemblance, avait glissé en jouant trop près de l'eau. Vincent ne supportait pas l'idée que ce gosse pouvait être celui qui lançait des cailloux au bord du canal pour tuer le temps. Olivier, déconcerté, accablé et les traits tirés par une immense douleur intérieure, se leva silencieusement, ouvrit la petite porte au fond de sa chambre et pénétra dans la minuscule pièce. Il alluma deux cierges et referma

discrètement la porte. Ce lieu était sacré, plus qu'aucun autre à l'église. Vincent savait qu'Olivier priait pour cet enfant et quitta le bâtiment.

Glenmor

Le grand soir

La semaine fut longue et il tardait à ces jeunes impatients de pouvoir se retrouver chez Pierrot le vendredi soir. Ce fut vers 18 h, le 17 février 1967, qu'ils débarquèrent chez le curé.

— Ben alors, t'es pas prêt ? lança la Globe d'un ton frisant le reproche.

— On a bien cinq minutes ma Globe, non ? Suis prêt, t'inquiète pas.

Pierrot bourra sa pipe encore chaude d'Amsterdamer qu'il écrasait fort avec son pouce. Il sortit d'un étroit placard une veste élimée qu'il enfila sur un polo marron et alluma sa pipe : « J'prends quand même un pull que j'laisserai dans la bagnole », dit-il après une brève réflexion.

— Hé, ma Globe ; tu sais que t'es mignon,

sapé comme ça !

Les gamins éclatèrent de rire. Éric se tortait sur le petit lit de Pierrot et Fred, encore plus taquin, caressait la chevelure épaisse, noire et brillante de la Globe.

— T'as pas d'aut'es conneries à raconter, Pierrot ! J'vais p'us oser bouger dans mes sapes !

— T'inquiète, ma Globe, t'as une dégaine d'enfer. J'suis sûr que s'il y a des p'tites, tu leur plairas. Tu sais, elles sont mignonnes, les Bretonnes !

— Bon, vous arrêtez d'vous foutre de ma gueule ! L'aut' qui m'vanne, l'aut' qui m'pelotte les ch'veux et l'aut' qui s'marre comme un con... Si tu continues, Pierrot, j'vais pisser dans le bénitier !

— Tu sais, ça a déjà été fait avant toi : les p'tits salauds, si un jour j'leur tombe dessus !

— C'est vrai que c'est crade. J'préfère piquer l'vin blanc : hein, les gars ? lança Globule.

— J'vous préviens, les mecs : ce soir, vous vous t'nez à carreaux, ajouta très calmement Pierrot.

Pierrot n'était pas du genre à hausser la voix.

— Ben quoi, t'as honte de nous ? dit Fred, feignant d'être offusqué.

— Honte, non ; mais j'veous connais. Je veux pas d'embrouille et pas d'salade, ok ?

Pierrot ne lançait aucune menace, non : le ton n'y était pas. Ce n'était sans doute qu'une façon, pour lui, de se rassurer.

— Faut avoir confiance. Pierrot, on a accepté de t'accompagner pour te surveiller, on n'veut pas qu'il t'arrive malheur. C'est pour ton bien, tu comprends ? se moquait Vincent.

— Bon, on y va ? Où est passé la Globe, encore ?

— Y' doit être au bénitier, répondirent-ils en chœur.

— Allez, j'vais faire chauffer la caisse en attendant qu'il arrive.

— Tu crois qu'elle tiendra le choc avec nous cinq dedans ? demanda Éric avec ironie.

— Elle irait au bout du monde, ma titine ; puis, la Mutualité, c'est pas si loin que ça. C'est bon,

la Globe ? T'as rempli l'bénitier ? Allez, grimpe !

La traversée de Paris

La Globe prit place à l'avant du véhicule, les trois autres se tassaient sur la banquette arrière. Les amortisseurs de l'Ami 6 s'écrasaient sous le poids des gamins. « Faites votre prière, les mecs, on décolle ! Tu conduis tout de même mieux qu'Olivier, c'est une vraie savate avec sa deudeuche ! Même si, avec toi, on n'est pas vraiment en sécurité, on se sent tout de même plus à l'aise ! » Puis, se retournant vers Éric : « Pourquoi t'es tout blanc, fiston ? T'en fais pas : on a l'bon Dieu avec nous ! » Lui lança t-il en pointant du doigt Pierrot. « Fred, passe-moi les tiges qu'on s'en grille une ! » L'Ami 6 se transforma très vite en une vraie locomotive à vapeur. La fumée des cigarettes mêlée à celle de la pipe de Pierrot provoquait un épais nuage à l'intérieur de l'habitacle.

— Faut ouvrir ! lança Pierrot. On va tous crever avant d'arriver, puis j'vois plus rien !

Tout le monde avait l'habitude de vivre dans une atmosphère enfumée, que ce soit chez les gamins, chez Pierrot : la cigarette était partout. En 1967, aucune loi ne régissait encore l'utilisation de la cigarette dans les espaces publics. Que ce soit au bistrot, les transports en commun, au bureau, tout le monde pouvait s'empoisonner et empoisonner les autres dans la plus grande liberté, mais dans la voiture, cela devenait, à cinq, très vite irrespirable.

— Tu sais, Pierrot, commença Vincent entre deux taffes, t'es vraiment hyper chouette avec nous. Tu nous trimballes toujours partout ; en plus, ce soir, c'est ton pote qu'on va voir, c'est vraiment sympa de nous em'ner. T'es l'meilleur des cur'tons.

— Ouais, ajouta Globe : Pierrot, c'est l'meilleur puis, faut que j'te dise, si t'étais pas là, moi, l'église et l'reste, j'm'en balance. On en a fait des trucs ensemble, pas vrai ?

— Tu nous emmèneras chez toi en Bretagne ? Ce serait super, Pierrot, non ? questionna Éric.

— C'est sûr, répondit-il, heureux. En attendant, j'me suis paumé. Attendez : ce doit être un peu plus loin au deuxième feu à droite. Ouais, ça colle, c'est ça ! Allez, Globe, si tu nous poussais une chansonnette, mais par pitié, pas les filles de Camaret, un truc de Glen, pour nous mett' dans l'ambiance ?

Au passage de la voiture, les piétons se retournaient à la vue de cette pauvre Citroën écrasée, aux vitres qui fumaient, avec des éner-gumènes qui braillaient à tue-tête.

— Tu t'souviens, Pierrot, demanda Vincent, quand Globe s'est chopé une extinction d'voix, on a eu des vacances pendant trois jours. Il pouvait plus jacter mais, à la fin, on finissait par s'emmerder de plus l'entendre.

— On arrive, observa Pierrot. Le tout, c'est de s'trouver une place, on est à quelques minutes à pied.

Par chance, au bout de la rue Saint-Victor, une place venait de se libérer. Les enfants avaient traversé plus de la moitié de Paris en voiture : un fait rare pour des gamins de la banlieue, pour

des gosses d'Auber qui franchissaient encore très rarement les limites de la Capitale.

Le concert

Les gens arrivaient lentement vers les portes de la Mutualité. Des petits groupes brandissaient des drapeaux ou des banderoles à la gloire de la Bretagne. Pierrot le Breton, dans sa veste élimée, tirant de grandes bouffées de sa vieille pipe en bois, était fier, fier de ses racines, fier de son fidèle copain d'enfance, Émile, que tous les Bretons connaissaient désormais sous le nom de Glenmor. Le poète, le barde, n'était pas toujours tendre avec le clergé, avec les curés et les nonnes. Glenmor s'affiche comme un défenseur de l'identité bretonne : il en est un militant de première importance. Pierrot, lui, le curé, vient écouter et soutenir son ami de toujours. Pierrot le cureton d'Auber est aussi un militant. Comme les autres prêtres de la paroisse, comme Marie-Cécile, ils sont tous les jours sur le terrain, travaillent en usine, parcourent les cités, vont dans

les bidonvilles. Pierrot-Glenmor : c'est un combat, une lutte contre l'oppression, la misère, l'amour et la défense des pauvres, des petites-gens. Pierrot avait grandi avec « Glen », comme il l'appelait. Il connaissait l'homme, il savait que Glen était un vrai fou de la poésie, que son engagement était total, sincère. Si certains critiques étaient parfois sévères à son égard, c'est qu'ils ne le connaissaient pas comme Pierrot. Glen n'avait jamais trahi, il ne s'était pas imposé en chantant sa Bretagne qu'au sein des cabarets branchés Parisiens. Glen, c'était la force de la mer et de la terre réunies.

Les premiers pas de Glen sur la scène de la Mutualité témoignaient d'une puissance hors du commun qui habitait le poète. Il s'avança vers le micro sous une pluie d'applaudissements qui s'arrêta nette à l'instant où le chanteur se figea et fixa l'auditoire d'un regard profond. Glen rompit le silence qui s'installait fiévreusement avec une chanson qui réveilla de plus belle la fougue bretonne : « *Sodome.* » La Bretagne est debout, la Bretagne applaudit. « *Sodome c'est Paris et Paris c'est*

la France, l'on y crève à genoux, l'on y vit tout pareil... »
Le ton est donné : *« Elles ne pleurent pas encore leur lointaine Bretagne, elles ont le rire d'enfant, Paris les fait putains. »* Les banderoles s'agitent, les drapeaux flottent au creux de ce vent de révolte au cœur de la Mutualité. Glenmor mène le combat, sème des graines de contestation. Tout le monde aura l'honneur de sa poésie, des grands de ce monde, aux curés et aux militaires. Aux-uns, il chantera : *« Car les prières des curés, fallait pouvoir se les payer... »* ; aux autres, il contera l'histoire : *« De ceux qui n'ont de couilles qu'à la guerre... »* Des paroles d'espoir jaillissent que Vincent n'oubliera jamais : *« Je rirais peut-être demain, des larmes qui me coulent aujourd'hui, je rirais peut-être des chagrins, qui me font une âme de nuit, je rirais peut-être demain, des joies qui me sont brisées, je rirais peut-être des matins, qui me font un chemin... »* Vincent sentait qu'un jour, la peine sera plus douce à porter. Tout au moins, pouvait-il l'espérer. Il arrivait que Pierrot verse des larmes, des larmes d'amour, de joie, d'espérance, des larmes d'homme. L'émotion était vive. Aucun gamin n'aurait alors pensé à se moquer. Tout

le monde avait largué les amarres. Toutes voiles dehors, Glenmor montrait le chemin. Il nous emmenait, puis nous invitait : « *Étranger, amarre ici ta galère, les vivants pardonnent, les morts sont amis, le pain sera blanc à la table d'hôte, passant demeure ici pour le partager...* » C'est le temps des croisades : « *Les gros, les gras, les grands, les ronds, les laids, les beaux, les nains, les bons, les forts, les doux, les mous, les fous sont du voyage, sont du partage...* » Le « Crédo de la joie » s'élevait de la Mutualité : « *Je crois en la joie qui naît de la terre, au rire qui naît d'une belle moisson...* » Le texte devait achever Pierrot : il craquait sous les mots, sous les vers, les enfants aussi, même Globule dont le cœur commençait à s'effriter sérieusement. Glenmor entonna un chant breton et, avec lui, des voix s'élevaient, d'autres s'éveillaient à leur tour et d'autres encore, et tous ceux qui connaissaient les paroles bretonnes suivaient à l'unisson le poète des grands chemins. Les quatre enfants vivaient un moment magique, unique de leur existence, en compagnie de Pierrot : un instant de partage, de joie intense exprimée dans les regards échangés.

Glen revint plusieurs fois sur scène, honorant ainsi les rappels déchaînés des Bretons qui ne voulaient plus quitter la salle. C'était dément, c'était sublime. On pouvait percevoir la crainte, pour ces Bretons, que tout s'arrête brusquement. Le rideau ne s'ouvrit plus, les lumières crues réapparurent, sans vie, comme la fin d'un rêve. Le réveil avait sonné, on venait de l'éteindre et d'allumer la grande lumière : fin du spectacle. Le bruit des sièges qui se refermaient, les murmures, les commentaires emplissaient encore la salle, bientôt, le silence. Tandis que la foule, reprenant pied à terre, se dispersait lentement, Pierrot s'adressa aux adolescents : « Attendez-moi ici cinq minutes. »

— Tu vas voir Glen ? lui lança Vincent.

— Ce n'est pas sûr que j'puisse, qu'on m'laisse entrer, mais j'vais essayer. Restez d'avant la porte, j'arrive.

Le bistrot

Les gamins restaient sur le trottoir au milieu

des spectateurs qui s'éparpillaient. Ils s'enfonçaient au fond des rues, s'engouffraient dans des taxis, ou se pressaient vers les stations de métro. La Globe avait remarqué que des spectateurs pénétraient dans un café encore ouvert et qui se remplissait abondamment. Les enfants percevaient nettement les échanges d'impressions, de sentiments, les commentaires sur la soirée qui allaient bon train, sur le trottoir, où des groupes d'amis restaient unis.

— On y va !

Le « On y va » de Pierrot les fit sursauter.

— Alors, tu l'as vu ? T'as pu lui parler ? Raconte : qu'est-ce qu'il t'a dit ? Qu'est-ce qu'il pense de la soirée ?

La Globe le harcelait de questions.

— La prochaine fois, y' chante où ? Y' doit être crevé, maintenant ?

— Oh, mais laissez-moi en placer une, les gars !

Pierrot avait volontairement laissé le suspense traîner en longueur.

— Vous lui demanderez tout ça vous-mêmes :

il va nous payer un pot.

— Hein, c'est pas vrai ! s'exclama Fred.
Tu déconnes, Pierrot !

— Non, sérieux : il nous rejoint dans dix minutes au bistrot d'en face.

La Globe attrapa Pierrot par les épaules, « T'es génial ! », il le tira vers lui et lui balança une énorme bise.

— J'y suis pour rien ! Si on allait à l'intérieur ? Y' commence à cailler dehors.

Vincent envoya des petits coups de coude à Globule.

— Tu te rends compte ! Glenmor va nous payer un coup : c'est dingue ! J'en reviens pas !

— Ouais, c'est super !

Un vent de douce folie régnait dans le café. Une épaisse fumée où se mélangeaient de nombreuses essences de tabac flottait jusqu'au plafond. Tout, ici, était imprégné et patiné de nicotine. Les verres remplis jusqu'à ras bord de bière couverte d'une épaisse mousse passaient de main en main. Les gens parlaient forts, tout le monde semblait se connaître, tout le monde ou

presque était Breton, tout le monde attendait Glen : cela suffisait pour créer ce climat de franche amitié. Les enfants collés sur les talons de Pierrot tentaient laborieusement de se frayer un chemin jusqu'au comptoir. Ils écartèrent quelques verres et se tenaient plaqués contre le zinc.

— Qu'est-ce que vous buvez ? cria Pierrot pour se faire entendre.

Les gens s'interpellaient, se levaient d'une table pour s'asseoir à une autre, ils bougeaient sans cesse, comme au sein d'une fourmilière, tout en jonglant avec les verres. « Ils doivent tous se connaître, pensait Vincent : ils se sont tous donné rendez-vous pour faire la fête entre Bretons, c'est pas possible autrement ! » Soudain, des applaudissements se firent entendre : ils venaient de l'extérieur, de la rue. Les petits groupes d'amis qui s'étaient formés sur le trottoir accueillaient l'arrivée de Glen. Sa longue chevelure brune était couverte par une sorte de grand béret noir. Le contraste était saisissant tant sa femme, Katell, à ses côtés, était blonde. Le

cœur des enfants s’emballait. Ils regardaient, très impressionnés, le monstre sacré pénétrer dans le café sous une nuée d’acclamations. Glen paraissait immense aux yeux des enfants : une force indescriptible émanait de l’artiste. Il touchait les mains qui se tendaient vers lui, il souriait, il riait, il embrassait, il rayonnait. Le café était en fête. Le barde était de retour. Pierrot leva et agita un bras pour attirer l’attention de Glen qui lui rendit un grand sourire tout en s’avançant vers lui. Ce qui était une véritable prouesse, chaque tablée voulait s’accaparer le chanteur en l’invitant à s’asseoir. Glen ouvrit ses bras vers Pierrot pour le serrer fort et l’embrasser. Glen, l’anticlérical, tenait le meilleur des curés dans ses bras, symbole d’une grande amitié qui unissait les deux hommes. Pierrot présenta ses jeunes compagnons dont les lèvres restaient soudées tant ils étaient intimidés. S’ensuivirent de longs échanges sur leurs souvenirs, en breton, puis en français pour le jeune auditoire. Chacun racontait son devenir, sa vie. Les échanges étaient souvent interrompus, les évocations stoppées par les

uns et les autres qui voulaient entendre l'artiste, lui parler, le saluer, trinquer avec lui. Les verres se vidaient et se remplissaient aussitôt. Il n'y avait pas de temps mort, c'était la fête ! Sous l'influence de l'alcool, de la chaleur humaine et de la fumée ambiante, les visages rougissaient. Pierrot, qui avait éclusé quelques chopes, commençait à pétiller des yeux. Les enfants qui, avec l'autorisation de Pierrot, venaient de finir une deuxième bière, lâchaient un peu de lest : ils se débridaient et suivaient leurs aînés avec de grands éclats de rire. Ils contaient quelques-unes de leurs aventures qu'ils partagèrent avec Glen et, aussi, les événements les plus farfelus qu'ils avaient vécus avec Pierrot. Glen écoutait avec respect : il connaissait Pierrot depuis de longues années et, même si la vie les avait séparés depuis longtemps, il savait que Pierre Hamel n'était pas un curé comme tant d'autres au service d'un clergé que, souvent, il malmenait dans les textes de ses chansons. Pierrot était un homme rempli d'une grande bonté mise au service de ses frères humains, « De ces curés-là, pensait-il, la terre en manquait,

c'est sûr. » La terre manquait de gars dans son style, de ces personnages qui se donnent à fond pour tenter de sauver quelques bons garçons de l'enfer des grandes cités. Pierrot était à la fois curé, éducateur, grand frère, travailleur social. Ce n'est pas sans amusement que Pierrot avoua à Glen qu'en compagnie de ces gamins, il en voyait de toutes les couleurs et que, par bonheur, il en verrait d'autres ! L'heure était déjà bien avancée et la fête battait son plein, même si quelques amis quittaient les lieux à regret. Pierrot, lui aussi, serait bien resté plus longtemps, mais il fallait rentrer, ramener les enfants, les déposer aux 800 et à la Maladrerie, déjà qu'il les avait laissés boire un peu ! Il n'aurait pas de reproche, mais tout de même ! Il n'y eut pas d'adieu : mais un au revoir chaleureux avec la promesse et la certitude de se retrouver, un jour, autour d'une bonne table, de partager une nouvelle fois du bon pain et du vin, là-bas, chez eux, en Bretagne, quelque part le long des côtes d'Armor. Le retour vers Auber fut laborieux ; la conduite, hasardeuse. Pierrot prenait régulièrement de grandes respirations pour

tenter de réveiller son esprit qui avait une fâcheuse tendance à se relâcher à cause des vapeurs d'alcool. Les enfants, qui n'avaient de cesse de chanter, ne remarquèrent même pas les détours effectués le long du trajet jusqu'à la Porte de La Villette. Trop tôt ou trop tard, à gauche ou à droite, Pierrot avait des trous de mémoire. Le lendemain, le récit de la soirée avait fait le tour de Saint-Paul. Pierrot convint avec le sourire que le retour avait été l'un des plus laborieux qu'il avait connu depuis de nombreuses années.

Sorties Parisiennes

Dans le métro

Le bus avait déposé les quatre compagnons au terminus de la porte de la Villette. Le 142 n'allait pas plus loin. Une frontière que peu d'enfants de la zone dépassaient. La majorité ne connaissait pas Paris. À l'extérieur des cités s'ouvrait l'inconnu que beaucoup redoutait. La Globe marchait en tête, accompagné d'Éric. Vincent et Fred les suivaient de près, affairés à décrypter un plan de Paris, repérant à l'avance les correspondances qu'ils devraient prendre. Éric, le fou-fou de la bande, courait dans tous les sens, heureux de cette journée ensoleillée qu'il dégusterait avec ses camarades en toute liberté. Ils s'engouffrèrent ensemble dans une bouche de métro. Les quais se chargeaient lentement des ouvriers du samedi matin et aussi de ceux et celles

qui allaient faire leurs achats hebdomadaires. Arrivés à l'une des stations, Éric voulut ouvrir les portes pour descendre du wagon, mais l'idiot oublia que la sortie s'effectuait de l'autre côté. Les portes s'ouvrirent, le temps pour Éric de passer la tête, mais se refermèrent aussitôt en emprisonnant le cou du garçon dans un étau. Il ressentait une douleur terrible, mais surtout une grande panique : la tête à l'extérieur et le reste qui se débattait à l'intérieur. Les autres attirés par les hurlements n'en croyaient pas leurs yeux. Ce pantin désarticulé, sans tête, c'était bien Éric, encore lui, encore une fois. Rapidement, ils se jetèrent sur les poignées, tirèrent de toutes leurs forces, mais en vain. Ils commencèrent aux aussi à être en proie d'une effroyable idée, celle de perdre leur ami décapité dans le tunnel.

— On y arrive pas, mais calme toi, on va te sortir de là, le rassura la Globe.

Vincent, si calme d'ordinaire, s'en prit aux passagers qui assistaient à la scène, impassibles, sans sourciller, sans bouger, dans une indifférence déconcertante. Le monde pouvait s'écrouler

et rien ne saurait les émouvoir.

— Bougez votre cul, merde ! Voyez pas qu'on peut pas l'dégager ! criait-il.

— Magnez-vous ! Putain, les mecs : j'étouffe.

Éric suffoquait réellement, les portes continuaient leur étreinte. Vincent, écœuré par l'attitude de « ces pauvres types », dira-t-il plus tard, s'élança sur le quai jusqu'au conducteur qui libéra immédiatement la fermeture automatique des portes. De toute façon, la rame ne serait pas partie sans la fermeture totale des portes. Éric fut rapidement soulagé. Il avait les traces des portes bien marquées sur son cou. Il riait, comme à son habitude, mais ses jambes tremblaient. La Globe et Fred le soutenaient avant de l'asseoir sur un banc du quai. Éric, complètement livide, bafouillait, débitait de courtes phrases décousues sans queue, ni tête.

— Pourvu qu'ça l'ai pas frappé encore plus qu'il l'est, dit la Globe. Qu'est-ce qui faut être con, maintenant, tu f'ras gaffe avant de descendre ; et puis, tu nous a foutu la pétoche. J'en ai

encore les poils tout raides !

Éric se mit à rire, il n'en pouvait plus : chaque mésaventure l'amenait à ce comportement étrange.

— J'ai manqué d'crever, merde alors ! Vous vous rendez compte, les mecs ? Ma tête aurait pu éclater sous le tunnel, dit Éric en se bidonnant.

— C'est un grand nerveux, constata Fred, dédaigneux.

— Avec un zèbre comme ça, faut s'attendre au pire, répondit la Globe.

Vincent se tenait à l'écart, silencieux. Il se contentait de sourire. Il avait été choqué de cette situation pour le moins insolite, surréelle, dans laquelle Éric s'était trouvé, mais surtout de l'indifférence générale. Des spectateurs immobiles qui regardaient une pièce de théâtre où se déroulait un drame : des êtres passifs, robots humains, dépourvus de sentiments, ni méchants, ni gentils, ni mauvais, ni bons. C'était une lâche indifférence, le pire des maux.

— Ok, les gars, on s'arrache ! lança Globule et,

s'adressant à Éric : « Ça baigne, maintenant, t'as récupéré. »

Éric se remit sur ses jambes. Elles avaient cessé de trembler.

— C'est bon, on peut y aller, dit-il.

Musée minéralogique

Durant le quart d'heure qui suivit, Éric se tenait à carreau en marchant au milieu de ses compères lors de la montée et de la descente des wagons. Ils émergèrent du côté de la gare d'Austerlitz au sein d'un vacarme sonore impressionnant entre trains, voitures et métros. Ils avaient inclus dans leur programme la visite du jardin des plantes. Fred et Vincent voulaient aussi s'offrir, en passionnés de géologie qu'ils étaient, celle du musée minéralogique. Tous les deux pénétrèrent donc dans le grand bâtiment qui abritait tant de beautés terrestres, d'absolues merveilles. La Globe et Éric se dirigeaient vers le zoo où le groupe s'était fixé rendez-vous. Vincent et Fred succombèrent, ébloui par le charme des lieux.

Jamais ils n'avaient vu autant de pièces si magnifiques : c'était sublime. Il y avait des roches, des pierres uniques qui dataient de plusieurs milliers et millions d'années figées sous leurs yeux. Chaque minéral présentait ses couleurs sublimes, du vert de la malachite, des topazes bleus, des rouges du rubis avec toutes les variations possibles. D'autres étaient fluorescents et les reflets de lumière à leur surface étaient du plus bel effet. Certains quartz géants imposaient le respect et suscitaient l'admiration.

— Vincent, regarde celle-là ! s'exclamait Fred.

— Superbe, mais t'as vu celle-ci ? ajoutait Vincent.

Cela dura plus d'une heure d'exclamation, d'émerveillement, de rêve, de beauté. Ils étaient au comble de la joie et la conversation s'engagea naturellement sur les origines de la terre. Les esprits s'éveillaient, se purifiaient et s'élevaient avec des pensées aux réflexions qui tenaient du débat philosophique sur la création de l'univers. Les rêves puisaient leur nourriture dans ces instants

privilégiés que Fred et Vincent savouraient longtemps. Ensemble, ils traversèrent le parc inondé de fleurs, sur les bancs, des vieux jetaient des miettes de pain ou les restes d'un gâteau aux pigeons et aux moineaux qu'ils tentaient d'apprivoiser. Pour certaines personnes, c'était sans doute le seul lien affectif qu'elles tisseraient dans la journée. Elles trouvaient chez les volatiles ce qu'elles ne trouvaient pas dans le monde des humains : un moyen de ne pas étouffer au sein de la morne solitude. Paisiblement assis à l'ombre des arbres, elles demeuraient des heures entières en confiant aux oiseaux leurs vies, leurs histoires.

— Ca m'appelle ces vieilles, dans le cimetière, qui nourrissent les chats abandonnés, dit Vincent. Tu verrais ça ! Tous les jours, à la même heure, elles arrivent avec un sac rempli de bouffe et les chats rappliquent aussitôt de tout côté : ils les connaissent bien, c'est impressionnant.

— Tiens, les autres sont là-bas.

Fred montrait du doigt une table installée à l'ombre des parasols devant une buvette, à

l'intérieur du zoo.

Les quais

— C'était vraiment super, les gars ! dit Vincent en se tournant vers Globule. Ma gueule, pendant qu'vous sirotez, nous, on se fait une petite visite et on s'prendra des sandwiches tout à l'heure.

— Ok, on remontera la Seine, peinards, et on bouff'ra sur les quais.

Personne ne fit d'objection à la proposition de Globule. La Seine, imperturbable, charriait dans ses flots boueux, marron et gris, les résidus de la cité. Les quais s'offraient à la balade, mais aussi à la pêche. Ils étaient aussi l'endroit de prédilection des clochards. Certains partageaient un maigre repas : des morceaux de pain, du vin. D'autres s'attardaient, allongés sous les rayons du soleil, certains dormaient profondément ou rêvassaient paisiblement. Qui pourrait dire le fond de leurs pensées ? Sous les ponts, certains avaient élu domicile à l'année. À l'abri de

la pluie, ils s'étaient aménagés un coin douillet, enfin, si on peut dire, mais souvent convoité. Il fallait une grande vigilance, monter la garde, se battre contre les envahisseurs jaloux afin de conserver son territoire. Vincent aimait bien ces personnages souvent très attachants. Il découvrait toujours un sens nouveau à ces promenades. Il n'était pas là uniquement pour le plaisir de flâner. Il écoutait, observait. Il s'asseyait parfois près d'un groupe de trois ou quatre clochards et commençait à manger. La conversation s'engageait rapidement. Quelques échanges s'effectuaient, de fromage ou de saucisson. Il dut même boire au goulot en leur compagnie. Un refus aurait été vexant, discourtois. Le plus étonnant, c'est que Vincent, si mal à l'aise dans sa cité, dans son quartier, dans son quotidien, dans le bus, dans le métro, semblait, auprès de ces gens, très à l'aise et décontracté. Ce monde-là ne lui faisait pas peur et il était curieux de connaître l'histoire de ces gens. Était-ce cette soif de liberté le tenaillant tellement qui le poussait inconsciemment vers eux ? Il ne voyait qu'une façade

de ce monde marginal, que l'apparence des choses : il ignorait la dure réalité de la vie passée dehors. Ce qu'il détestait, en échange, était cette façon qu'avaient certains d'entre eux de quémander quelques sous, « T'as pas cent balles ? » et, fort gêné par ce genre d'agressivité déconcertante, il fouillait ses poches maladroitement à la recherche d'une pièce qui pourrait mettre fin aux insistances des demandeurs. Accompagné de la Globe, les événements tournaient différemment. Net et précis, il expédiait l'affaire en peu de temps : « Casse-toi et fais pas chier ! » Devant une telle assurance, tout discours devenait superflu et téméraire.

En cette période de l'année, au début d'un printemps très agréable, Paris revivait à son tour. La ville renaissait de sa léthargie hivernale. Des péniches et des bateaux-mouches descendaient ou remontaient le fleuve. Comme des touristes, les quatre enfants suivaient du regard ces mille curiosités si différentes de leur univers quotidien, si morne, si triste. Ces conditions de vie dans ces grands ensembles, dans leur zone, les

dégouttaient un peu plus encore.

La vieille dame

Cette balade urbaine fut interrompue par une vieille dame qui les interpella :

— Oh, les enfants, s'il vous plaît : venez là ! Approchez, approchez !

Le petit groupe s'avança. « Elle va pas nous taper ? », fit la Globe.

— Voudriez-vous aller me chercher un litre de lait ? murmura la vieille dame. Je ne peux plus marcher.

Remontant sa jupe usée et salie par de grosses taches, des jambes énormes aux veines toutes bleues et saillantes confirmaient que la pauvre souffrait atrocement.

— Bien sûr, j'y vais, répondit immédiatement Vincent qui ne prit même pas le temps de réfléchir et de questionner ses copains.

Elle lui tendit une pièce pour le lait. Elle ne faisait pas la manche : elle ne voulait pas de gros rouge, pas plus que de bière, elle ne racontait pas

de boniment. Qui mentirait pour avoir un litre de lait ? Vincent se proposa d'aller l'acheter tandis que ses copains resteraient en compagnie de la vieille dame. La vieille se mit à leur parler comme au sortir d'une longue solitude. Cette vie, elle l'avait choisie. Ce n'était pas le résultat du mauvais sort. Elle aurait très bien pu aller vivre dans un bel appartement, chez sa fille, expliquait-elle, mais elle préférait vivre dehors. Elle ne mendiait pas. La manche, ce n'était pas son truc, sa petite retraite lui suffisait. C'était une volontaire de la rue, une femme engagée dans « La cloche ». C'est tout au moins l'histoire telle qu'elle leur aura présentée. Les enfants avaient des doutes. « Si ça s'trouve, c'est sa fille qui veut pas d'elle », glissa la Globe à l'oreille de Fred.

Vincent revint muni d'un litre de lait.

— Vous êtes tous très sympas, les gamins. Suis tellement handicapée, maintenant. Un d'ces quatre, j'finirai bien à l'hosto.

Les quatre jeunes adolescents s'éloignèrent, laissant derrière eux cette pauvre dame, mais aussi un moment fort de leur existence encore naissante.

La journée se termina dans la bonne humeur due à leur âge, au plaisir d'être réuni entre potes, à la joie éprouvée par ces instants de liberté dont ils étaient les maîtres.

Jeunesse Ouvrière-Chrétienne

La J.O.C.

Des mois s'écoulèrent ainsi jusqu'au cœur de l'hiver. Les enfants continuaient de se rencontrer régulièrement. Ils se retrouvaient deux à trois fois par semaine. Le plus souvent chez Pierrot, mais aussi chez Olivier. Les gamins étaient inscrits à la pré-J.O.C., un mouvement de jeunes apprentis Jocistes. La J.O.C. – Jeunesse Ouvrière-Chrétienne – était un mouvement très ancré à gauche. Les enfants assistaient régulièrement à des rassemblements où des groupes de jeunes Jocistes venaient de différentes banlieues. Les groupes évoquaient tour à tour les problèmes qu'ils avaient observés ou rencontrés dans leur quartier, à l'école, chez des copains, des voisins. L'important était de réfléchir en commun et de développer des actions pour

améliorer les choses dans leurs quartiers. En dehors de ces rassemblements importants, les enfants avaient constitué une équipe pré-J.O.C., à Saint-Paul, dont Olivier était le guide. Cependant, la plupart du temps, ils se retrouvaient chez Pierrot.

De la même manière, ils se rendaient une fois par semaine chez une dame qui faisait office de marraine. Ils pouvaient y discuter ouvertement de toutes les difficultés rencontrées, tenter de trouver ensemble des solutions. Cette dame était connue de tous les gamins du quartier, par la majorité des mêmes issue des 800. La plupart la connaissait, revêtue de son uniforme de service : elle était policière, « aubergine », et assurait notamment leur protection au passage clouté. Le matin, « la dame-agent », comme beaucoup de gamins la surnommaient, stoppait les voitures, rue Danielle Casanova, pour permettre aux gosses de traverser sans encombre en se rendant à l'école Joliot-Curie. En fin d'après-midi, les enfants la retrouvaient dans l'autre sens. C'était une femme remarquable, entièrement dévouée aux autres. Les

enfants l'aimaient tous. Cette femme-flic, qui exerçait son métier dans son quartier, au pied de la tour où elle habitait, n'avait jamais eu de problèmes avec les mômes de la cité.

Les jeudis après-midi, ils avaient un autre rendez-vous très important. Ils rendaient visite à un adolescent qui habitait la tour en face du bâtiment de Vincent.

Dominique

Dominique était paralysé. Vincent, de la fenêtre du sixième étage, l'apercevait souvent, le matin, lorsqu'une fourgonnette aménagée venait le chercher. Sa mère aidait le chauffeur à installer le fauteuil roulant dans le véhicule. Souvent, elle portait Dominique dans les bras pour descendre les escaliers. La tour était équipée d'un ascenseur, mais qui tombait régulièrement en panne. Dominique, à cause de sa maladie, se laissait aller complètement. Il était comme un poids mort. Vincent ignorait tout, à ce moment-là, de la maladie de Dominique. Olivier le connaissait très bien,

puisqu'il rendait visite régulièrement à sa famille. C'est Olivier qui avait proposé cette démarche aux enfants : « Ça lui fera le plus grand bien d'être en contact avec vous, leur avait-il dit. Sa mère en sera très heureuse. » Il leur avait aussi expliqué la maladie de Dominique, atteint de poliomyélite, et les difficultés de sa maman : « Ils sont très nombreux, dans cette famille, et c'est parfois très pénible pour elle. »

Dominique s'habituaît très rapidement à ces visites hebdomadaires. Sa maman expliquait aux enfants que le jeudi après-midi, après le repas, Dominique devenait nerveux : il montrait des signes d'impatience, d'excitation. Il guettait ses camarades en écoutant le bruit de la porte de l'ascenseur. La communication avec Dominique n'était pas toujours facile : il ne parlait pas, il émettait des sons que les enfants avaient du mal à comprendre. Seule sa mère parvenait à saisir les demandes de l'adolescent. Elle savait, à travers l'attitude de Dominique, lire tous les signes émotionnels qu'il ressentait, l'amusement, le contentement, la fatigue, l'excitation, l'énervement.

Parfois, elle demandait gentiment aux enfants de se retirer quand Dominique devenait trop nerveux. L'apprentissage dura quelques semaines et la patience des enfants rassurait la maman de Dominique. Entre les enfants et Dominique, des liens amicaux et sincères s'établirent rapidement. Les enfants, libérés des préjugés, n'angoissaient plus devant Dominique. Ils se prêtaient à ses jeux. Dominique aimait attraper les bras, les poignets, et serrer très fort. Il avait de la force dans ses mains, beaucoup de force, alors il riait et tout le monde riait.

La maman de Dominique préparait toujours un quatre-heures copieux qu'ils partageaient joyeusement avant de se séparer jusqu'au jeudi suivant. Olivier était heureux pour Dominique et sa maman : cette femme, épuisée, ne se plaignait jamais. Pour lui, il voyait dans ces actes simples de la vie de l'entraide et du partage, l'enseignement des Évangiles. Aimer les autres, pour Olivier, cela n'avait qu'un sens. C'était d'agir, d'être présent, d'aider. Seule, l'action était pourvue de sens : même si les paroles sont réconfortantes, elles

ne remplaceront jamais l'action. Les enfants approuvaient, en ce qui concernait Dominique ; mais pas question d'être comme ça avec tout le monde !

Vacances de Noël 1970

Un anniversaire Africain

La semaine qui précédait le jour de Noël, en 1969, avait lieu une fête organisée par des jeunes travailleurs Africains dans leur foyer. Olivier se rendait souvent dans cet endroit, une sorte de pavillon qui faisait office de foyer. En réalité, un taudis comme il en existait encore tellement dans la banlieue Parisienne. Les Africains étaient nombreux à « vivre » tant bien que mal dans ces lieux. Ils survivaient grâce à l'entraide. Une cinquantaine d'Africains louaient ce bâtiment à des marchands de sommeil, eux-mêmes originaires d'Afrique : l'exploitation des noirs par les noirs. Ils étaient entassés les uns sur les autres dans des pièces exiguës, survivant dans une très grande précarité. Les problèmes d'eau, d'hygiène, de chauffage, d'électricité étaient

quotidiens, mais cet après-midi était un moment de fête auquel Olivier avait été convié et avec lui Vincent, Éric, la Globe et Fred.

Les matelas dans la pièce du rez-de-chaussée étaient poussés et posés les uns sur les autres. La pièce voisine, de l'autre côté de l'escalier, était elle aussi débarrassée de ses lits. Quelques planches posées sur des tréteaux servaient de bar sur lesquelles étaient posées des gâteaux et des boissons maisons. L'accueil réservé par les hôtes était extrêmement chaleureux. Personne ou presque ne venait jamais visiter ces jeunes travailleurs. Olivier était une des rares personnes à s'intéresser à eux. Tout le monde s'inquiétait de savoir si tout allait bien pour Olivier, sans oublier les jeunes adolescents. Dia, un homme grand et maigre, venait les voir régulièrement pour savoir s'ils avaient faim ou soif. Il n'y avait que des hommes : ils passaient à tour de rôle présenter leurs gâteaux ou leurs boissons aux enfants. Certains d'entre eux, très attachés à la tradition, portaient un « boubou » par-dessus leurs vêtements. Certains boubous étaient parfois

richement brodés ; d'autres ressemblaient plutôt à des sortes de draps plus simplement décorés. Les hommes expliquaient aux enfants que les broderies dépendaient du rang de la personne au sein de leur village, en Afrique. Malgré la grande précarité de ces hommes, ils étaient souriants, chaleureux, rieurs. Deux musiciens s'installèrent devant des percussions pour entamer des chants traditionnels aussitôt suivis de danses aux rythmes époustouflants. Ces hommes avaient quitté un pays qui, pourtant, donnait du rêve aux enfants. Ceux-ci, chez eux à Auber, se sentaient totalement dépaysés dans un foyer de misère qui les emportait sur les terres d'Afrique. Le rythme des danses, la souplesse des danseurs les fascinaient.

Les rues semblaient silencieuses. Le son des percussions, les chants et les danses trottaient encore dans la tête des gamins qui rentraient ensuite dans leurs quartiers.

Le grand départ

Le soir du réveillon, le mercredi 24 décembre 1969, était enfin arrivé : un soir de festivités, d'union, de fraternité, de joie, d'humilité. Les petites épiceries de quartier remplissaient les paniers, les gens attendaient à la « queue leu leu » devant la boucherie qui donnait sur l'avenue Jean-Jaurès. Le boucher, un gros monsieur tout rouge, avait des rosbifs réputés pour leur tendresse inégalée. Sa femme, également bien en chair, ne quittait pas la caisse. Le magasin était petit, étroit : c'est pour cette raison que les clients s'agglutinaient sur le trottoir. En général, les dimanches, les parents de Vincent lui passaient commande pour un repas plus élaboré que celui de la semaine. Le fameux rosbif remportait la palme d'or, mais de belles entrecôtes pouvaient aussi s'inviter aux repas. Certaines familles n'hésitaient pas à se priver en prévoyant ce soir de Noël. Elles avaient pu mettre un peu d'argent de côté pour satisfaire leurs enfants pour

le repas et les cadeaux, mais toutes ne le pouvaient pas : le repas serait alors léger et il n'y aurait sûrement qu'un cadeau par enfant qui se contentera de ce seul bien et, malheureux sans doute, regardera les jouets de ses petits copains avec envie.

C'était vers ces gens de mauvaise fortune que s'élevaient les pensées des fidèles, réunis nombreux comme chaque année dans la petite église Saint-Paul pour célébrer la messe de minuit. Olivier demandait toujours de penser à ceux qui étaient dans le besoin matériel, les plus pauvres d'entre les pauvres. Il n'oubliait personne : les malades, aussi, dont les noms étaient cités tout doucement, les personnes éloignées de la paroisse, comme Dominique volontaire au sein des favelas au Brésil. Les lèvres égrenaient silencieusement les prénoms de tous ceux-là afin qu'ils ne soient pas oubliés. La messe de minuit ne ressemblait pas à celle des grandes églises avec grand faste et apparats. Tout se déroulait dans la simplicité, sans grande pompe, sans sermon moralisateur. Elle était à l'image de ses curés

Olivier, Pierrot, Nanard et de sœur Marie-Cécile. C'est ainsi, pensait Olivier, que Jésus le voulait.

Cette année-là, Vincent, la Globe, Éric et Fred ne participaient pas au culte. Dans la cour de l'église, au milieu des voitures stationnées en tous sens, ils achevaient les derniers préparatifs pour un voyage de huit jours dans les Alpes. La Globe s'impatiait.

— Remue ton beau p'tit cul, Fred ! Y'a encore les skis à charger. Moi, j'veis faire un tour dans la piaule de Pierrot, voir s'il n'a rien oublié.

Vincent et Éric vérifiaient le contenu de chaque sac à dos et faisaient une énième fois l'inventaire du matériel collectif.

— Ça doit être ok ! s'exclama Vincent. Ma Globe, faudrait des couvrantes : y'a pas de chauffage, dans le car, et on va s'geler !

— On va en récupérer chez Nanard et Olivier ; Pierrot a déjà pris les siennes.

En guise de car, il s'agissait d'une vieille fourgonnette Renault équipée de deux bancs installés dans le sens de la longueur qui se faisaient face. Les sacs gisaient à même le sol, au milieu du

passage, ou sous les bancs. Trois portes, dont une se relevait, semblaient tenir par miracle à l'arrière du véhicule. Un coup de pied suffisait à les ouvrir. Des vitres posées sur des glissières coulissaient de chaque côté du véhicule ainsi que sur une des portes latérales.

— Putain, on va avoir le cul en bouillie, là-dessus, et on va se g'ler les couilles ! T'as raison : faut des couvrantes, approuva la Globe.

— T'en fais pas, ma gueule : tu la r'verras, ta mère. C'est super de se casser d'là, j'voudrais déjà êt' loin !

— J'ai récupéré deux couvertures : une chez Olivier et l'autre chez Nanard, chuchotait Éric en arrivant au fourgon. Planquez-les sous les bancs et on leur dira en partant. De toute façon, y' s'en foutent ! Où il est, Fred ?

Fred arrivait maintenant du fond de la cour chargé comme un mulet avec six paires de skis dans les bras. Tous les skis furent chargés sur les barres du toit et fixés solidement avec des tendeurs et des morceaux de chambres à air de vélo découpés.

— C'est sympa, les mecs, pour votre aide !
J'ai hésité d'en prendre une paire pour Éric.

— Ben pourquoi ? interrogeait Éric.

— T'es bien capable de te casser les pattes,
avec le bol que t'as ! lui répondit Fred, moqueur.

— Vincent, tu m'suis ? demanda la Globe.
On a oublié le principal : il nous faut une provi-
sion de tiges.

— À cette heure-là ?

— Y'a un bistrot, au coin d'la rue, qui
reste ouvert tard. La mère Renée vend des clopes.

Ils abandonnèrent quelques minutes Éric
et Fred, restés à côté de la camionnette. Ils évo-
quaient le voyage qu'ils allaient effectuer, le cha-
let dans lequel ils vivront une huitaine de jours
et les activités qu'ils feront durant le séjour.

C'est Olivier qui avait trouvé une location
dans les Alpes. Grâce à des amis d'amis, il avait
loué une vieille ferme abandonnée au pied du
col du Lautaret, à moindre frais. C'était une mai-
son isolée, en pleine montagne, à plusieurs kilo-
mètres du village où il faudrait se ravitailler.

L'idée de partir avec les gamins venait de

Pierrot. L'occasion qui se présentait était rêvée et il n'était pas question de la laisser filer. Éric et Fred avaient déjà voyagé, Vincent partait lui aussi en vacances chez ses grands-parents chaque année, mais la Globe ne sortait guère de son quartier. Cette virée, à la montagne, était une grande première. Nanard aurait bien aimé suivre l'équipe, lui, un fou de varappe ! Il adorait la montagne, mais son travail à l'usine l'en empêchait. Quelques heures auparavant, les enfants charriaient Nanard : ils le narguaient un peu durement. Nanard mourait d'envie de les suivre, mais se piquait volontiers au jeu des enfants en feignant de petites colères. La messe était finie. Olivier et Pierrot avaient rejoint les nombreux fidèles dans la cour de l'église. Pierrot ne se gênait pas pour venir appuyer les sarcasmes des gamins envers Nanard. Il usait de son calme, de sa pondération et de sa facilité d'élocution pour toucher juste et au moment opportun. Olivier pouffait de rire et se contentait juste d'arbitrer le match. Malgré le froid, son visage devenait rouge et transpirait abondamment, ce qui provoqua

une réaction chez la Globe.

— Olivier : t'as picolé trop de vin de messe, ou ce sont les apéros que t'as bu avant qui te filent des vapeurs ?

— Ce soir, c'est spécial, la Globe ! lui fit-il remarquer en l'attrapant par le cou. Vous partez tous en vacances, toute la bande ensemble !

Olivier était heureux, heureux que des enfants de la zone, que ces mêmes qu'il aimait, puissent partir et se libérer de leurs chaînes quelques jours. Il voulait que ce départ soit digne d'eux et que les fidèles réunis à l'extérieur puissent les applaudir en les regardant partir. Ce projet, même s'il était né de Pierrot, était le fruit d'un effort collectif, d'une volonté commune qui prouvait, encore une fois, que tout était possible avec un peu d'amour et beaucoup d'entraide. Olivier en avait parlé durant la messe : beaucoup d'entre eux étaient déjà informés de l'expédition, mais beaucoup se demandaient, maintenant, en regardant le camion, s'ils arriveraient même à sortir de la région Parisienne ?

Quand Vincent et la Globe revinrent du café

les poches pleines de paquets de cigarettes et de tabac pour Pierrot, ils trouvèrent Éric et Fred en pleine discussion avec des gens qui leur posaient des tas de questions et qui venaient les encourager.

— Alors, s'exclama la Globe, Armand n'est pas arrivé ?

— Y' va pas tarder, tu sais bien qu'il est toujours à la bourre, ajouta Éric.

— Bon, moi, soupira Vincent, j'veais voir Pierrot. Il est reparti dans sa chambre. Vous n'avez qu'à rester près du camion.

Pierrot s'était changé. Il tirait sur sa pipe qu'il allumait lentement en réfléchissant à un éventuel oubli. Tout semblait parfait. Il ferma son sac de voyage.

— C'est bon, on peut y aller ! Vincent : prends la petite couverture au pied du lit, le camion n'chauffe pas.

Une de plus, pensa Vincent ; mais Pierrot finirait bien par voir les autres couvertures dans le camion.

— On en a déjà pris chez Olivier et Nanard.

— Prends-la, on en aura bien besoin. Al-
lons-y ! Il y a encore pas mal de monde à voir,
dehors. Mets mon sac dans le camion, si tu veux
bien.

Armand arriva muni d'un grand sac de
sport qu'il jeta sous une banquette. Armand était
plus âgé que les enfants : il conduisait depuis peu
et s'était proposé pour accompagner le groupe et
relayer Pierrot pour la conduite. Il faisait par-
ti des anciens de la J.O.C. avec Totor, Sesselle,
Biquette qui, par ailleurs, l'avaient escorté ce
soir de Noël. Ils formaient également une sacrée
équipe ! Ils venaient régulièrement rendre visite
à Pierrot. Ils débarquaient avec guitares, bou-
teilles, tabac et passaient avec Pierrot et les ga-
mins de superbes moments. Armand n'était donc
pas un inconnu : l'aventure n'aurait pas été pos-
sible avec une personne étrangère au groupe. Il
fallait que tous se connaissent bien pour assurer
la réussite du projet.

Le moment tant attendu était arrivé. Cha-
cun prit place dans le camion, Armand au volant
et Pierrot sur le siège passager, les jeunes ados

sur les banquettes. Armand fit ronfler le moteur et, lentement, avançait au milieu des bras qui s'agitaient et des mains qui tapaient la carrosserie ou les vitres. « Salut, les gars : bon voyage et faites gaffe à vous ! » Tout le monde y allait de ses encouragements. Les passagers et Pierrot, bras droits tendus hors de la portière, saluaient une dernière fois les fidèles, courageux, restés jusqu'à leur départ. La petite foule, sur le trottoir, disparut lorsque le camion tourna à l'angle de la rue du Buisson, mais ce n'est que lorsqu'ils quittèrent la zone et toute la banlieue qu'ils réalisèrent vraiment qu'ils étaient partis. L'entrée sur l'autoroute signait le grand départ. La première partie du trajet s'effectuait sur l'autoroute A6 jusqu'à Avallon. Ensuite, ils prendraient la Nationale pour rejoindre Lyon, puis Grenoble. Les tronçons d'autoroute entre Avallon et Lyon étaient encore en travaux. Dans quelques mois, les automobilistes pourraient rejoindre la Côte d'Azur uniquement par l'autoroute du Soleil.

Pierrot faisait le point de temps en temps sur la carte pour savoir à quel endroit ils se trouvaient.

Son angoisse, tout comme celle d'Armand, était l'état du véhicule. Tout avait été vérifié : les niveaux, les pneus, les freins, mais le moteur tiendrait-il la distance ? De temps en temps, il y avait comme des « trous ». Il pétaradait et une fumée grisâtre s'échappait du pot d'échappement. Armand a dû s'arrêter quelques minutes sur une aire de repos pour tenter une réparation sur les portes à l'arrière qui menaçaient de s'ouvrir. Il rafistola le système de fermeture avec des morceaux de ficelle qui traînaient sur le plancher.

— N'allez pas vous appuyer dessus : ok, Éric ?

— Pourquoi moi ?

— Tout le monde connaît ta réputation, répondit Armand en riant.

Armand était encore en forme pour continuer à conduire jusque sur la Nationale. Armand ne risquait pas de s'endormir au volant. Les enfants chantaient, blaguaient, s'amusaient comme ils le pouvaient pour lutter contre le froid et la fatigue qui engourdissaient leurs membres.

Près de 210 kilomètres plus loin, ils arrivèrent

à Avallon. L'autoroute laissait la place à la Nationale et Pierrot prit le relais.

Le camion traversait la nuit les villes, les villages. Les heures et la distance s'égrenaient sans encombre.

Au petit matin, alors que la nuit était encore très noire, le camion stoppa à Belleville, située à plus de 400 km de Paris entre Mâcon et Lyon, à la hauteur d'un routier qui venait de lever les rideaux. Il restait encore, d'après les calculs de Pierrot, plus de 250 kilomètres à effectuer.

— Si on s'y prenait un p'tit déj' ? lança Pierrot. On va se réchauffer et se passer un coup de flotte sur la gueule ; profitez-en donc pour aller aux toilettes !

Sans surprise, tout le monde approuva. Le petit déjeuner leur fit le plus grand bien. Des cafés, des chocolats chauds avec tartines beurrées les réchauffèrent et les remirent sur pied. Un peu d'eau chaude sur le visage fit disparaître légèrement la fatigue de la nuit.

En sortant, les enfants se chahutaient en

s'échangeant de petits coups de poing sur le corps, histoire de se dégourdir et de se réchauffer. Armand fit une rapide vérification du camion : tout semblait normal. Pierrot, les traits tirés, se réinstalla au volant.

— Tu me remplaceras après Lyon ou Grenoble. Quand on attaquera les petites routes de montagne, je préfère que ce soit toi qui conduises, dit-il à Armand qui s'installait sous une couverture.

— Putain : ça caille de plus en plus, ici ! D'accord, j'veais essayer de fermer un peu les yeux. Derrière, c'est plus calme !

Arrivés à Lyon, Pierrot amena la camionnette sur la route en direction de Grenoble avant de laisser la place à Armand.

C'est après Grenoble que la route départementale devenait de plus en plus sinueuse avec de longues montées et descentes. Des panneaux annonçaient l'état d'enneigement des cols dont certains étaient fermés à la circulation. Les sommets immaculés se rapprochaient en dessinant leurs arrêtes dans le soleil levant. Bientôt, les bords

de la chaussée blanchissaient et la neige s'épaississait au fil des kilomètres. Le véhicule avançait lentement, car chaque montée lui demandait des efforts considérables. La neige était présente sur l'asphalte et la conduite devenait risquée, presque impossible.

— Faut mettre les chaînes, ça glisse ! Bientôt, on ne pourra plus avancer. Ce sera de pire en pire.

Armand acquiesça.

— D'accord : il fait un peu meilleur, dehors. Les gars vont pouvoir se dégourdir les jambes. On n'avance pas, avec c't engin !

— Y'a un lac. J'veis m'arrêter devant, sur le parking, à l'entrée du pat'lin.

— Ils pourraient peut-être aller chercher des trucs à grignoter ? suggéra Armand. Il y a une épicerie de l'autre côté de la route. On cassera une petite graine avant de repartir, mais regarde ! Il y a des tables à côté du lac... C'est sympa, ici. T'en penses quoi, Pierrot ?

— Ça marche, mais on met d'abord les chaînes : c'est d'la merde à mettre, ces trucs-là.

— T'inquiète ! Je sais faire.

En un instant, tout le monde fut dehors, trop heureux de respirer enfin l'air pur et de ne plus entendre les bruits de la camionnette. Armand et Pierrot commencèrent la fixation des chaînes tandis que les enfants partirent chercher quelques victuailles et des viennoiseries pour grignoter. La cloche du village venait de sonner les onze heures. Ils n'étaient plus très loin du but mais, avec cette camionnette, il leur faudrait encore presque une heure et demie avant d'atteindre le village. Le groupe appréciait ces quelques minutes de repos au bord du lac. Il s'était installé à une table réservée au pique-nique estival. Les brouillards se levaient et les cimes, rocailleuses et enneigées, émergeaient lentement au-dessus des brumes mystérieuses. Malgré le froid mordant, les enfants contemplaient un spectacle qu'ils n'avaient guère l'habitude d'observer. Loin d'Auber, ils laissaient leurs esprits se perdre dans de douces rêveries. Ils oubliaient leur cité tumultueuse, les bruits de la rue, les cris et tissaient le temps d'un instant des liens avec cette

nature qu'ils ne connaissaient pas.

Pierrot brisa le silence en demandant de tout rassembler dans un sac et de jeter le reste dans une poubelle installée sur le parking. Il ne fallut que quelques minutes pour ranger et nettoyer.

— Reste environ quarante bornes à s'taper, on y va ! dit-il à Armand en lui tapant l'épaule. C'est toi qui prends le volant. Allez, les gars, go ! dit-il aux enfants qui s'approchaient du lac.

À ces mots, tout le monde rappliqua en courant et sauta dans le camion. Vêtue de ses chaînes, grâce à la dextérité d'Armand, la camionnette allait affronter sereinement les derniers kilomètres enneigés sur des pentes au dénivelé impressionnant. Il avait beau être un jeune conducteur, il se montrait très prudent et aussi très habile, confiant. Il avait les qualités pour que tout le monde se sente en sécurité. Le maillon faible restait l'état de la camionnette. Les occupants semblaient reprendre des forces, la fatigue s'estompait. Sans doute était-ce dû à l'arrivée prochaine qui s'annonçait ? La Globe avait une fâcheuse

tendance à critiquer tout ce qui était un peu trop reluisant à son goût. Des enfants, bien habillés, devenaient des fils de bourgeois : « Sales bourges ! », comme il disait ; les belles maisons, les beaux quartiers : « Maisons de bourges ! », « Quartiers de bourges ! » Alors, quand une belle voiture suivait la fourgonnette, la Globe s'agitait derrière les vitres des portes arrière : « Sales bourges ! », lançait-il en montrant de grands doigts d'honneur. Les conducteurs tentaient parfois des dépassements hasardeux sur ces routes sinueuses mais, souvent, restaient en arrière en prenant un peu de distance jusqu'à pouvoir les dépasser sans danger. Pierrot savait bien qu'il n'y avait rien de bien méchant de la part de la Globe : juste de la moquerie provocatrice. Si, au début, cela pouvait être amusant, ça finissait vite par devenir très lourd.

— La Globe, arrêtes tes conneries, c'est bon ! Ils t'ont rien fait.

— Salauds d'bourgeois pleins d'fric !

— Qu'est-ce que t'en sais ? Tu connais rien d'eux : ça s'trouve, y' sont complètement endettés

pour s'payer leur bagnole.

— Non, ça s'voit : c'est des bourges.

Pierrot n'insista pas, cela n'aurait servi à rien. Sans doute était-ce la réaction d'un gamin né dans une cité et qui a grandi avec l'idée que tout ceux qui avaient de l'argent étaient des bourgeois et que tous les bourgeois détenaient l'argent et le pouvoir. Il n'avait pas compris que des ouvriers pouvaient se saigner pour se payer une voiture convenable et partir en vacances. Tout ce que Pierrot tentait de lui faire comprendre était qu'il pouvait se tromper en ne se fiant qu'aux apparences. Ce qui allait se passer, un peu plus loin, apporterait la preuve que Pierrot avait raison.

En quittant le village, une fourgonnette de la gendarmerie était en faction à l'entrée d'un petit parking. Un gendarme leva le bras et fit signe à la camionnette de se ranger sur le côté.

— Bonjour, Gendarmerie nationale : présentez-moi vos papiers, permis, cartes grises et assurances.

— Pierrot, file les papiers.

Pierrot se pencha vers la boîte à gants et tendit les papiers à Armand.

Le gendarme examina les papiers tout en effectuant le tour du véhicule, inspectant les pneus et les fixations des chaînes. À la hauteur des portes arrière, il vit les enfants, dont la Globe qui grimaçait et qui, visiblement, s'amusait de sa présence. Éric, assis à ses côtés, avait beau lui taper du coude, il continuait gentiment ses plaisanteries. Revenu à la vitre du conducteur, le gendarme, agacé des pitreries de la Globe, posa quelques questions.

— Vous venez d'où ?

— D'Aubervilliers.

— Vous allez où ?

— Villar-d'Arêne.

— Les gamins, derrière : y' sont d'Aubervilliers ? Donnez-moi leurs cartes d'identité.

— Pourquoi ?

— C'est un contrôle et je dois m'assurer que tout est en règle.

— Pas de problème

— Vous, monsieur, qui êtes-vous ? demanda-

t-il en penchant sa tête vers Pierrot.

— Leur curé.

— Monsieur, je vous prie de descendre du véhicule : je n'aime pas qu'on s'moque de moi.

— Je n'me moque pas !

— Venez, nous allons vérifier tout ça dans la fourgonnette : suivez-moi !

— Putain : il embarque Pierrot, ce con !
fit la Globe en colère.

— T'inquiète pas : ils vont juste vérifier au central si ses papiers sont en règle, rassura Armand. Il a cru que Pierrot se foutait de lui. Faut dire qu'avec la tête qu'il a, ce matin, il ressemble plus à un taulard évadé qu'à un curé. Mets-toi à sa place : quatre ados accompagnés d'un mec de vingt ans et d'un vieux dans une camionnette pourrie, ça éveille les soupçons et la curiosité. Alors, quand t'es flic, tu fais quoi ?

Un petit quart d'heure plus tard, Pierrot sortait de la fourgonnette et reprit sa place auprès d'Armand.

— C'est bon, on y va !

— Hé, Pierrot : t'ont pas torturé, au moins ?

s'amusait la Globe.

— Si t'avais pas fais le con, on s'rait déjà sur la route. Puis, cet idiot n'a pas cru que j'étais curé : il a tout vérifié. Enfin, j'ai tout de même eu droit à un « Pardon, monsieur le Curé, tout est en ordre. Vous pouvez y aller. »

« Pardon, monsieur le Curé ! », « Pardon, monsieur le Curé ! » : les enfants s'amusaient à répéter cette phrase à tour de rôle en se moquant de Pierrot.

Villar-d'Arène était en vue. La neige était très abondante sur le bord de la route. C'était le dernier village avant le franchissement du Col du Lautaret. La carte indiquait qu'il fallait quitter la départementale à la sortie du village et suivre une direction, sur la droite, vers le « Pied-du-Col ».

— Merde, j'trouve pas la route : vous voyez où c'est ? demanda Armand.

— Non, arrêtons-nous. Y'a une auberge, j'vais leur demander, dit Pierrot en ouvrant la portière.

Après quelques minutes, Pierrot revint, l'air un peu inquiet.

— Bon, y'a pas de route : en fait, c'est juste un chemin mais, à cette époque-ci, il est entièrement recouvert et impraticable. Faut finir à pied. La dame m'a dit qu'on peut laisser le véhicule sur le parking derrière l'auberge. Y'a un peu plus de deux bornes et demie, mais le sentier est totalement enneigé, recouvert d'une épaisse poudreuse. Faudra chausser les skis.

— Merde ! s'exclama Armand. Suis mort... Avant de tout défaire, j'veais boire un jus.

— Nous aussi ! dirent les enfants en chœur.

— Allons-y : normal, après tout. Ils nous autorisent à laisser l'engin chez eux, approuva Pierrot.

C'était une belle auberge montagnarde avec un joli feu de bois qui crépitait joyeusement. Les enfants se réchauffaient les mains au-dessus des flammes quand une belle jeune fille au teint rosé vint prendre les commandes.

— Six cafés, ça marche ! Vous allez au Pied-du-Col ?

— Oui, on va passer quelques jours de

vacances, répondit Pierrot.

— Pourtant, il n'y a rien là-bas. C'est un hameau abandonné, il n'y a personne.

— On a loué un chalet, enfin : c'est dans une ancienne ferme, précisa Pierrot.

— Oui, je vois, mais les propriétaires n'y vivent plus depuis très longtemps.

— Ils m'ont envoyé les clés par la poste en disant qu'on y serait tranquille.

— Ça, c'est sûr ! répondit la jeune fille, amusée.

— Mademoiselle, comment vous appelez-vous ? questionna Armand.

— Sylvia, j'apporte les cafés.

— Waouh, étant donné qu'on viendra souvent au ravito dans le pat'lin, on prendra les petits déj ici, servis par Sylvia.

Armand, un des beaux dragueurs des 800, avait déjà des vues sur la jeune serveuse.

— J'te laisserai ma place, dit Fred, car se taper 5 bornes aller-retour, remplir les sacs à dos et revenir chargés à ski, dans la poudreuse, non merci ! Tout ça pour voir Sylvia : j'te laisse ma place !

— Putain, les dernières bornes vont être les plus balaises ! soufflait la Globe.

— Tiens ! La Globe qui se réveille, fit Pierrot.

Effectivement, la chaleur du feu et la danse des flammes avaient eu raison de la Globe qui accusait un sérieux coup de pompe.

— La marche, sur des skis dans la neige, va te réveiller, ajouta Pierrot.

— On aurait mieux fait d'prendre des raquettes, lançait la Globe, dépité.

Le Pied-du-Col

L'estafette était déchargée de ses sacs, des skis et de tout le fourbi indispensable qu'il fallait emmener. Chacun mettait les chaussures de ski prêtées par des amis de la paroisse. Elles avaient dû en voir, des kilomètres de descente et de remontées mécaniques. Ce ne fut pas une mince affaire de les enfiler, de fixer tout le barda sur les sacs, mais encore moins de se tenir debout, chargé comme des bourricots et d'avancer. À l'exception

d'Armand qui était déjà monté sur des skis, c'était une première pour tous les autres. Jusqu'à ce jour, Pierrot, le Breton, n'avait connu que la mer pour vacances, Fred et Éric, qui venaient du continent Africain, n'avaient jamais goûté aux joies de la neige. La Globe n'avait jamais quitté la cité et ne s'était jamais retrouvé dans les classes qui partaient en séjour à la montagne. Vincent, ses vacances, il les passait chez ses grands-parents et n'avait jamais connu, comme la Globe, les classes de neige. De toute façon, il fallait se retrouver dans la classe d'un instit, toujours le même, pour partir à la neige et, franchement, étant donné l'individu, ça ne valait pas la peine d'en baver toute une année pour partir quelques jours à la montagne. C'est pourtant ainsi qu'Armand avait obtenu ses étoiles, durant les classes de neige, cependant il était à Gabriel Péri, non à Joliot-Curie.

Armand prodigua ses premiers conseils et, péniblement, le groupe se mit en marche. Pierrot semblait souffrir plus que tout le monde, mais ne lâchait pas sa pipe pour autant.

— Ça va, Pierrot ? Tu craches tes poumons. Range ta pipe avant d’la casser.

La Globe avait tenté un jeu de mots que personne ne releva, trop essoufflé par la marche et concentré afin d’avancer correctement.

— C’est pas facile : c’est pas des raquettes !

— On a pas le choix, Éric, on a des skis, faut faire avec, répondit Armand.

Tant bien que mal, les marcheurs arrivèrent au « Pied-du-Col ». C’était un petit groupe de maisons qui gisait sous la neige. Il n’y avait pas âme qui vive : un hameau perdu dans un désert blanc. La montagne, qui s’étendait juste devant les maisons, s’élevait brusquement et transperçait les nuages. Les arrêtes étaient vives et les pentes abruptes dégarnies de neige laissaient voir le schiste noir, contraste saisissant. Les nuages ne quittaient plus les cimes et formaient un écrin opaque et sombre. Il n’était pas très tard, mais il semblait que le soleil voulait déjà se coucher.

Pierrot tenait les clés de la maison dans le creux de sa main droite. Il savait que c’était une

ancienne ferme construite avec une partie en dur et une autre en bois. Il savait qu'elle n'était pas loin du chemin en arrivant du village et que, devant elle, il n'y avait aucun autre bâtiment, que la vue donnait directement sur les parois vertigineuses.

— Ça doit être celle-là, suggéra Pierrot. De toute façon, y'en a pas cinquante.

— T'es sûr ? s'inquiétait la Globe étant donné l'état du bâtiment.

— On va pas tarder à le savoir.

Pierrot présenta la clé dans la serrure qui lui allait comme un gant.

— La clé du Paradis ! s'exclama t-il.

— Oh, Saint Pierre : tu f'rais mieux d'ouvrir, on s'caille ! ajouta la Globe.

Le chalet

La porte de bois plein s'ouvrait péniblement sur une unique grande pièce. Une petite fenêtre à carreaux surmontait un évier en pierre taillée d'un seul bloc muni d'une pompe à main. À

la gauche de l'entrée, un compteur électrique, noir, était fixé sur un panneau de bois accroché au mur. Pierrot leva le bouton en position de marche et l'ampoule noircie sous un abat-jour poussiéreux s'alluma aussitôt. La lampe éclairait le dessus d'une grande table de bois très épais. Deux bancs, les pieds en l'air, étaient retournés sur la table. Dans le mur pignon, situé à gauche de la pièce, se tenait une large cheminée avec deux chenets creux pour y déposer des verres à l'intérieur qui garderaient le café au chaud. Deux petits bancs étaient disposés de chaque côté du foyer. Ils pouvaient s'ouvrir pour mettre au sec des aliments fragiles quant à l'humidité, notamment le sel. En ouvrant les portes d'un grand placard, dans l'épaisseur du mur opposé à l'entrée, se dégageait encore des mélanges d'odeurs agréables que les enfants, hormis Vincent, ne connaissaient pas. Ces odeurs lui rappelaient le placard dans la cuisine de la petite ferme de ses grands-parents. C'étaient des parfums qu'il adorait. Dès qu'il arrivait en vacances, il aimait ouvrir les portes du placard et se laisser envahir, enivrer,

par toutes ces merveilleuses odeurs de fumée, de gâteaux secs, de jambons séchés qui avaient pénétré chaque cellule de la pièce, des succulents pâtés de foie gras, de poulet farci au pain aillé, qui cuisaient lentement dans le chaudron suspendu à la crémaillère, des noix et du tabac fraîchement récolté au début de l'automne ou des foin de juin, les odeurs de la cour, des poules et des canards, du cochon, des deux vaches du grand-père et du merveilleux fumier qui collait aux sabots et pénétrait chaque recoin de la pièce jusqu'au fond du placard, jusqu'au creux du tiroir de la table où séjournait la tourte enveloppée dans son torchon.

— Waouh ! Que ça sent bon ! s'exclama Vincent.

— Ouais, mais il est vide. Enfin, il reste un peu d'huile qui doit être hyper rance, du vinaigre, un peu de sel, du poivre et des torchons, avec ça !

La Globe s'arrêta net, l'air de dire : « On n'ira pas loin ! »

Un lit, caché derrière des rideaux suspendus

aux poutres du plafond, était appuyé le long d'une cloison faite de larges planches de bois. Quatre couvertures pliées étaient posées à son pied. Au milieu de la cloison, une porte à deux battants donnait sur une grande étable. Il était possible d'ouvrir indépendamment le bas et le haut de la porte de manière qu'en ouvrant la partie haute, il était aisé de surveiller l'étable sans que les animaux ne puissent venir dans la cuisine. Il y avait encore des sortes de cases pour isoler les jeunes ou les animaux malades. Cette ancienne grange-étable servait surtout de bergerie. Toutefois, deux mangeoires en bois, séparées par une cloison de lattes, trahissaient la présence de vaches dans l'étable. Chaque vache pouvait passer la tête encornée à travers une ouverture faite dans le bois pour manger, à sa hauteur, le foin dans sa crèche, sans le gaspiller et sans embêter sa voisine.

Il y avait une grande entrée pour les animaux sur la façade principale du bâtiment. Une échelle artisanale en bois permettait d'accéder à l'étage supérieur où était entreposé du foin tout

jauni et très sec qui couvrait le plancher. Le foin pouvait être jeté directement par une trappe ouverte du plancher, sur le sol de l'étable, puis être partagé dans les mangeoires des bovins.

— Interdiction de fumer, ici, dit Pierrot : c'est valable également pour toute la grange.

— Tu m'étonnes ! C'est tellement sec que tout partirait en fumée en un rien de temps, ajouta la Globe.

De l'extérieur, on pouvait accéder directement au fenil par une large entrée surmontée d'un linteau en arc, ouverte dans le mur-pignon. Le terrain, surélevé à cet endroit, permettait d'engranger directement le foin à l'étage.

— Quelqu'un a vu les chiottes ? demanda Armand, curieux et inquiet.

— Non, pas plus de chiottes que de salle de bain. Il y a la grande pièce et cette grange, c'est tout, constatait Fred.

— Comment on va faire pendant tout c'temps ? questionnait la Globe.

— Toi qu'aimes pas le luxe et les bourgeois, tu peux pas être mieux servi !

Pierrot, avec cette petite phrase, venait de détendre le groupe qui éclata de rire.

— Grrrr, grommela la Globe, c'est quand même chiant.

— Chez nous aussi, y'a pas de salle de bain, ni de chiottes et pas d'eau courante chez mes grands-parents, ajouta Vincent afin de rassurer le groupe. On va derrière les vaches.

— Putain, mais ici y'a pas de vaches ! La nuit, quand tu vois rien, tu t'lèves et tu vas derrière les vaches ? demanda la Globe hargneusement.

— T'as jamais entendu parler des pots de chambre ?

— Non : à Auber, on a des chiottes, on n'est pas sauvage !

— Ben oui : c'est ça, le luxe, une salle de bains et des chiottes. J'te signale tout de même, ma Globe, qu'il y a plein de baraques, à Auber, sans salle de bain. Ils se lavent à la bassine et à l'eau froide et, une fois par semaine, ils vont aux bains-douches. Nous, dans les appart', on a de la chance : baignoire sabot, chiotte et chauffage central.

Si c'est pas du luxe, ça !

Les deux enfants se renvoyaient la balle gentiment. Vincent n'avait pas tort : il y avait encore plein de taudis à Auber et, comparés aux nouveaux HLM dans lesquels ils habitaient, il ne fallait vraiment pas se plaindre. La Globe se comparait aux catégories de couches sociales supérieures contre lesquelles il avait un peu « la haine ».

— En guise de chiottes, vous avez toute la place, dehors ; suffit de définir un coin où on ira et puis, c'est tout, trancha Pierrot.

— La nuit, tu crois pas que je vais sortir du duvet pour aller me g'ler dans la neige ? râlait la Globe.

— Quand on aura vidé quelques conserves, tu t'en serviras comme d'un seau, dit Pierrot le plus sérieusement du monde.

— Non : tu déconnes, Pierrot ?

— Pas du tout, si j'ai un problème, la nuit, c'est ce que je f'rai.

— Ben heureusement qu'on va en bouffer plein, des conserves, acheva la Globe.

La surprise était de taille quand Armand voulut se laver les mains. Il avait beau actionner la pompe, il n'y avait rien qui arrivait.

— Les tuyaux doivent être bouchés, peut-être gelés, ou alors la citerne est vide ?

Armand ne comprenait pas.

Le séjour s'annonçait des plus rudes au sein de cette ancienne ferme à l'abandon.

— C'est vrai qu'on l'a louée pour pas grand-chose : il ne fallait pas s'attendre à un palace ! avoua Pierrot.

Pierrot ne perdait pas son flegme. Il abordait la situation avec calme et sérénité sans se laisser envahir par des émotions destructrices. Il avait bien conscience que le séjour serait rude, mais en même temps, il se disait que ce serait sans doute une fabuleuse expérience. Il était convaincu que, pour les gamins qui ne sortaient jamais ou presque de leur cité, ces vacances seraient très appréciées et les marqueraient pour toujours. Sans dire un mot et après avoir enlevé les bancs, il commença à sortir les affaires de son sac de voyage, mit tout son bazar sur la table

et toute la compagnie fit de même. Heureusement, ils avaient chacun un litre d'eau et seraient sauvés de la soif pour la soirée.

— La première chose, les gars, qu'il faut faire, c'est un feu dans la cheminée, proposa Pierrot. Ça commence à cailler sec et nos pantalons sont trempés.

— Passez-moi d'abord une lampe que j'regarde le conduit s'il est pas bouché ou trop plein de suie.

Vincent avait l'habitude. Chez ses grands-parents, la cheminée était nettoyée tous les ans par des gens de voyage qui passaient chaque automne. Il avait déjà vu un feu de cheminée et la vitesse à laquelle un incendie peut se propager le poussait à la prudence.

— Ça semble ok ; mais faut tout de même y aller doucement et pas de grandes flammes, au début.

Au fond de la grange, Éric avait remarqué un tas de bois de chauffage entreposé, bien rangé, que les propriétaires n'avaient pas utilisé. Il revint les deux bras chargés de bûches qu'il déposa

aux pieds de Vincent. Fred et la Globe voulaient s'occuper de l'allumage, mais la tâche fut confiée à Vincent qui en avait déjà l'habitude.

— Vous m'aidez après. Pour l'instant, faut y' aller doucement, avec du petit-bois. Heureusement, il y a aussi des morceaux de cageot.

Le feu commençait à bien prendre et les enfants, tour à tour, ajoutaient des bûches un peu plus grosses. Il y avait du pin et du châtaigner que Vincent n'aimait pas, car ces essences éclataient et rebondissaient jusque sur le vieux plancher ajouré.

— C'est dangereux, ces bûches, soupirait Vincent : mais je préfère garder les bûches de chêne pour la soirée et la nuit. Elles tiendront plus longtemps et donneront une belle braise.

La chaleur commençait à se faire sentir autour du foyer, mais il fallait se tenir près du feu pour l'apprécier. Pierrot avait rangé quelques conserves dans le placard.

— Ce soir, maquereaux ou sardines, au choix ; puis raviolis. Il nous reste encore du pain de ce matin. On a aussi des petit pois, des haricots,

du pâté, du jambon et du saucisson. Pour les croissants, demandez à Armand : il ira nous les chercher demain matin, plaisantait Pierrot.

— Oui, c'est vrai, il ira voir Sylvia en même temps, prendre un p'tit déj et blablabla, blablabla...

La Globe, toujours taquin, le charriait.

— Si on sortait faire un tour pour repérer les lieux ? proposa Fred.

— Ok, ça nous f'ra du bien de prendre un peu l'air, répondit Éric. Je commence à m'endormir.

— Je vous suis : le feu ne risque rien.

La grand-mère de Vincent lui avait bien appris à « pousser » les bûches au fond du foyer de façon à ce qu'elles ne soient pas en équilibre sur les chenets et ne viennent pas à rouler en se brisant. Vincent avait pris soin de les mettre bien à plat. Ainsi, les six pouvaient aller se balader sans risquer un incendie.

— Putain, toute cette neige sur les toits ! Y'en a au moins plus d'un mètre !

— T'en a jamais vu autant, Éric ?

— Ça risque pas. À Agadir, on connaissait pas ça.

— Moi non plus, ajouta Fred qui faisait allusion à ses années passées en Afrique.

— Chez nous, en Dordogne, on a de la neige, parfois ; mais jamais autant, bien sûr.

Vincent se souvenait d'une année où la neige était très abondante durant les vacances de Pâques. Son oncle avait fait un traîneau avec un vieux capot de 4 chevaux qu'il tractait derrière sa voiture. Vincent avait goûté au plaisir de la glisse assis sur ce capot qui fonçait rapidement sur les routes enneigées du Périgord.

Un ruisseau coulait paisiblement, se frayant un chemin à travers la neige et se faufilait sous les stalactites glacées, suspendues aux branches, qui bordaient l'eau. Sous les gouttières des maisons, le spectacle des blocs de glace qui descendaient en colonne gelée était éblouissant.

Vincent avait amené un Kodak Instamatic 25 qui lui permettait d'immortaliser ces instants magiques. Cet appareil photo était encore tout neuf. Vincent venait de le recevoir pour son anniversaire

au début du mois. Il l'avait déjà testé, évidemment, trop heureux de pouvoir se balader avec ce petit appareil que beaucoup de gosses de son âge ne possédaient pas. Il ne sortait jamais avec, dans la cité, et préférait aller dans des endroits plus tranquilles pour réaliser ses essais. Ainsi, il avait parcouru les allées du cimetière du Père Lachaise à la recherche de tombes insolites et d'illustres personnages.

Devant le hameau, les pentes étaient douces et offraient un terrain d'entraînement pour skieurs débutants.

— Demain, vous prendrez tous, sans exception, vos premières leçons de skis. C'est parfait, ici, dit Armand en montrant les futures pistes de jeu.

La fumée qui sortait de la cheminée montait à la verticale pour se dissiper dans l'air qui se refroidissait de plus en plus. Elle témoignait de la présence vivante du petit groupe dans ce hameau fantomatique. La Globe prit de la neige dans ses mains pour en faire une boule qu'il lança sur Pierrot qui lui répondit immédiatement. En

moins de cinq minutes, les boules volaient dans tous les sens et l'on pouvait entendre les rires résonner dans la montagne.

— Stop ! Stop ! Pouce ! J'arrête ! Rentrons ! On va se réchauffer et manger tranquillement, lança Pierrot.

De belles braises apportaient un peu de chaleur dans la pièce. Les chaussures étaient laissées à l'entrée et tout le monde tendait les pieds mouillés vers le feu. Il y avait un trépied que Vincent déposa devant le foyer. Il prit un peu d'eau dans une bouteille pour nettoyer le fond d'une casserole poussiéreuse. Pierrot fit de même pour les assiettes qu'il avait sorti du fond du placard avec des couverts.

De nouvelles bûches ravivaient le feu : de beaux morceaux de chêne donnaient une braise ardente que Vincent tira sous le trépied. Le temps d'avaler deux boîtes de sardines qu'en quelques minutes, le repas était déjà chaud : de bons raviolis que tout le monde appréciait comme un repas de fête. Ce premier soir, après une nuit blanche et une marche d'approche dans

la neige, le groupe était exténué. Tout le monde était d'accord bien sûr pour que Pierrot et Armand s'installent dans leurs duvets sur le lit. Ce n'était pas du grand luxe pour autant, mais toujours mieux que sur le plancher des vaches. Il y avait un vieux balai, de paille usée, que Fred passa sous et autour de la table afin d'installer les duvets.

— Regardez !

Pierrot tendait à la Globe une couverture large et épaisse qui était pliée sur le lit.

— Vous pouvez la mettre sur le plancher : ça s'ra moins dur et moins froid.

— Ça marche. Merci Pierrot.

La Globe étendit la couverture entre la table et la cheminée en laissant un écart de sécurité. Vincent n'aurait pas froid : il avait un vrai duvet en plumes d'oie dans lequel il pouvait entrer en ne laissant dépasser que le bout de son nez. Il l'avait essayé, début décembre, à Fontainebleau avec des températures bien inférieures à zéro degré. Il avait suivi le club de spéléologie installé dans la cité des 4000 logements de la Courneuve.

Fred avait un duvet assez chaud également, même s'il était moins performant. Quant à la Globe et Éric, leurs duvets semblaient un peu légers.

— Mettez-vous au milieu : vous aurez moins froid. On mettra les couvertures qui restent par-dessus les duvets.

La proposition de Fred était bien accueillie.

Vers quatre heures du matin, les dernières braises s'éteignirent. Le silence était légèrement brisé par de discrets ronflements.

Le ravitaillement

C'est Vincent qui se leva le premier. D'abord, il passa une veste épaisse sur son pull encore chaud de la nuit ; puis, il enfila le bas de son pyjama à l'intérieur d'une paire de bottes et, enfin, il marcha une dizaine de mètres dans la neige pour soulager une envie pressante. Il réactiva ensuite quelques braises endormies en soufflant dessus, posa un peu de petit-bois, puis des petites bûches et le crépitement du feu commençait

à chanter dans la pièce. Les têtes émergeaient des duvets et les regards se dirigeaient directement vers les flammes qui dansaient.

— Super, Vincent : t'as pas eu de mal à l'allumer ? questionna Pierrot en baillant.

— Non, y'avait encore quelques braises. Ça caille, dehors, mais il va faire beau. C'est chouette !

Tour à tour, ils enfilèrent l'unique paire de bottes trouvée au fond de l'étable pour aller dans la neige. La veille, en marchant autour des bâtiments, les enfants avaient trouvé une sorte de grande toupine en fonte, dans une remise, derrière la grange. Ils l'avaient ramenée à la cuisine et allaient s'en servir pour fondre de la neige au coin du feu. Ils auraient ainsi un peu d'eau chaude sous la main. Ils réservaient l'eau des bouteilles pour les petits déjeuners.

— Qui suit Armand pour le ravito ? On va noter ce qu'il faut pour plusieurs jours.

Vincent et Éric se portèrent volontaire à la question de Pierrot. Ils passèrent un peu d'eau tiède sur leurs visages, vidèrent leurs sacs à dos

et s'habillèrent chaudement pour la balade dans la neige. Ils avaient entreposé skis, bâtons et chaussures dans l'étable. Une fois équipé, le petit groupe s'élança sur les traces laissées la veille dans la poudreuse. Pierrot, la Globe et Fred rangèrent les duvets sur le lit, puis ramenèrent de petites bûches de chêne pour alimenter le feu. Un peu d'eau chaude suffit pour rincer les bols. Au fur et mesure que l'eau diminuait dans le chaudron, Fred le regarnissait de neige.

La balade dans la neige, légèrement tassée par le passage du groupe la veille, était plus aisée. Les skis glissaient mieux sur les pentes douces et les efforts à fournir sur les bâtons étaient moindres. Les enfants étaient plus en forme, également, reposés par une bonne nuit de sommeil au coin du feu.

— Armand, on va d'abord faire les courses.

Hier, ils étaient passés devant une petite épicerie au milieu du village. Vincent avait pris les devants. Il avait bien compris qu'Armand souhaitait surtout aller à l'auberge.

— Ok, après, on ira prendre un café avec des

croissants à l'auberge.

— On a déjà bouffé ! souligna Éric.

— Ben quoi, ça empêche pas d'reprendre un café et des croissants !

— Suis pas sûr que ce soit le café et les croissants qui t'intéressent, fit remarquer Vincent.

— Non, t'as raison : elle est super mignonne. Tu trouves pas ? Même si t'es trop jeune pour elle, t'as bien un avis, non ?

— Bien sûr qu'elle est mignonne, mais t'es là pour quelques jours ; après, retour case départ à Auber.

La petite épicerie accueillit chaleureusement ces touristes un peu étranges. Les provisions se composaient principalement de conserves, d'eau, de beurre, de gâteaux, de pâtes, de fromage local et de quelques tablettes de chocolat pour l'énergie. L'équipe fit une halte à la boulangerie dont les odeurs de pain chaud et de croissant envahissaient la chaussée. Armand acheta des croissants au beurre encore tout chauds, des pains au chocolat et une tourte bien dodue à la

croûte épaisse et croquante.

— Pierrot va adorer : ses racines campagnardes aiment le bon pain, déclara Armand. Allez, go à l'auberge !

— Attends ! T'es tellement pressé que t'en oublies le principal, manifesta Éric.

— Merde : si on oublie les clopes, la Globe va nous tuer.

Quelques paquets de Gauloises, mais aussi de Françaises, un peu de tabac et des feuilles à rouler remplirent les sacs à dos. La cheminée de l'auberge était déjà très active. Les trois compagnons s'installèrent à grande une table campagnarde, devant la flambée.

— Y' fait meilleur qu'au chalet, mais y'a aussi des radiateurs. Y' z'ont le chauffage central, constatait Éric.

Sylvia, le visage radieux illuminé d'un grand sourire, se dirigeait vers leur table.

— Bonjour, alors : vous avez trouvé facilement ? Pas trop dur dans la neige ? Pas trop fatigués ? Pas eu trop froid ? Vous avez bien dormi ? Qu'est-ce que je vous sers ?

Sylvia avait enchaîné les questions sans qu'aucun n'eût le temps de répondre sauf pour commander un café et deux chocolats.

— Allez ! C'est parti ! Réchauffez-vous un peu.

Armand ne quittait pas des yeux la jeune fille qui se dirigeait vers le bar. Sa silhouette était fine, sa démarche assurée, légère et sans précipitation.

— Armand, faudra démarrer le fourgon, avant de repartir, pour que le moteur tourne un peu, non ?

Éric venait de perturber les rêveries d'Armand.

— Oui : j'avais prévu, de toute façon, de le faire chauffer un peu.

Le café et les chocolats furent servis et les enfants en profitèrent pour avaler leurs viennoiseries.

— Y' sont supers bons, leurs croissants !
Vincent se régala.

— Bon, faut y' aller, parce que les autr'es vont se demander ce qu'on fout ! Armand, tu demandes

à Sylvia combien on doit et on y go.

C'était Éric qui venait de prendre la décision alors qu'Armand semblait perdu dans des pensées qui le troublaient sérieusement. Contrairement à son habitude, devant la gent féminine, il était devenu étonnement silencieux. Vincent et Éric se regardaient, perplexes devant l'attitude troublante d'Armand.

— Peut-être qu'il est devenu vraiment amoureux, genre coup d'foudre ? glissait doucement Vincent dans le creux de l'oreille d'Éric.

Armand se leva et se dirigea vers la caisse pour régler l'addition. Les deux gamins rejoignaient la fourgonnette sur le parking. Le pare-brise était gelé, des glaçons s'étaient formés. Ils pendaient en bas de la carrosserie. Vincent avait du mal à ouvrir la serrure qui était bloquée par le gel. Il soufflait dessus pour la réchauffer, Éric le remplaçait et, au bout de quelques minutes, la serrure céda.

— Elle est en plein courant d'air, ici. Faudrait qu'Armand la déplace et la mette à l'abri, à l'angle des murs, tout au fond.

— T'as raison, dit Armand en arrivant à la hauteur de Vincent. Je vais la démarrer et la déplacer contre le mur. Au fait, Sylvia m'a dit qu'après-demain, à midi, ils font de la fondue Savoyarde à l'auberge. Si ça branche tout le monde, on pourrait venir. C'est pas trop cher ; puis, on en a jamais mangé.

— Super !

Éric donna un coup sur l'épaule de Vincent :

— C'est quoi, une fondue Savoyarde ?

— Ben, un plat du coin avec du pain que tu trempe dans du fromage qu'on fait chauffer avec du vin blanc. J'crois qu'on rajoute aussi un alcool fort. En tout cas, ça doit être bon ! C'est peut-être l'occasion de goûter : on verra ça avec Pierrot.

Une heure et demie plus tard, les trois avaient déjà rejoint le reste du groupe qui s'amusaient sur leurs skis, parvenant tant bien que mal à trouver leur équilibre. Quelques heures plus tard, les progrès étaient déjà visibles. Même Pierrot semblait trouver un réel plaisir à descendre les pentes douces. C'était une autre histoire de les

remonter. Le manque d'exercice, jumelé avec des poumons bien goudronnés, rendaient sa respiration difficile. Il fournissait des efforts importants pour remonter en écartant la pointe des skis. Quand il en avait assez de s'imposer de telles souffrances, il déchaussait les skis et les portait sur les épaules. Sur les traces des passages cumulés, la neige devenait plus dure et plus stable. Pierrot n'avait plus à marcher sans s'enfoncer jusqu'aux genoux. Il arrivait qu'il descende les pentes sans encombre, sans se retrouver les fesses ou le nez plantés dans la neige. Les enfants lui faisaient alors une ovation bien méritée. La journée s'écoulait joyeusement entre les plaisirs de la neige, les batailles de boules, les descentes à ski et l'entretien du feu dans la cheminée. Le repas du midi était l'occasion de se reposer, de se réchauffer et de reprendre quelques forces avant de repartir se défoncer dehors, de se donner à cœur joie. La nuit, tombée de bonne heure, était profonde, totalement noire en l'absence de rayons de lune. Aucun nuage ne venait masquer le ciel garni d'une multitude d'étoiles. Les six

contemplaient le spectacle fascinant de la beauté du ciel nocturne. La pollution visuelle et atmosphérique des ciels urbains contrariait la contemplation de la voûte céleste. Cette nuit fut une nuit calme, portée par le chant d'une chouette qui devait nicher dans l'une des maisons voisines, abandonnées. Il n'y eut aucun autre bruit en dehors des derniers crépitements des braises.

La fondue Savoyarde

Le réveil fut un peu plus tardif que celui de la veille. Le silence des lieux, la fatigue accumulée, expliquait sans doute la difficulté commune d'émerger des duvets. Il fallut rallumer le feu totalement éteint : une tâche que Vincent exécutait avec plaisir et efficacité après avoir mis les cendres dans un seau en fer et jeté le tout à l'extérieur.

— Nous partirons vers onze heures moins le quart, c'est bon ? questionna Pierrot.

— Parfait, on y sera vers midi et quart : le temps de se préparer un chouilla et on y ira tranquillement,

souligna Armand en regardant si les pantalons avaient séché durant la nuit.

L'auberge commençait à accueillir les premières personnes qui avaient réservé. Pierrot entra le premier, inquiet de savoir s'il restait encore des places. C'est Sylvia qui s'avança vers lui :

— Pas de problème, vous pouvez vous asseoir à la grande table qui est libre devant la cheminée. Ça vous va?

— Super ! s'exclama Pierrot en emboîtant le pas à Sylvia.

— Installez-vous : je vous apporte tout ce qu'il faut.

Le patron, debout derrière un comptoir massif fait de grosses poutres de chêne taillées dans la masse et de briquettes rouges posées « en chevron », servait des apéritifs. Il préparait, pour tous ses clients, des kirs suivis d'amuse-gueules qu'il offrait en guise de bienvenue. C'était un geste rare dans les restaurants que tout le monde semblait apprécier. Cet homme portait une barbe que Fred qualifiait de « berger » mais qui, pourtant, dissimulait des traits encore jeunes. Sylvia

apportait les plateaux garnis de verres remplis jusqu'au col et recevait en retour des remerciements chaleureux.

— Pierrot : ça va coûter cher, le resto. Tu crois qu'on aurait dû ?

Vincent semblait avoir des remords au sujet des finances de la pauvre paroisse.

— T'inquiète pas : Bernard a donné un peu sur son salaire, puis on a eu quelques dons pour nous aider. On peut se faire des petits extras.

Chacun dégustait cet apéritif à petites gorgées comme pour allonger le plaisir. Les enfants, qui n'avaient pas l'habitude de boire de l'alcool, trouvaient le kir très doux et sucré, parfumé et agréable sous le palais.

— Ce n'est pas du sirop, les gars ! C'est très bon, mais ce n'est pas du petit lait. Faut pas en abuser, surtout que ce n'est pas du sirop de cassis que le chef a ajouté : c'est de la crème qui fait au moins vingt degrés. Alors, avec le vin blanc, faut s'méfier.

— Hum, c'est super bon ! J'en avais jamais bu,



Gracieuseté de l'auteur
L'église Saint-Paul d'Aubervilliers

s'extasiait Éric.

Sylvia apportait un appareil qu'elle déposait au centre de la table.

— C'est quoi ? questionna le gamin.

— Un réchaud ; maintenant, je vais amener la fondue dans un poêlon en fonte que je vais poser sur le réchaud. Vous n'aurez plus qu'à vous servir des pics que voici pour prendre le pain et tourner les morceaux dans ce merveilleux mélange.

Sylvia souriait : elle venait de réciter le « mode d'emploi » pour manger une fondue à de vrais néophytes.

— Le tout est servi avec un excellent petit vin blanc, que nous servons dans des pichets, mais il y a aussi de l'eau pour les enfants, bien entendu.

Sylvia posa lentement son magnifique regard sur les quatre adolescents.

— J'ai l'impression qu'elle se fout de nous ! souigna la Globe en riant.

L'ambiance était bon enfant dans cette auberge amicale, conviviale, emplie de charme et de

simplicité. Vincent, le plus timide de la bande, détestait généralement les restaurants : surtout ceux où l'on entend que le bruit des couverts, où les gens mangent les coudes collés au corps, à leurs costumes ou à leurs chemises blanches, ces endroits guindés où l'on se sent épié, espionné, regardé, jugé. Ici, il respirait librement et se sentait tout à fait à l'aise. Il prenait un réel plaisir à tremper ses morceaux de pain dans ce mélange de fromage et de vin blanc chaud. Éric était sans doute le plus rapide : il engloutissait plus qu'il ne mangeait. Il était fidèle à lui-même, tout dans l'excès, la vitesse, la rapidité, désordonné, Éric le « fou-fou ».

— Putain, calmez-le ! s'exclama la Globe en regardant les morceaux de pain qui diminuaient rapidement.

Éric riait nerveusement, bêtement, tandis que Fred, impassible, se délectait en laissant sortir des petits « hummm ! » de temps à autre pour signifier qu'il adorait. Sylvia amena un deuxième pichet de vin blanc. La tablée commençait à avoir bigrement chaud, les pull-overs tombaient, les

visages rougissaient et Éric essuyait régulièrement son front qui perlait de larges sueurs froides. Le repas s'achevait en même temps qu'un troisième pichet.

— Waouh ! Putain : c'était bien bon, mais il fait chaud, bordel ! J'en peux plus !

La Globe paraissait avoir couru un marathon. Les six étaient repus, les estomacs remplis de pain, de fromage et de vin blanc.

— Ça fait presque un demi-pichet chacun, remarqua Fred.

— Non, pas tout à fait : Éric en a presque éclusé un à lui tout seul, ajouta Armand.

Le patron avait préparé deux desserts au choix : un traditionnel gâteau de Savoie ou un cake aux fruits mélangé au fromage des Alpes. Le cake au fromage éveilla la curiosité et emporta l'unanimité des choix.

— Le gâteau de Savoie, j'en ai déjà mangé ; mais du cake aux fromages, jamais : pas vous ? interrogeait Pierrot.

— Jamais mangé, j'savais même pas que ça existait, répondit la Globe.

Personne ne semblait connaître ce dessert.

— C'est une spécialité locale, précisait Sylvia en apportant les assiettes. C'est local, mais en plus, le chef y ajoute sa touche personnelle.

— On n'a plus du tout faim, mais on est curieux, dit Armand en se tapotant l'estomac.

— Vous vous êtes régalés ? C'était bon ? questionnait Sylvia.

— Parfait, c'était super, très bon ! Je crois qu'Éric a un peu abusé du blanc, dit Pierrot en montrant Éric, livide, d'un petit signe de tête. Sinon, tout va bien.

— Oui, c'est traître, la fondue : ça arrive parfois quand on ne fait pas attention.

Sylvia avait l'habitude de voir des clients qui avaient un peu trop exagéré sur la fondue et le vin.

— Un petit café ? Ça vous fera du bien.

— C'est sûr, acquiesça Pierrot, mais bien serré pour Éric, ajouta t-il en riant.

Éric ne disait plus un mot. Il sortit de l'auberge skis à l'épaule, machinalement, sur les

traces de ses amis. Armand rejoignit le groupe après avoir fait tourner le moteur de la fourgonnette.

— C'est ok, Éric ; on y va, Éric ? Va falloir mettre les skis bientôt, ça ira ? J'vais rester derrière toi.

Armand avait compris que le retour serait pénible pour Éric qui ne semblait pas au mieux de sa forme.

Effectivement, le groupe s'étirait, puis se divisait en deux. Éric, suivi d'Armand, prenait un peu de retard. Il s'arrêtait régulièrement, courbé sur ses deux bâtons, plantés devant lui.

— T'inquiète pas, je suis avec toi, lui soufflait Armand en le rassurant.

— Les aut', y' sont déjà loin ?

— J'ai dit à Pierrot qu'ils pouvaient avancer, t'inquiète.

— Putain, ça tourne de plus en plus !

— T'as déconné avec le vin : le blanc chaud mélangé avec du fromage, c'est bon, mais écœurant quand on abuse. Alors, là, t'as la totale ! Essaye d'avancer : on va pas passer l'après-midi

planté ici.

— T'as raison, suis con.

— Ça, y'a longtemps qu'on le sait !

Éric ricanait à la remarque d'Armand. Il releva la tête et se remit à avancer lentement.

Vincent tentait, avec ferveur, de réactiver les braises endormies. Il soufflait dessus en ajoutant des morceaux de petit bois. Il se servait également d'un morceau de carton en guise d'éventail pour soulager sa respiration. Éric, épuisé par la marche, s'effondra littéralement sur une chaise, devant le foyer, complètement vidé, lessivé, aussi blanc que la neige qui lui collait encore aux chaussures. Pourquoi souriait-il ? Pourquoi souriait-il toujours, même dans les moments les plus désagréables ? Vincent s'interrogeait souvent sur ce sourire étrange, mystérieux. Éric avait des lèvres très fines, à peine visibles. Parfois, Vincent pensait que c'était uniquement un problème anatomique : que ce sourire n'existait pas, que tout cela n'était qu'une illusion due à une particularité morphologique ; mais non, Éric souriait. C'était sans doute une sorte de parade,

de défense naturelle. Vincent comprenait, en le regardant ainsi, assis devant le feu, en proie au mal de l'alcool et sourire béat, qu'Éric possédait une armure. Son sourire était une carapace, une tromperie face aux souffrances de la vie. Devant la brutalité du monde, Éric souriait. Sous la domination du père, Éric souriait. Sous les coups de la rue, Éric souriait. Son sourire s'affichait en façade comme pour dire : « Vous ne m'aurez pas, je suis plus fort que vous ! », mais derrière l'armure se cachait un Éric qui hurlait et qui souffrait profondément. Éric avait une peur effroyable de son père, de cette force de la nature dont il était l'antithèse. Lui, si fragile ; lui qui tombait au moindre faux pas ; ce père, militaire de carrière, haut gradé, avait sur l'éducation de son fils une vision très extrême et radicale. Il voulait que son fils, chétif et peureux, devienne un « homme ». Un homme façon père d'Éric signifiait lui faire goûter le cuir de la ceinture, régulièrement, pour l'endurcir et, surtout, lui apprendre l'obéissance absolue. Les règles militaires s'imposaient dans la famille : discipline, discipline et discipline.

— Me sens pas bien, faut que je sorte !

Heureusement, Éric n'avait pas quitté ses grosses chaussures. Il se leva rapidement et fila à toute vitesse, dans la neige, en s'éloignant du corps de ferme. Ce qui était prévisible arriva. Les genoux enfoncés dans la neige jusqu'aux cuisses, Éric se vidait de la fondue. Il resta ainsi une dizaine de minutes. Vincent restait à distance, retourné, pour ne pas voir Éric. Il ne supportait pas la régurgitation : rien que l'idée pouvait le rendre malade à son tour, mais il tenait à ce qu'Éric sache qu'il n'était pas seul.

— Ça va, Éric ? Ça va mieux ?

— Ça tourne encore, mais j'crois que j'ai fini. Putain : c'est dégueulasse, la fondue !

— Arrête ! Tu vas me faire gerber.

— Ben alors ma gueule : tu tiens pas l'choc ?
La Globe avait rejoint Vincent et Éric.

— C'est ça, les gonzesses : ça sait pas boire.

— T'es con ! lui lança Vincent. Fous-lui la paix, il est rétamé.

Éric finit enfin par se redresser sur ses pieds,

regardant ses deux copains avec un large sourire. Il passa devant eux en se dirigeant vers l'entrée de la maison. La Globe le laissa passer, regarda Vincent quelques secondes et bondit sur Éric, l'allongeant ainsi, face dans la poudreuse.

— Ça, c'est pour te réveiller, mon salaud !
Ça t'apprendra !

La Globe, assis sur les reins d'Éric, lui levait la tête en lui frottant le visage énergiquement avec la neige.

— Au s'cours ! Au s'cours !

Éric hurlait, le visage rougi par la neige.

— Allez, on rentre ! File te reposer !

La Globe releva doucement Éric, souriant, qui semblait reprendre ses esprits.

Environ quinze minutes plus tard, Pierrot, Fred et Armand entraient dans la cuisine. Ils avaient longé le ruisseau sur plusieurs centaines de mètres. Vincent, assis près de l'âtre, s'occupait du feu ; Éric et Globule se chauffaient les pieds et le bout des doigts gelés.

— C'était quoi, ces bruits ? On a entendu gueuler, dehors.

— Des quoi, quels bruits ? Ben nous, dedans, on n'a rien entendu. Vous avez entendu, vous ? demanda la Globe.

— Non, nous avons rien entendu, dirent en chœur Vincent et Éric.

Le soir venu, le dîner fut frugal pour Éric : un vermicelle léger préparé avec un petit quart de bouillon de cube de volaille servi dans un bol et accompagné d'une tranche de pain composa le menu. Le reste du groupe avait droit, en plus du vermicelle, à quelques patates cuites en robe des champs, servies avec un peu de beurre et du gros sel. De la belle charcuterie locale, achetée au village, accompagnait les pommes de terre. Il ne manquait plus que du fromage fondu et versé sur les patates pour que le plat ressemble à une belle une raclette. Une fondue et une raclette, le même jour, étaient un régime d'exception.

— Heureusement qu'on ne mange pas comme ça tous les jours, les gars, constatait Pierrot. J'adore, mais c'est pas « top » pour mes artères.

— Ben moi, j'prendrais bien un peu de

fromage ! Y' reste de la tome, dans le tiroir de la table.

La Globe semblait insatiable.

— T'en a pas marre, du fromage ? s'étonnait Fred. Moi, c'est bon, j'arrête !

— Ben moi, je suis la Globe, poursuivit Pierrot.

— Moi aussi, ajouta Armand, si on ne le finit pas, il va sécher.

— J'ai fini.

Vincent secouait la tête.

— J'prendrai un café et c'est bon.

Vincent et Fred rassemblèrent les assiettes, les couverts et les déposèrent à l'extérieur dans la neige.

— On garde les verres pour le café, on lavera le reste demain matin : à qui le tour ? demanda Vincent.

Pierrot leva la main.

— Je crois que c'est à moi. Je m'en occuperai demain.

Pierrot s'installa au coin du feu et bourra sa pipe tranquillement. Ses gestes étaient lents. Il

prenait le tabac avec délicatesse, l'aérait en séparant les brins, retirait les morceaux mal coupés qu'il jetait dans les flammes. Sans tasser le précieux tabac, il remplissait le culot de la pipe avec son pouce ou son index. Armand et Fred s'allièrent contre Vincent et Globule pour commencer une petite soirée belote. Éric s'était endormi, camouflé dans son duvet, la capuche d'un sweat rabattue devant ses yeux. Pierrot feuilletait le répertoire de chansons des enfants. Ce cahier de chants était très épais : il comprenait des centaines de morceaux repris pour la plupart par des jeunes adhérents à la J.O.C. En fait, ces chants animaient les soirées de toute une jeunesse qui pouvait se retrouver autour d'un feu de camp avec une ou plusieurs guitares. Vincent disposait d'un cahier rouge à spirales sur lequel il avait recopié de nombreux textes, dont des chansons de Georges Brassens, de Bob Dylan, de Hugues Aufray, de Georges Moustaki, de Graeme Allwright, mais aussi des textes de Glenmor qui ravissaient Pierrot. Vincent étala un peu les braises et mit la dernière bûche à plat pour éviter qu'elle ne roule

pendant la nuit.

Fin des vacances

Les premières lueurs du jour éclairaient lentement la pièce. Les têtes étaient encore emmitouflées dans les duvets. Seuls les bonnets ou les capuches dépassaient. Éric émergea le premier : il s'était endormi bien avant tout le monde et semblait avoir récupéré de sa mésaventure de la veille. Il se dirigea vers la porte d'entrée, essuya un carreau embué. Les sommets des hautes montagnes semblaient bien dégagés : il n'y avait pas de brouillard, aucun nuage ne venait troubler les cimes et les tous premiers rayons de soleil rougeoyaient sur les neiges éternelles. Ce serait une belle journée pour skier et s'amuser autour du hameau. « Va chercher du bois ! Je vais me lever ». Éric venait d'entendre la voix de Vincent étouffée par l'épaisseur du gros duvet de plumes. Éric revint, chargé de trois bûches moyennes et d'une plus grosse.

— Il n'y a presque plus de bûches ; en tout

cas, y'a plus de petits bois pour allumer, fit remarquer Éric.

— Je sais, répondit Vincent. On va voir ça avec Pierrot dès qu'il sera debout.

Pierrot émergea la tête de son duvet, enfouï sous les couvertures.

— Qu'est-ce qui se passe ? On parle de moi ?

— On a plus de petit bois sec pour allumer. J'avais vu des vieilles planches dans le haut de la grange. On peut en casser. Il y a une masse qui traîne sous les toiles d'araignée, proposa Vincent.

— Oui, vas-y. De toute façon, elles ne serviront plus à rien.

On entendait les coups de masse s'abattre sur les planches. La montagne se faisait l'écho du hameau qui se réveillait. Au bout d'une trentaine de minutes, tout le monde avait mangé, la fumée de la cheminée se dissipait dans un ciel limpide et profond que seules quelques traces d'avion venaient ternir. Armand, suivit de la Globe et de Fred, filaient déjà vers le village tandis que Pierrot

finissait de nettoyer la vaisselle. Vincent alimentait le feu qui fournissait une douce chaleur. Éric, dans la grange, commençait à démolir les planches de séparation des boxes. Il fallait bien tenir jusqu'au lendemain, jour de départ, et réserver la dernière grosse bûche pour la nuit.

— On ne tiendra pas la journée à coup de planches, constatait Vincent. Il faudrait trouver un peu de bois mort : il doit bien y en avoir, dehors.

— Je vais aller au bord du ruisseau. Je regarderai dans les haies et au bord de la forêt.

Éric s'équipa et sortit courageusement en quête de bois.

— Va le rejoindre ! Je m'occuperai du feu ; ça ne risque rien, maintenant. De toute façon, faut que je reste là : j'ai les mains gelées.

Pierrot s'installa devant le foyer et tendit ses mains vers les flammes pour se réchauffer.

Vincent et Éric avaient trouvé quelques grosses bûches à la sortie du hameau dans un abri à côté d'une maison ainsi qu'un peu de bois mort tombé des arbres, le long du ruisseau.

— C'est bon, on en aura assez jusqu'à demain, dit Vincent. On rentre.

Le petit groupe d'Armand venait juste de rentrer du village quand Vincent et Éric arrivaient les bras chargés de bois. Armand vida le contenu des sacs sur la table : des cigarettes et du tabac, des pâtes, des sardines, des yaourts.

— J'ai pas pris grand chose ; sinon, ça va rester. J'ai dit à Sylvia qu'on y serait de bonne heure pour prendre un p'tit dèj avant de partir. Faudra faire le plein, aussi.

— Y' vont avoir du taf, demain, ajouta la globe. Y' z'attendent du monde pour le réveillon : dommage qu'on soit pas là !

— Te plaint pas, ma gueule ! lança Pierrot. T'auras les pieds dans des pantoufles toutes chaudes.

Tout le monde profita pleinement de cette dernière journée : les glissades et les batailles de boules de neige se succédaient. Il faisait beau, froid et sec. C'était un temps superbe pour une fin de vacances.

Le retour, sur l'autoroute des vacances, se

passa sans encombre. Des chants, des blagues, des morceaux de carton scotchés avec de petits mots, sur les vitres arrière, à l'attention des automobilistes : « Ne passez pas le mur du *çon* ! », était la dernière invention de la Globe. Cette fois, le retour avait lieu durant la journée, et les passagers étaient plus bruyants et en forme qu'à l'aller. La fourgonnette ne fit pas faux bond et le petit groupe arriva à Saint-Paul en début de soirée. La cour de l'église était moins remplie qu'à leur départ, mais quelques copains, les anciens de J.O.C. et les familles, étaient présents. Le matériel fut rapidement déchargé et entreposé dans le préfabriqué situé derrière l'église. Les discussions et anecdotes allaient bon train : Olivier et Nanard riaient aux explications de la Globe sur l'épisode de la gendarmerie et de Pierrot.

Ce 31 décembre s'achevaient les premières vacances passées entre copains avec Pierrot.

Drame dans le foyer de jeunes travailleurs Africains

Le premier janvier 1970 était marqué par un drame épouvantable qui aurait un retentissement national mais, pour Vincent, La Globe, Éric, Fred et Olivier ainsi que pour toute la petite communauté de Saint-Paul, ce drame les affectait directement. L'incendie où cinq jeunes hommes originaires d'Afrique venaient de trouver la mort était un choc insupportable. C'étaient ces mêmes personnes avec qui ils avaient fraternisé, mangé, bu et ri lors de la fête d'anniversaire. L'incendie s'était déclaré dans ce foyer au 27, rue des Postes, dans ce taudis où s'entassait, dans cinq pièces, une cinquantaine de travailleurs Africains, dans cette baraque dont l'électricité était coupée en plein hiver. La nuit du jeudi premier janvier 1970 était sibérienne et les habitants du foyer avaient calfeutré les fenêtres et les portes pour éviter les courants d'air glacial. Un chauffage, de bric et de broc, allait provoquer l'incendie au milieu de cette

nuit polaire. C'était chose courante, voire banale, ce genre de drame. Des bidonvilles, des baraques de misère où s'entassait la précarité sociale étaient souvent la proie des flammes. Souvent, même, avec plus de morts qu'au 27, rue des Postes. L'asphyxie de ces cinq jeunes travailleurs immigrés allait provoquer une onde de choc sans précédent : les médias, les syndicats, la classe politique, tout le monde allait s'emparer du drame. Les « négriers », esclavagistes modernes, avaient tué encore une fois. Les marchands de sommeil étaient responsables du drame, mais étaient-ils les seuls responsables ? Les politiques étaient montrés du doigt. Dans les jours qui suivirent, les journaux inondèrent leurs papiers d'articles dénonçant les conditions des travailleurs immigrés. La télévision consacrait ses journaux d'information au drame, les politiques, les syndicats, tous horizons confondus, étaient à la manœuvre. Le dix janvier, Quai de la Râpée, avait lieu la levée des corps. Malgré les appels à ne pas manifester, une foule importante était réunie. Il s'y trouvait de très nombreuses personnalités, des politiques,

des syndicalistes, des écrivains, des cinéastes, des photographes, des cameramen et plusieurs centaines de travailleurs immigrés. Des drapeaux rouges flottaient par-dessus la foule et une gauche maoïste, en nombre important, se heurta aux forces de police. Lors de ce jour du dix janvier 1970 eurent lieu de nombreux incidents qui mettaient en cause d'illustres personnalités. Les conditions de vie des immigrés, le sort qui leur était réservé, chez nous, en France, rentrait enfin dans la sphère médiatique, politique et législative. Olivier assistera aux obsèques de ses cinq amis au cimetière Parisien de Thiais au côté des victimes du dix-sept octobre 1961.

Un mois plus tard, le douze février, Jacques Chaban-Delmas visitait le bidonville du Chemin du Halage, à Aubervilliers, puis une cave, rue du Landy où s'entassaient de nombreux travailleurs Africains. Il faudra attendre deux ans avant la disparition de la misère visible ; mais l'habitat, les taudis où s'entassaient des centaines d'hommes, continuent à se développer.

Les derniers mois

Depuis le mois de septembre 1969, Vincent était au collège, celui de l'annexe du lycée Condorcet, rue Schaeffer à Aubervilliers. Au collège, comme partout ailleurs dans cette ville, c'était pareil. Il s'ennuyait à mourir. Il était en troisième : une classe surchargée, des profs qui craquaient régulièrement le tout couronné de violence, encore et toujours. Il n'apprenait rien, ne voulait rien faire, ne supportait même plus l'idée de se rendre dans cet établissement. Le seul prof qui s'intéressait à lui était celui de français. Vincent rendait des rédactions correctes qui lui valaient des lectures à haute voix de la part du professeur devant toute la classe ; ce qui, pour un enfant qui voulait passer inaperçu, ne le mettait pas vraiment à l'aise. En allemand, c'était une femme, petite et bien ronde, qui dissimulait ses yeux vicieux sous des lunettes aux verres très épais. Jamais, durant les cours, elle ne prononcera un seul mot dans la langue de Molière. Elle entrait

dans la classe, parlait dans cette langue incompréhensible, peu souriante et attirante, en ressortait une heure après sans qu'aucun des élèves n'eût compris un seul mot. C'était l'année du BEPC, un examen qui semblait pourtant sérieux. L'année de la troisième était décisive pour l'orientation future des élèves. La seule chose que souhaitait Vincent était de fuir, fuir Paris et sa banlieue, vivre, vivre au grand air, à la campagne, vivre libre ! Mais avec un carnet de notes aussi mal rempli, l'avenir se présentait mal. Il lui était impossible d'intégrer les écoles d'ingénieurs agronome ou même l'école de Rambouillet, la Bergerie nationale. Cela faisait des années que Vincent souffrait de cette scolarité insupportable : il n'en pouvait plus et n'avait qu'une envie, celle qui le suivait depuis sa tendre enfance de partir vivre à la campagne, chez sa grand-mère.

Au printemps de l'année 70, durant les vacances de Pâques, Vincent put enfin prendre l'air. Pierrot emmena, une nouvelle fois, la petite bande de copains. Ce séjour se passait dans la campagne natale de Pierrot, en bordure de mer, en

Bretagne. Le voyage se fit en voiture. Serge, un gars qui fréquentait Saint-Paul, se porta volontaire pour suivre l'expédition, mais ne resta pas sur place. Il fit deux voyages. Dans la voiture de Pierrot se trouvait la bande de copains ; dans l'autre, tous les sacs. Pierrot avait déniché un petit local avec une cuisine pour les gars. Pierrot était hébergé dans sa famille, dans la journée, il rejoignait le groupe pour faire de belles virées dans la région. Ils purent ainsi découvrir Lannion, Pleumeur-Bodou, Perros-Guirec, Trégastel, les bords de mer et ses rochers de granit rose. C'étaient vraiment de belles vacances, encore une fois, grâce à Pierrot. La petite bande fit même l'objet d'un article avec une grande photo dans un journal local, comme si la présence des gars d'Aubervilliers dans la région était un scoop. C'étaient les dernières vacances de Vincent avec ses copains. La dernière fois aussi que Serge put se balader un peu hors des cités d'Aubervilliers : il décédera quelques semaines plus tard, emporté par une leucémie. C'était un triste départ pour ce jeune garçon aux cheveux rouges, au visage livide

martelé de taches de rousseur.

Le dernier trimestre était rempli de profondes angoisses : un examen que Vincent ne voulait pas passer et des incertitudes profondes sur les mois qui suivraient. Il n'y avait plus d'autres choix pour Vincent, surtout pour ses parents, que de trouver une orientation vers un CAP ou un BEP. Les parents de Vincent avaient nourri des espoirs d'études secondaires, du BAC, puis une poursuite en faculté avec, sans doute à la clé, une belle carrière toute tracée et l'assurance d'un emploi fixe ; mais Vincent avait rejeté, depuis longtemps déjà, toutes ces vieilles idées en bloc. L'idée de se projeter dans un avenir hypothétique pour « faire carrière » jusqu'à la retraite lui paraissait d'une totale absurdité, dénuée de sens réel, bâtie sur des illusions. Non : lui ne voulait rien construire de pareil. Il ne désirait rien d'extraordinaire, quand même : juste que le monde lui fiche la paix, le laisse partir loin de la ville. Vincent se moquait bien de toutes ces choses qui pouvaient sembler vitales à bon nombre de personnes. Dans la pauvre ferme de sa

grand-mère, il n'y avait ni chauffage central, ni eau courante, ni salle de bains, ni toilettes, mais une cheminée, une pompe à eau reliée à la citerne, les toilettes derrière le cul des vaches ou, la nuit, dans un seau. Pour se laver, une simple baignoire dans la chambre suffisait, une cuvette dans l'évier de la cuisine, une petite glace suspendue à un clou pour se coiffer ; mais boire un café, assis sur une petite chaise de paille dans l'âtre de la cheminée et poser son verre dans le creux du chenet, c'était bien cela, le bonheur, l'essentiel : le silence, juste le crépitement du feu, la nuit, et les ombres des flammes qui viennent danser dans la chambre.

Le bonheur, pour Vincent, ce qu'il appelait « la vraie vie », l'éloignait de plus en plus des idées sur la réussite sociale dont le monde, en général, rabâchait et ventait les représentations, ce qui lui donnait de terribles angoisses : pas question de se fondre dans la masse, de rentrer dans le moule, pas question non plus de mettre un doigt dans l'engrenage de peur de perdre ses envies, ses rêves.

Il y avait urgence, urgence à sauter du train avant qu'il ne soit trop tard.

Au mois de juin, Vincent décrocha son BEPC. Par quel miracle ? Sans doute, cette année-là, les notations devaient être larges. Cependant, le plus important était que Vincent allait partir. Enfin ! Ses parents avaient cédé, compris que rien, ni personne, ne pourrait empêcher Vincent de quitter la ville. Ils avaient inscrit l'adolescent dans un lycée technique de Sarlat. Il vivrait chez sa grand-mère durant les deux prochaines années.

Ce fut chez lui, en Dordogne, un jour de l'été 1970, dans la cours de l'ancienne ferme, installé devant la table, sous la treille et à l'ombre du grand tilleul, que Vincent vit débarquer Pierrot, la Globe, Éric et Fred. Les copains remontaient d'Espagne vers Aubervilliers : c'était la dernière grande virée que le groupe faisait en compagnie de Pierrot. La seule balade à laquelle Vincent ne s'était pas joint à cause de sa venue en Dordogne. Ils partagèrent un superbe moment entre les anecdotes du séjour en Espagne, mais aussi celles

des autres vacances dans les Alpes ou en Bretagne.

Vincent ignorait que c'était la dernière fois que la bande, au complet, était réunie. Pierrot et ses trois compagnons repartaient vers Aubervilliers. Bien sûr, tout le monde s'était promis de se revoir : « Quand tu monteras, Vincent, dis-le nous ou passe chez Pierrot... »

Vincent ne revit jamais ni Pierrot, ni ses camarades.

IMPRIMATUR

© *Lacoursière Éditions*, 2021.

*Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie
Lightning Source à Maurepas (France) et à Milton
Keynes (Royaume-Uni), au mois d'avril 2021
(le second trimestre de l'an).*

Gencod du distributeur (*Hachette-Livre*

Distribution) : **3010955600100**

Dépôt légal : *Second trimestre 2021*

ISBN Lightning Source US-UK

(France excluse) : 978-2-925098-23-2

